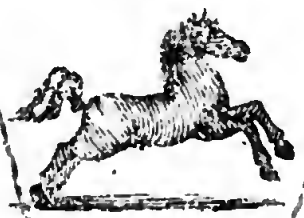
NAZIONALE
B. Prov.
BIBLIOTECA
VITT EM. III
IV
298
NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE



Armadio XXX

Palchetto

Num.° d' ordine 12

B. Phil.

IV

298 – 301

LE VIEUX
DE
LA MONTAGNE.

PARTY DIT

LIBATION AR

Digitized by Google

61238

LE VIEUX
DE
LA MONTAGNE,
HISTOIRE ORIENTALE,

TRADUITE DE L'ARABE,

PAR *l'Auteur de* la PHILOSOPHIE DE LA NATURE.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ J.-J. FUCHS, Libraire
rue des Mathurins, N°. 334.

AN VII (1799 v. st.)

ISTITUTO ORIENTALE
NAPOLI
BIBLIOTECA M. RIPA

Digitized by Google

AVANT-PROPOS

DE L'EDITEUR.

J'ETAIS, il y a cinq ans, dans une des quarante-quatre mille Bastilles Républicaines, disséminées sur tous les points de la France, où, pour préparer la liberté publique, on tenait dans les fers tout ce qui tendait à s'élever au-dessus du niveau de la multitude, c'est-à-dire, la naissance; les richesses, le génie et la vertu : cette époque n'était pas la plus brillante de nos Annales, quoiqu'en ayent dit les Sages du tems, qui ont

R. ISTITUTO ORIENTALE
NAPOLI
BIBLIOTECA M. RIPA

tant prêché la Philosophie, pour la faire haïr.

On avait trouvé alors un mode très-ingénieux de ne faire de tous les peuples du globe qu'une seule famille: c'était de réunir dans les mêmes cachots tous les étrangers que leur bonne ou leur mauvaise étoile conduisait en France: une seule des prisons de la Capitale renfermait dans son sein le trop fameux Baron de Trenck, une Princesse Polonaise du nom de Lubormiska, et le petit Souverain de l'Allemagne Salm-Kirbourg : tous personnages aussi étonnés de se trouver ensemble que les trois Rois détrônés, à qui Candide donna à dîner dans une auberge de Venise: les trois

Nobles étrangers, après avoir fraternisé long-tems dans les fers, avec nos plus fameux Républicains, fraternisèrent encore, comme l'on sait, avec eux, en les accompagnant à l'échafaud.

La nuit, où l'on me fit l'honneur de m'associer, sinon par le génie, du moins par la perspective du supplice, à Bailly et à Malesherbes, je trouvai dans mon cachot un Arabe du Grand Désert, qui, conduit par une foule d'évènemens bizarres à Marseille, était venu demander l'hospitalité à ce grand Divan des Français, qu'on appellait le Comité du Salut-Public : comme personne ne savait les langues Orientales parmi les Décemvirs, l'étranger,

qui avait le malheur de ne parler que son idiôme maternel, fut jugé suspect, et à ce titre, on l'envoya recevoir un accueil hospitalier du Concierge de Sainte-Pélagie.

Les Captifs, qu'on sépare du reste des humains, fussent-ils nés aux deux extrémités du globe, ont bientôt un langage commun qui les rapproche : c'est que le malheur est une espèce d'aimant moral, qui met en contact la pensée des hommes qui ne peuvent s'entendre ; le Républicain du Désert et moi, après plusieurs essais, nous réussîmes par l'intermède de la pantomime, à nous faire un dialecte, qui mit en correspondance son entendement et

le mien : je lui appris un peu de français, il m'apprit un peu d'arabe ; dès-lors, nos organes se modifièrent, nos cœurs s'entendirent, et malgré le Comité de Salut-Public, qui ne cherchait qu'à isoler ses victimes, nous fûmes heureux.

L'Arabe avait sans cesse à la main, un manuscrit, qu'il avait acheté à grand prix d'un Mollah, dans son pélerinage à la Mecque ; comme ce livre en caractères Orientaux, ne ressemblait ni à un Missel, ni à un Traité de l'existence de Dieu, et encore moins à un Assignat, les Législateurs révolutionnaires n'avaient pas jugé à propos de le confisquer : aussi, mon Asiatique

était-il entré dans sa prison, comme Bias, avec toutes ses richesses : elles consistaient dans sa robe de toile des Indes, sa pipe d'ivoire, son turban vert et son livre Musulman.

A l'enthousiasme presque religieux de l'Arabe, pour son livre, je ne doutai pas que ce ne fut quelque copie légale du Coran : je me trompais; mon Asiatique était un homme d'une belle imagination, versé dans la Littérature Orientale, et qui savait par cœur les Fables de Locman et le Jardin des Roses : il me dit que son manuscrit était l'Histoire d'Ariel, le plus beau des Anges du Liban, de Bouton de Rose, la plus piquante des Sul-

tanes, couronnées par le Vieux de la Montagne, et d'Orondate, le plus étonnant des Sages depuis le deluge : tant d'éloges de la part d'un homme dont le goût n'était pas à dédaigner, m'engagèrent à étudier tout-à-fait l'Arabe dans le manuscrit de la Mecque, et par suite de mes leçons, à le traduire.

Il est difficile de révoquer en doute l'authenticité d'un manuscrit, écrit dans la langue indigène du pays où les évènemens se sont passés, dont un Arabe du Grand Désert a fait son manuel, et qui a sûrement touché, dans la Mecque, le tombeau du Saint-Prophète.

Il ne serait pas moins injuste

de jetter des nuages sur la fidélité de ma version, quand elle a été faite, sous les yeux de mon maître d'Arabe, et d'un maître d'autant plus véridique, sur-tout à l'époque de notre proscription, que, comme on le dit sur la scène française, *n'ayant plus qu'un moment à vivre, il n'avait plus rien à dissimuler.*

Les seules libertés que j'aie cru devoir me permettre, c'est de donner à cette Histoire Orientale le vrai titre qui lui convienne, et d'avoir fait précéder quelques chapitres, en apparence un peu isolés, par ces transitions qui réveillent le Lecteur, dans le Poëme de l'Arioste, et sans lesquelles nous n'aurions aucune route pour

nous conduire dans un monde aussi nouveau que celui du Paradis de Masiath, du Pont-d'Arimane et de la Grotte aux Merveilles.

Quelque plaisir que m'ait fait la première lecture du *Vieux de la Montagne* dans sa langue originale, quelque soin que j'aie mis à en faire passer les beautés dans celle que nos conquêtes vont rendre universelle, je ne me flatte point d'obtenir tous les suffrages: malheur au livre contemporain que personne ne contredit, dont les beautés froides et sans couleur ne sont pas dignes des traits de l'envie ! L'auteur n'a rien fait pour la gloire, quand on lui pardonne son talent ; il peut exister

pour les distinctions littéraires, mais son livre a vécu.

On pourra trouver mauvais que de jeunes Beautés, qui ne doivent avoir d'esprit que par l'impulsion de l'amour et pour assurer ses triomphes, parlent des arts avec une sorte de sensibilité, que le goût sans expérience ne donne jamais : mais si ces Beautés étaient nées sous le Ciel générateur de la Grèce, si le sang illustre qui coule dans leurs veines décelait en elles l'éducation la plus cultivée, si elles ne ressemblaient que par leurs graces, et le feu de leurs regards à ces Sultanes élevées par des Eunuques, dont le froid argile ne se vivifie que pour l'éclair du

plaisir, peut-être pardonnerait-on à la jeune Amante d'Ariel de raisonner, en animant sa toile, sur l'art enchanteur du dessin; peut-être que l'Aspasie de vingt ans, qui, sous le nom d'Adine, se joue d'un des sceptres de l'Orient, nous paraîtrait moins hors des convenances dramatiques, quand elle embellit de son imagination brillante ces longs entractes, ménagés par la nature, pour empêcher l'homme de se détruire dans les scènes brûlantes de l'amour.

Et cet amour même, l'ame des Serrails de l'Asie, que Montesquieu devina dans ses lettres Persannes, et qui semble avoir d'autres élémens que les passions

factices de l'Europe, de quel œil sera-t-il regardé par les vieillards de vingt ans de nos Capitales, qui doivent, avant de me lire, avoir déjà condamné mon Vieux de la Montagne !

Voilà d'étranges mœurs, dira dans un bal de Parvenus, un de ces demi-hommes qui ne lisent pas, mais qui jugent! il y a donc des pays où les amans se cherchent, s'entendent et se respectent; où les têtes couronnées commandent l'amour à leurs esclaves et ne se font pas obéir; où une Sultane ivre de desirs, provoque l'abandon de ses charmes et ne s'abandonne pas! Dans quel volume des Mille et une Nuits trouve-t-on ces fadaises

philosophiques, qui n'amusent les Aspasies, que quand elles sont sorties des bras de leurs Alcibiades?

On les trouve, pourais-je répondre, dans le livre du cœur humain, dans ce livre sacré dont la nature a dicté les pages primitives, et qui ne ment que quand l'être immoral interprête ses Oracles.

Ah, sans doute, dira avec le sourire de l'ironie, une voix de quinze ans qui voudrait n'être pas douce, *sans doute que l'auteur du Vieux de la Montagne croit à la pudeur!* j'envisagerai ce nouvel adversaire: je verrai une Beauté de l'âge d'Hébé, ayant sa demi-nudi-

té sans sa décence, s'entourant d'hommes éteints, qu'elle défie de ses regards, et repoussant par son audace, l'amour que sa fraîcheur fait naître. Ce spectacle fera expirer ma réponse sur mes lèvres; que dire en effet à une Parisienne de quinze ans, dont une touchante rougeur n'a jamais coloré le front, qui révoque en doute l'existence de l'attribut qui la rend le chef-d'œuvre de la nature, et qui, à un âge où une Romaine ignorait jusqu'au nom du plaisir, en est venue au point de n'avoir plus rien à apprendre?

Hommes sensibles, hommes de goût, pour qui seuls mon Arabe semble avoir écrit, si vous

êtes blessés de quelques disconvenances locales, que vous croyez appercevoir dans son ouvrage, suspendez votre jugement : on peut mal observer sous notre Ciel embrumé, ce qui se passe sous le Ciel si pur de l'Asie. Songez que notre Seine, n'est ni l'Oronte, ni l'Euphrate, que notre petit tertre de Montmartre n'a aucun rapport avec les pics inaccessibles du Liban, et que, par conséquent, le changement de la scène doit influer un peu sur les mœurs des personnages.

Un des tableaux de cette Histoire Orientale qui laissera le plus de traces dans nos ames, aggueries depuis dix ans aux orages de la politique, c'est celui qui

résulte de la tyrannie royale du *Vieux de la Montagne*, tyrannie qui n'est étayée de tout le génie du Despote que pour forcer au crime son ame généreuse, et du sein même de ses succès faire sortir ses revers ; ce tableau ramènera sans peine notre pensée flétrie sur un Gouvernement libre, le seul dont l'esprit humain s'honore, quand les Pouvoirs bien organisés s'y balancent sans secousses, quand les lois n'y sont que le développement des Oracles éternels de la morale, et que la Nation en harmonie avec les étrangers et avec elle-même, marche constamment au bonheur par la tolérance des opinions, la Philantropie et l'humanité.

Je ne dissimulerai pas que cet ouvrage a été écrit avec un charme inexprimable : à mesure que je prenais la plume, je croyais faire divorce avec mon ame, trop préoccupée des malheurs de tout ce qui m'environne : mon esprit exalté se perdait dans les espaces intellectuels : il planait sur un monde nouveau, dont l'absence des lumières ne génait pas le mouvement, et que l'abus des lumières, bien plus désastreux encore, n'avait pas encore désorganisé : cet enthousiasme m'était communiqué par mon Arabe, qui tenait le sien, de la beauté du sol qui l'avait vu naître, des mœurs hospitalières et patriarchales de ses concitoyens, contre lesquelles

venait se briser le despotisme des mauvaises lois, et, en général, d'une nature amie de l'homme, qui faisait partager à l'imagination destinée à la peindre, toute sa richesse et toute sa fécondité.

Le dirai-je encore ? le hasard a prêté à cette Histoire Orientale un attrait particulier, qui semble lui donner un air de consanguinité avec notre chef-d'œuvre de la Nouvelle Héloïse: c'est que tous les personnages dominans y sont bons sans faiblesse, et vertueux sans effort; l'être pur, qui n'a pas répudié sa conscience, aime à se trouver avec eux, se plait à se bercer de leurs douces illusions, à partager leurs erreurs involontaires, et même leurs fai-

blesses : il se surprend, quelqu'heureux qu'il soit au sein de sa famille, à dire plus d'une fois : un tel frère honorerait mon sang par sa fierté et son courage : je pourrais nommer avec orgueil ce Vieillard, mon père, si je n'avais pas le mien : que le ciel accorde à mes desirs une pareille Amante, et tout vertueux que le ciel m'a fait naître, je sens, que pour empêcher qu'on ne l'arrache de mes bras, je détruirais le temple d'Ephèse, et j'embraserais le Capitole.

Un seul personnage se montre, dans cette production Arabe, profondément pervers : mais né vertueux, élevé par un Fénélon, il ne doit ses égaremens qu'à cette

habitude du pouvoir absolu, qui, comme la baguette de Circé, change à la longue en bêtes féroces, les Héros et les Sages ; encore, combien le naturel noble et généreux de ce despote semble ressortir, au milieu des crimes que sa politique semble lui commander ! quel caractère de grandeur il imprime à ses succès odieux, et encore plus à ses revers ! de quel génie il entoure les monumens ineffaçables de sa perversité !

Que ceux qui aiment à reposer leur imagination flétrie sur des tableaux d'une morale dépravée, qui organisent des monstres, parce qu'ils ne savent pas faire parler des hommes, qui ne

voyant la nature nulle part, la cherchent dans un enfer phantastique ou sur des échaffauds, n'entreprennent pas la lecture de ce livre ; il paraîtrait insipide à leur goût perverti ; il ferait l'effet d'un jour doux, à l'œil éteint, qui ne distingue son horison qu'au feu des éclairs.

Je ne parle pas des scènes merveilleuses, que l'imagination arabe a parsemées, mais avec quelque discernement, dans cet Ouvrage : elles ne ressemblent en rien à celles de cette féérie surannée, ou de cette magie religieuse, qui, depuis quelque tems, font la fortune de tant de romans éphémères, destinés à mourir un jour obscurément sur la poudre

d'un boudoir. Peut-être trouveront-elles grace devant ce tribunal d'hommes éclairés, qui forment l'opinion publique, si, par hasard, il se trouve que le goût en conduise l'intrigue, et que la Philosophie la dénoue.

Je ne me dissimule cependant pas les défauts d'une pareille production; mais comme ils tiennent, pour la plupart, à la transplantation d'une plante indigène sur un sol étranger qui la repousse, j'aime mieux en faire un aveu modeste qui désarme la critique, que d'en entreprendre une apologie, que l'esprit à la mode ne me pardonnerait pas.

Un de ceux qui me frappent le plus en relisant cette traduc-

tion, c'est que l'Ouvrage semble dépourvu de ces longueurs, que la paresse justifie, en se couvrant du grand nom de l'Auteur de Clarisse : longueurs, du goût de ces hommes nouveaux qui, fatigués d'un intérêt continu et toujours croissant par degrés, aiment à trouver presque à chaque page des points de repos, qui les autorise à interrompre leur lecture : ici l'original Arabe ne se perd point en futiles digressions; il voudrait mettre dans sa manière de narrer, moins de mots que de choses : c'est un vice sans doute, dans un genre de travail qui comporte plus l'abondance harmonieuse de Cicéron, que la précision énergique de Tacite ou

de Montesquieu ; mais enfin, il est un ordre de Lecteurs, qui seront moins blessés d'avoir à ajouter à un livre, que d'être forcés d'en trop retrancher; qui préféreront un seul volume, germe de dix autres, à une espèce de Bibliothèque, qui, au creuset du bon goût, se réduirait à un seul volume.

En faisant passer dans notre langue le *Vieux de la Montagne*, je n'ai point adopté la manie des Traducteurs, qui mettent toujours au-dessus des plus belles conceptions de l'esprit humain le livre, dont ils se regardent comme les seconds pères, jusqu'à ce que leur plume s'exerçant sur un autre, ils oublient et

et

et l'Auteur du premier écrit et son apothéose : pour moi, je connais les défauts de cette Histoire Orientale, et les plus grands seront peut-être ceux que la critique contemporaine n'apperceva pas : mais, quelqu'en soit le nombre, je n'en persiste pas moins à penser que c'est un ouvrage neuf, si non parce que c'est une production du génie, du moins, parce que dans son ensemble, il ne ressemble à rien.

Je m'imagine cependant que le grand nombre des Lecteurs fera grace à mon Historien Arabe, mort évidemment il y a plus de cinq siécles : l'antiquité est un puissant opium pour faire dormir l'envie ; il y a même grande

apparence que si, au lieu d'être dans la tombe depuis cinq cents ans, sa cendre avait l'âge de la Momie de la grande Pyramide, son nom serait au niveau de celui d'Hermès, et qu'au lieu de m'amuser à le défendre contre l'audace de la critique, je serais force de le protéger contre la témérité de l'éloge.

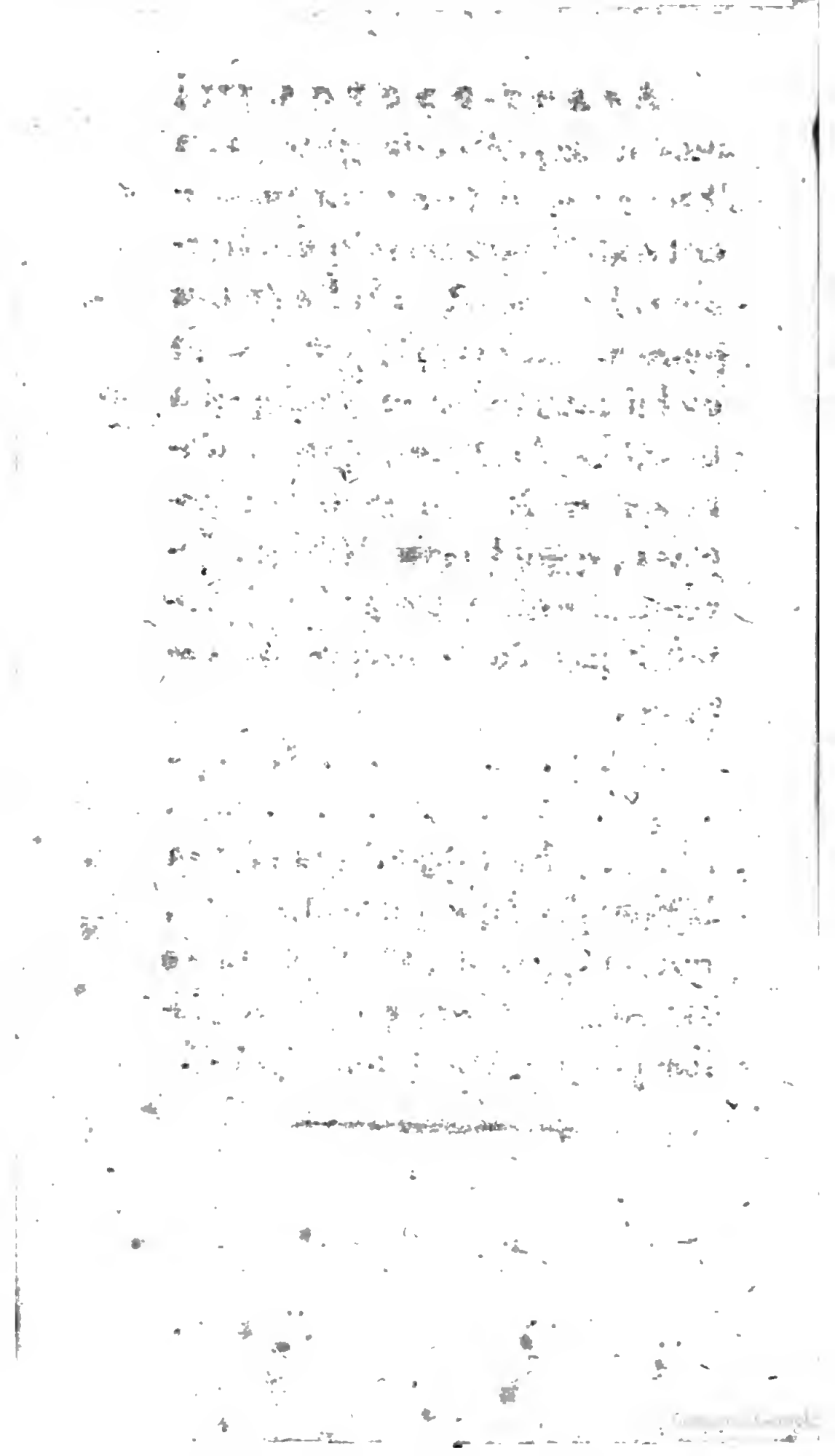
Mais si l'Auteur original du *Vieux de la Montagne* échappe à la satyre, celle-ci s'en dédommagera sur l'Editeur : voilà, dira-t-elle, une belle occupation pour une plume grave, que de chanter des amours de quinze ans, ou de décrire une Grotte aux Merveilles, quand des évènemens qui changent la face du

monde appellent le génie d'un Tacite ; de déterrer un manuscrit oublié dans un coin de l'Hyémen, lorsque l'Alexandre de nos jours menace cet Hyémen même de lui faire subir le joug qu'il a donné à l'Egypte ; enfin, d'amuser sa Nation avec des hochets, quand cette Nation, devenue l'arbitre du globe, promène sur lui la foudre de Jupiter !

. . . . . .

. . . . . .

. . . Ne voilà-t-il pas ce bon la Fontaine, que j'ai tant chanté, qui m'apparait, et tout en se jouant, d'un trait de sa plume philosophique, efface ma réponse.



PREFACE
DE
L'AUTEUR ARABE.

Il n'est rien de plus difficile en tout que de bien commencer, disait l'Iman Almovadar mon maître, qui, dans ses momens d'extase, parlait à l'oreille de l'ange Gabriel, voyageait avec Mahomet dans les sept orbes du firmament et jouait aux dès avec les Planètes.

C'était en sortant de la Mosquée, un jour du Rhamadan, que le saint homme débitait son apophtègme; les fidèles se pressaient autour de lui, leurs ames semblaient toutes entières

dans leurs oreilles : Ces machines intelligentes, qu'on appelle le peuple, attachaient d'autant plus de prix à tout ce qui sortait de la bouche de l'Iman, qu'accoutumé à ses exaltations prophétiques, il parlait toujours en inspiré ; on ne distinguait, par aucune dégradation de nuances, son visage, soit dans le tumulte des passions, soit dans leur silence : Sans cesse sur le trépied de Delphes, comme la Pithye Grecque, on aurait dit qu'il ne quittait jamais le commerce des intelligences : Les mots les plus simples, sortant de ses lèvres sacrées, frappaient les esprits comme les préceptes sublimes de la religion : Il parlait de Dieu et souhaitait le bonjour dans le style des oracles.

« L'Iman a raison, dit d'une voix » flutée, un demi-homme qui con- » duisait un troupeau de jeunes es- » claves à un Bazar : Je voulais, en » entrant dans le bel âge de l'adoles- » cence, franchir tous les obstacles » qui s'opposaient à mon commerce » avec les beautés de l'Orient, les » voir, leur parler, les servir à toute » heure ! Infortuné ! Je ne savais pas » à quel tourment on s'expose en sur- » vivant à ses sens. Je ne sais plus » aimer les êtres qui auraient fait le » charme de ma vie, je ne sais plus » que les vendre, *j'ai bien mal com-* » *mencé* ».

L'Eunuque tenait par la main une Babylonienne de quatorze ans qui entr'ouvrait, de tems en tems, avec un

charme indéfinissable, le triple voile que la jalousie avait jeté sur ses grands yeux bleus, pour les empêcher de jetter des étincelles, et sur son sein d'albâtre, pour dérober ses palpitations à tous les regards : L'œil d'un homme de Dieu n'est pas moins clairvoyant que celui d'un profane : L'Iman, que les ondulations de ce sein de quatorze ans avait jeté dans une douce rêverie, accélère ou rallentit sa marche, de manière que ce soit le hasard qui le place à côté de la jeune esclave : Celle-ci qui le devine, profite d'un moment de tumulte, où les flots du peuple se pressent autour d'elle, se penche vers le saint homme et lui dit dans la langue sacrée des Mages : « Iman, je suis bien » malheureuse ; cet eunuque me mal-

» traite, va me vendre ; parce que je » ne sais qu'aimer ; s'il faut que mon » cœur se taise au moment ou j'en- » tends son langage, *j'ai bien mal commencé* ».

A quelques pas de la belle esclave se formait un grouppe : C'était un Emir d'Ismaëliens, à peine âgé de vingt ans, qui se plaignait à quelques Arabes, de n'avoir pas été tué : « Vous voyez, » leur disait-il, cette vallée de l'An- » tiliban, à moitié inondée par les tor- » rens, ou couverte de débris de ro- » chers : Là, j'avais l'ordre de mon » souverain, d'attendre un Scheik » ennemi de notre sublime religion, » de le poignarder au milieu de ses » soldats et de me percer ensuite avant » d'être atteint par ses vengeurs ; le

» Scheik s'est noyé ce matin en tra-
» versant l'Oronte et j'ai perdu le prix
» éternel de mon dévouement : Com-
» ment me présenter devant mon Sou-
» verain ?... Comment, à ma mort,
» affronter les regards du grand Pro-
» phète ?... Je vis encore. *C'est bien*
» *mal commencer sa carrière.*

Tout en discourant ainsi, le peuple qui marchait à la suite d'Almovadar, était arrivé sur l'éminence entouré de Cèdres, où le Saint avait choisi sa demeure : Là, un vénérable vieillard, qui avait la barbe de Moyse et l'éloquence de Nestor, arrêta un moment le cortège : « Mes amis, leur dit-il en
» soupirant, contemplez ce vaste amas
» de décombres qui borne la plaine
» du côté de l'Orient : Ce sont les

» restes d'une ville libre, que j'ai fon-
» dée dans l'âge brillant de l'enthou-
» siasme et de l'inexpérience : J'avais
» rassemblé péniblement toutes les
» institutions d'une haute antiquité,
» qui caractérisent le plus une intelli-
» gence supérieure ; ma république
» était celle de Platon et je ne l'avois
» pas bâtie, comme lui dans les nuages :
» Malheureusement j'avais oublié
» la seule chose essentielle, c'est-à-
» dire des hommes pour mon gouver-
» nement : mon plan tendait à réunir
» Athènes, Sparte et Rome dans la
» même enceinte et je n'avais à mes
» ordres ni Romains, ni Athéniens,
» ni Spartiates : Le tems a fait justice
» de ma sublime et inepte métaphy-
» sique ; la hideuse anarchie, comme

» le prédisait, dans sa cour, le Soudan
» de France Louis IX, est venue s'as-
» seoir sur les monumens de ma mé-
» tropole : Mes hommes libres ont
» achevé de dépraver leur morale,
» mes sages se sont entretués et au-
» jourd'hui il ne reste, d'une puis-
» sance qui devait être éternelle,
» qu'une solitude silentieuse, ou les
» vautours achèvent de dévorer des
» cadavres et le tems de consumer des
» édifices.

» Oui, l'Iman a fait pressentir une
» grande vérité, c'est que *de tous les*
» *ouvrages émanés des hommes, il*
» *ne reste que ceux qui n'ont pas été*
» *mal commencés* ».

Je me tourne alors vers Almovadar:
» tu le vois, lui dis-je, mon maître,

» personne ici n'est satisfait, ni l'eu-
» nuque qui se laisse mutiler pour ré-
» gner sur des femmes, ni la Babylo-
» nienne qui croit au bonheur parce
» qu'elle sait aimer, ni l'Emir des Is-
» maëliens qui trouve tant de plaisir à
» se donner un coup de poignard, ni le
» législateur qui organise péniblement
» des républiques pour les vautours;
» si tant de personnages divers se
» plaignent d'avoir mal commencé,
» comment moi, historien obscur des
» prodiges arrivés dans un coin de
» l'Orient, puis-je me flatter de faire
» précéder mon livre d'une bonne
» préface?

L'Iman qui avait lu mon manuscrit, sourit sur moi avec une sorte de dignité: « Quel est le but, mon fils, de

» tout homme de goût qui commence
» un ouvrage? n'est-ce pas de jetter
» tout d'un coup son lecteur au milieu
» de ses personnages, afin de lui don-
» ner une première idée du grand ta-
» bleau qu'il va dérouler à ses yeux?
» n'est-ce pas d'imiter, ce qu'on ap-
» pelle dans les pièces dramatiques,
» l'acte d'exposition, où le poëte, s'il
» veut motiver l'intérêt qu'il fait naître,
» indique d'abord son héros, le lieu
» de la scène et l'époque où il a vécu?
» eh bien, si tu te rappelles ce qui
» vient de se passer depuis une heure,
» tu auras fait tout cela sans le savoir:
» L'Eunuque qui conduit la Babylo-
» nienne à un Bazar, annonce que
» l'amour jouera un grand rôle dans
» ton livre: L'Emir des Ismaëliens

» qui, sorti de son défilé de l'Anti-
» liban, montre tant de regrets de
» vivre encore à vingt ans, désigne
» que le principal lieu de la scène sera
» la vallée de l'Oronte et la montagne
» des Cèdres: Le législateur qui parle
» des prédictions du Soudan Français
» Louis IX, fait entendre clairement
» que l'époque des merveilles dont
» tu nous promets le récit, sera le
» tems des croisades.

Jeune homme, crois-moi : Publie ce qui vient d'arriver depuis que j'ai quitté la mosquée, et tu auras ta Préface.

LE VIEUX DE LA MONTAGNE.

CHAPITRE PREMIER.

Notions mystérieuses sur quelques-uns des personnages.

Homme, qui que tu sois, qui as des peines morales, le dépositaire de ta fortune a t-il trahi ta confiance, ta Patrie est-elle ingrate, ton amante infidelle ? quelque soit le sujet qui te rende amère la coupe de l'existence, crois-moi; ne te console point, à la manière de l'Orient, en t'abreuvant d'opium, ni à celle de l'Europe, en

lisant dans des livres de froids apophtègmes : Sors de la ville dont l'aspect t'importune, emporte, comme Bias de Priene, ta sagesse avec toi et voyage dans les montagnes.

Les montagnes semblent avoir été données à l'être intelligent qui les parcourt, pour le mettre à l'abri de la tyrannie des hommes et des choses : A mesure qu'on s'élève sur leurs flancs, les chagrins perdent de leur amertume, le cœur sent s'alléger le poids qui l'écrase : Si l'on atteint leur sommet, on croit faire divorce avec la terre qu'on foule aux pieds : On dirait qu'on ne peut approcher de la demeure de l'ordonnateur des mondes, sans partager son éternelle sérénité.

Mais toutes les montagnes n'ont pas le même ascendant sur la sensibilité humaine : quand on a le choix d'errer sur les Chaînes qui divisent le globe, il faut s'arrêter sur celles qui ont influé

d'une manière puissante sur notre histoire, sur celles qui, ayant été habitées par les sociétés primordiales, offrent, à une imagination vive, de grandes réminiscences.

Telle est cette Chaîne immense du Liban, dont les derniers conquérants, accoutumés à tout dénaturer, ont fait le Sannin; et qui, dans sa partie centrale, domine toute la Méditerranée, depuis la mer Asphaltide, jusqu'au lac d'Antioche.

Montez-vous cette Chaîne du côté de Laodicée, vous avez sous vos yeux l'isle de Chypre consacrée de temps immémorial à Vénus; et si la beauté qui captive vos sens vous rend infortuné, l'idée du viol d'Hélène, de l'abandon d'Ariane, du naufrage de Sapho, donne une autre direction à votre sensibilité : Les antiques malheurs du sexe semblent vous venger de ses nouvelles perfidies, et plus

maître de vous-même, vous secouez cette peste de l'amour, qui avait tenté de vous inoculer ses trop longs tourmens avec ses courtes jouissances.

Est-ce l'ambition qui vous dévore? descendez le Liban du côté du midi; et, quand vous serez arrivé à la pointe des Cèdres, que votre vue plonge sur la vallée où sont éparses les ruines magnifiques de Balbeck; qu'elle tente, s'il est possible, d'atteindre, dans l'immensité du désert, les décombres non moins superbes de l'antique Palmyre; et le spectacle du néant de ces métropoles de l'Asie, vous guérira du néant de votre orgueil.

Je ne puis me lasser de répéter à tous les hommes qui respirent dans l'élément si dangereux de la sensibilité: Quittez les prisons des villes et venez jouir du Ciel et de vous-mêmes sur le sommet de nos montagnes. —

Le lecteur va s'imaginer peut-être

que cette morale philosophique émane de moi ; il se trompe ; ce n'est pas l'auteur de cet ouvrage qui parle, c'est un bel Adolescent, sur le point de se dégoûter de la vie, au moment où la nature lui en offre les premières jouissances, qui a trouvé un palliatif aux blessures de son cœur, en parcourant la Chaîne du Liban et qui écrit sur l'écorce des Cèdres ce long monologue.

Cet Adolescent, grâces aux charmes de sa figure, à la douceur de ses regards, à l'élégance de sa taille, arrête, par un charme magique, l'attention de tout ce qui s'offre sur son passage ; il se montre et on admire : il parle en on sent résonner les cordes sensitives de son cœur : il verse une larme à la derobée et tout le monde est ému, comme à l'aspect du couteau paternel qui perça le sein de Virginie.

Mais quel est cet Adolescent, dont le seul portrait déjà m'intéresse? Je l'ignore, son nom même est un problême pour moi : Imitons les navigateurs Phéniciens qui cherchent au travers des mers inconnues, quelques isles oubliées de la nature, pour y jetter des colonies, et allons paisiblement à sa découverte.

L'Adolescent était sur le point d'atteindre le pic le plus élevé de la montagne des Cèdres, quand il vit rouler sur sa tête un homme ceint du turban de Mahomet, qui, quoique couvert de sang, ne faisait aucun effort pour rallentir sa chûte précipitée vers l'abyme : Le jeune homme sensible (ils le sont tous dans le premier âge) s'écarte un peu de la ligne de direction, prend son tems et, au moment où l'infortuné passe à ses pieds, saisit son dolman avec la pointe d'un poignard, qu'il enfonce avec force dans la terre.

la violence de la chûte déchire le doliman ; mais le mouvement se trouvant sensiblement amorti, la frange du vêtement l'arrête tout-à-fait : Alors le bel Adonis s'approche, voit l'Arabe sans connaissance et le porte doucement sous un rocher en saillie, pour panser ses blessures.

Cet Arabe paraissait avoir un peu plus de vingt ans ; mais l'habitude de vivre sur le sol embrâsé du désert, des exercices violens, peut-être même une gymnastique trop forte pour son âge avaient détruit en lui, de bonne heure, les formes arrondies de l'adolescence : Ses muscles étaient prononcés comme dans l'âge viril, et si l'Adolescent ressemblait à l'Apollon du Belvédère, on ne pouvait le comparer lui-même qu'au Gladiateur mourant du Capitole.

Le Soleil, la pureté de l'air, la sensibilité ingénieuse du jeune homme,

eurent bientôt rappellé le Musulman à la vie : Celui-ci ouvre les yeux, devine le bienfait de son libérateur et s'en indigne. « Barbare, dit-il, qu'as-tu fait ? » J'ai long-tems pesé ma destinée : Je » voulais rompre les chaînes de la vie, » et personne n'a le droit de me les » imposer encore ; ce qui est écrit » dans le firmament, n'en sera ja- » mais effacé : garde, pour des êtres » pusillanimes, ton importune bien- » faisance, ramènes-moi sur le bord » du précipice et laisse-moi mourir. »

L'Adolescent prend les mains de l'Arabe avec quelqu'intérêt, lui montre le ciel et expliquant, à la manière des sages, le dogme de la fatalité, lui fait entendre que, si son projet de suicide était écrit dans une des pages du livre éternel du prophète, il y en avait une autre consacrée à sa délivrance: Ce raisonnement était si simple, que le Musulman du désert fut tout

étonné de ne l'avoir pas trouvé lui-même. Cependant la pureté de l'atmosphère commençait à appaiser l'effervescence de son sang, l'aspect de son beau libérateur, à qui il ne manquait que des ailes, pour lui représenter l'archange Gabriel, acheva sa guérison : Au bout d'une heure, il se lève, et embrassant avec émotion le jeune homme qu'il avait appellé barbare : « Ange de Mahomet, dit-il, » je te remercie, j'ai encore quelque » bonheur à goûter sur ce globe, et » si le ciel était juste, je voudrais le » partager avec toi ».

Quand les forces de l'Arabe se trouvèrent réparées, les deux voyageurs descendirent ensemble le mont des Cèdres et suivirent la Chaîne du Liban dans la direction du midi, sans avoir de dessein marqué, comme des citoyens du globe à qui il importe peu de fouler aux pieds un sol ou un autre,

pourvu qu'ils trouvent un ciel pur, des hommes hospitaliers et une belle nature.

L'Arabe et son libérateur marquaient la même insouciance pour découvrir leurs secrets : Déjà ils avaient fait trois lieues et le silence n'avait pas encore été interrompu ; enfin, arrivés sous un bois de Mélèzes dont l'ombrage les invitait au repos, ils s'invitent mutuellement à y manger les dattes qui devaient leur servir de repas : Une eau limpide sortant, à gros bouillons, d'une roche régulièrement taillée en parallélogramme et qui ressemblait à un portique entr'ouvert, tombait en cascade, non loin des Mélèzes et serpentait au travers des arbrisseaux et des fleurs sauvages dont le sol était émaillé ; des dattes pour alimens, de l'eau pour boisson, c'est tout ce qu'il faut pour soutenir l'homme de la nature, sur tout quand

son ame, ouverte à l'amour, ne connaît le prix que de ses jouissances.

L'Adolescent était sur le point de s'asseoir, quand il appercut, sur la surface du ruisseau, l'image d'un bouton de rose placé sur l'autre rive, et que le cristal de l'onde réfléchissait; à l'instant sa philosophie lui échappe, et, se jettant dans l'onde, il va baiser, non sans émotion, la fleur naissante, la cueille avec une sorte de respect et la place sur son sein qui se colore à son approche.

L'Arabe contemple, avec surprise, cette espèce d'idolâtrie que la religion de l'Islamisme semble réprouver: Cependant contre l'ordinaire des propagateurs des cultes exclusifs, il n'osé prononcer. C'est peut-être, dit-il en lui-même, un poëte que son imagination entraîne, peut-être aussi est-ce un infortuné dont le sensorium est malade et qui paye, par un moment

d'égarement, son tribut à la faiblesse humaine : Je n'ai le droit d'accuser personne, puisque j'ai échappé à la folie de mon suicide.

A peine avait-il donné l'essor à cette dernière pensée, que ses regards errans tombent sur une tige de myrthe suspendue au rocher, d'où le ruisseau s'échappait; aussi-tôt il prend son cimeterre, s'élance avec la rapidité de l'éclair et mutile, à diverses reprises, l'arbuste de Vénus, qui, tombé sans honneur dans l'onde, en trouble un moment la transparence.

Le premier mouvement passé, les deux voyageurs revenus un peu à eux-mêmes, se rapprochent et, rougissant de s'être montrés un moment dans une apparence de délire, épanchent timidement leurs ames dans des demi-confidences.

« Pardon, mon cher Arabe, disait » l'Adolescent, si je semble épris d'un bouton

» bouton de rose ; mais si tu connois-
» sais ma faiblesse, tu la respecterais
» sans doute : Non, après le Dieu
» d'Abraham, le quadrupède ailé du
» prophète et le Sultan de Masiath, il
» n'y a rien dans les sept orbes célestes
» qui égale en beauté mon bouton de
» rose ; avec cet objet de mon ido-
» lâtrie, tout paraît, à mes yeux,
» une émanation pure de la divinité :
» Sans lui, je me trouve seul au
» milieu de la nature ».

L'homme du désert souriait de dédain sur cet aveu : Comment, disait-il à demi-voix, quand on a cette figure celeste et qu'on peut subjuguer avec elle toutes les beautés de l'Orient, est-on idolâtre d'un bouton de rose ?

Après un moment de silence, il lui vint dans l'idée de se justifier lui-même:
» Pardon, dit-il, mon cher libéra-
» teur, si tu m'as vu exhaler ma haine
» contre une tige de myrthe ; mais si

» tu connaissais les longs malheurs
» dont elle m'a abreuvé, tu n'aurais
» pas à rougir de ma vengeance : Non,
» après le Dieu de Samuel qui coupe
» les rois en morceaux, l'ange exter-
» minateur de Sennachérib et le Sul-
» tan de Masiath, il n'y a rien dans
» les sept orbes célestes, qui égale ma
» tige de myrthe en férocité : L'enfer
» est dans mes veines, toutes les fois
» que je vois ma tige de myrthe et ce
» ne serait que pour la tourmenter
» sans cesse, que je désirerais le breu-
» vage de l'immortalité.

L'Adonis de l'Orient souriait, mais sans dédain, sur l'aveu de l'Arabe : il sentait, d'après son cœur, que qui peut aimer avec transport un bouton de rose, peut détester une tige de myrthe ; seulement cet être céleste qui n'avait jamais rien haï dans la nature, s'étonnait qu'on n'arrivât, que par le sentiment pénible de la haine, à

l'immortalité. Cet homme est fier, disait-il en lui-même, je lui pardonnerais de frapper un tyran qui le force au suicide; mais tourmenter une tige de myrthe!

Les deux Paladins descendaient ainsi lentement dans le cœur l'un de l'autre, ils essayaient, pour ainsi dire, leur tendresse mutuelle par ces demi-confidences, et encore n'auraient-ils jamais osé se les permettre, s'ils ne s'étaient pas cru, en ce moment, les seuls habitans de ces déserts.

Ils se trompaient cependant: un des rochers de cette partie du Liban, avait des yeux et des oreilles; mais il existait un grand motif pour le dissimuler; et l'erreur des deux sages errans, aurait probablement duré autant que leur vie, si cet intérêt de se cacher, n'avait cédé à un intérêt plus grand, celui de savoir comment le Sultan de Masiath était, à la fois le plus beau

des êtres, et celui qui avait le plus de férocité.

Le cousin de Mahomet (car les Arabes qui ont le turban vert le sont tous) était monté avec son jeune ami, jusqu'à l'endroit escarpé où il avait mutilé la tige de myrthe ; son unique dessein paraissait être de puiser de l'eau au-dessus de l'endroit que l'arbuste, en tombant, semblait avoir souillé : Tout-à-coup les deux fragmens du portique de roches qui voilaient la source, se retirent, une grotte soutenue de colonnes de stalactites, plus transparentes que le cristal, se présente, et, au milieu du vestibule, un vieillard, dont la barbe de patriarche attestait la foule de générations qu'il avait vu naître et mourir : « Jeunes » voyageurs, dit-il, vous êtes venus » violer mon azile, en abattant ma tige » de myrthe et en coupant mon bou- « ton de rose ; mais je pardonne ce

» délit à votre inexpérience. Vous
» étiez loin de soupçonner que cette
» partie du Liban est mon antique
» propriété, que j'ai planté les Cèdres
» qui s'élèvent sur votre tête, les Mé-
» lèses qui vous prêtent une ombre
» hospitalière et les Cyprès qui vous
» cachent, au fond de la vallée, l'en-
» ceinte de ces tombeaux ; et moi
» aussi, quand je vivais au berceau
» du monde, tout entier aux illusions
» enchanteresses du jeune âge, fort
» de l'amour qui embrâsait mon sein,
» je croyais que la nature entière était
» ma propriété. Depuis que les siècles
» se sont écoulés sur ma tête, j'ai vu
» que le monde social, pour subsister,
» devait avoir d'autres élémens ; j'ai
» reconnu que l'homme, en naissant,
» n'avait reçu de l'ordonnateur des
» mondes, d'autre propriété que celle
» de sa pensée ; je me suis abstenu
» de cueillir des fleurs qui n'avaient

» pas été semées de ma main, d'ar-
» racher des arbres que je n'avais pas
» plantés ; cent souverains de tous les
» âges m'ont consulté sur leurs lois
» diverses et tous ont reçu de moi la
» même réponse ; *Hommes forts, leur*
» *ai-je dit, respectez le domaine des*
» *faibles : Le plus grand crime,*
» *dans l'ordre social, est d'attenter à*
» *la propriété : Sans un respect re-*
» *ligieux pour elle, il n'y a point de*
» *morale, et du moment que la mo-*
» *rale publique est anéantie, les peu-*
» *ples sont, de droit, en guerre avec*
» *les gouvernemens* ».

Il est difficile d'exprimer l'effet de cette espèce de coup de théâtre : L'écartement du rocher, l'aspect d'un vieillard, qui se disait aussi ancien que le monde, sur-tout son discours plein de sens et de raison, tout était fait pour opérer un mouvement extraordinaire dans des ames neuves encore ;

aussi le Nestor du Liban n'avait pas achevé, que l'Arabe avait laissé tomber à ses pieds le cimeterre, qui avait mutilé la tige de myrthe ; l'Adolescent, de son côté, portait une main timide sur le bouton de rose qu'il voulait, avant de le rendre, baiser pour la dernière fois : Le Vieillard qui lisait dans le cœur des deux amis ; fut ému, il les prit par la main, leur prodigua ces caresses touchantes qui ont tant de prix, quand celui qui les reçoit ne croit pas les avoir méritées ; et les faisant asseoir à ses côtés, dans une rotonde, sur une ottomane à pieds de cristal de roche, qui décorait le fonds de la grotte, il les pria d'agréer son dîner patriarchal ; c'est-à-dire du lait pour boisson et une corbeille de figues, de pastèques et d'oranges.

Les deux chevaliers errans, au bout d'un quart d'heure, se trouvaient aussi à leur aise avec le Vieillard,

que si vingt ans de commerce avaient serré les nœuds de leur union : Déjà leurs ames toutes entières sur leurs lèvres, épiaient l'occasion de s'épancher et le voile étendu sur leur vie romanesque allait s'entr'ouvrir ; mais le Vieillard, né dans l'âge d'or, n'avait rien des petites curiosités de l'âge de fer ; plus les jeunes gens le mettaient sur la voie, plus il montrait d'art à éluder leurs confidences. Je suis heureux, disait-il, parce que je me crois maître de moi-même ; aucun secret étranger ne me tente, et personne ne saurait m'arracher ceux que j'ai intérêt à voiler ; quand le hasard vous a conduits à mon bois de Meleses, j'ai vu vos larcins, j'en ai entendu les apologies, il ne tiendrait qu'à moi de lire dans vos cœurs encore mieux que vous mêmes ; mais il est plus dans mon caractère d'ignorer qui vous êtes et de vous servir, parce que je vois en vous

des hommes, que de mettre un prix à mes bienfaits en les faisant dépendre de la naïveté de vos confidences.

Cependant le Vieillard, comme je l'ai déjà dit, avait un intérêt puissant à interroger ses convives sur le Sultan de Masiath ; mais il ne voulait pas le faire paraître : Il mit tant d'art dans son entretien, que ceux-ci, en s'ouvrant, ne pensèrent avoir cédé qu'à l'étourderie naturelle à leur âge : Vaincus par le manège ingénieux de leur hôte, ils crurent avoir à rougir de leur propre indiscrétion plutôt que de s'être acquis un titre à sa reconnaissance.

Personne, dit le Vieillard, ne prend un intérêt plus vif que moi au Sultan de Masiath ; j'ai créé son génie ; et s'il avait une ame, il serait tout-à-fait mon ouvrage ; mais retiré comme il est, dans une forteresse inaccessible du désert, invisible à tout le monde, excepté à ses ministres, à ses eunu-

ques et à ses femmes, il est difficile de le connaître et de l'apprécier ; je suis loin, jeunes voyageurs, de soupçonner votre franchise ; ce n'est point sur les lèvres de rose de l'adolescence qu'habite la dissimulation : On n'apprend à tromper les hommes que quand on a été long-tems trompé soi-même ; mais sûrement vous n'avez pas vu le Sultan de Masiath ; vos opinions contradictoires le démontrent assez, et il est aussi mal jugé, en cette occasion, par la haine que par l'amitié.

Le Paladin de quinze ans avoua, non sans rougir, que la personne du prince lui était inconnue, mais qu'il tenait son idolâtrie pour lui d'un bouton de rose qu'il croyait à l'égal de Dieu même : L'Arabe de vingt ans déclara, de son côté, qu'il n'avait jamais vu le Néron de Masiath, mais qu'il le haïrait au-delà même du tombeau, parce qu'il avait transmis à une

tige de myrthe toute sa férocité. Ces reproches qui offraient au vulgaire des hommes, pressés de juger, une teinte de folie, ne firent pas même sourire le vieillard : Ce n'est pas à une raison forte de l'expérience de quarante siècles, à prononcer légèrement sur des phénomènes que des raisons de sophistes déclareraient inexplicables : La nature qui a tout organisé, a plus de puissance sans doute dans ses moyens d'exécution, que nos modernes Archimèdes, et puisqu'elle met quelquefois des ames qui végètent dans des corps d'hommes qui raisonnent, pourquoi ne logerait-elle pas, de tems en tems, dans une tige de de myrthe, l'ame d'une Médée, et dans un bouton de rose, l'intelligence d'une Aspasie ?

Quoiqu'il en soit de ces conjectures philosophiques, ou antiphilosophiques, le Vieillard, le moins curieux

des êtres intelligens, ne témoigna aucun desir de connaître la généalogie de ses myrthes et de ses roses; content de savoir qu'aucun des voyageurs n'avait vu le Sultan de Masiath, il changea habilement d'entretien, et le repas fini, il proposa de leur montrer quelques phénomènes de sa grotte: Les héros d'Homère, dit-il en souriant, faisaient l'échange de leurs armes avant de se combattre: Nous, avant de nous aimer, nous ferons l'échange de nos merveilles.

Nous avons vu que quand les deux Paladins arrivèrent au bois de Mélèses, le ruisseau sur la rive duquel ils vinrent s'asseoir, leur parut tirer sa source du rocher: Cette source jaillissait réellement d'un réservoir, produit de la fonte des neiges, que le génie avait creusé au sommet de la montagne: Le Vieillard en venant s'établir, dans les premiers âges, sur cette par-

tie du Liban, profita de ce jeu de la nature pour embellir sa retraite: Le soleil d'été, alors dans toute sa force, avait tari, en grande partie, le réservoir, ce qui donnait la plus grande facilité de travailler dans l'ouverture de cinq cents pieds de hauteur, pratiquée lentement par les eaux et qui aboutissait près de la rotonde de Stalactites, choisie pour le cabinet d'étude du philosophe; celui-ci fit creuser régulièrement, en forme de cône renversé, l'abyme sans forme où le torrent se précipitait, et y ménagea deux séries d'assises, du haut jusques au bas, dont l'une en bancs de gazon émaillé de fleurs servait de dégrès pour atteindre au sommet, l'autre en rocailles présentait mille points de repos aux ondes jaillissantes, pour en former autant de cascades: Sa circonférence supérieure, égale par son diamètre, à la profondeur du cône, était bordée

toute entière de Cèdres, vieux d'un grand nombre de siècles, qui protégeaient contre l'éboulement des terres et des roches, la demeure paisible du philosophe de la nature.

Il faut observer que les deux séries d'assises ne communiquaient point entr'elles. L'architecte de ce hardi monument avait rencontré des deux côtés du cône et à une égale distance, un banc de granit rouge qui partait de l'extrémité supérieure de la montagne, et se prolongeait probablement jusque dans sa base, ce qui formait deux murs immenses que le ciseau avait rendus encore plus inaccessibles en les polissant comme des miroirs.

Le Vieillard tira parti, en homme de génie, de ces irrégularités. Les assises de verdure étaient au midi en face des cascades : Il fit construire à l'Orient, dans la roche de granit, quarante appartemens l'un sur l'autre

et dans celle du couchant, autant de tombeaux : On demandera peut-être pourquoi cette profusion de logemens et surtout de demeures funèbres pour un sage isolé sur le globe, qui n'avait besoin que d'un arpent pour vivre et d'une toise de terrein pour mourir ? Attendons la réponse du Vieillard, s'il daigne nous la faire ; car comme il n'interroge personne, il n'aime guère à être lui-même interrogé.

Il est difficile d'exprimer l'enthousiasme des deux jeunes voyageurs, quand, au sortir de la rotonde de Stalactites, ils entrèrent dans ce cône, dont leurs yeux pouvaient à peine atteindre la hauteur et leur imagination apprécier la magnificence ; le soleil alors à son midi, éclairait jusqu'au fond du monument ; il vivifiait les fleurs des assises de verdure, couvrait d'une écharpe de feu les deux roches de granit, se jouait au travers des ro-

cailles transparentes et changeait les cascades en autant d'arc en ciel : Ce spectacle était à la fois si neuf et si grand, que l'Adonis oublia un moment de baiser son bouton de rose, et l'Arabe de maudire la tige de myrthe qui avait fait son infortune.

Au centre inférieur du cône, s'élevait un autel de pierres brutes, sans ornemens et sans statues; qui contrastait, par sa simplicité avec la magnificence de cet espèce de temple de la nature; voilà, dit le Sage à cheveux blancs, l'autel de l'ordonnateur des mondes; sa grandeur colossale ne saurait être que rapetissée par nos faibles monumens; contens d'offrir à la cause de tout un hommage aussi simple que les cœurs purs dont il émane, réservons la parure pour les faibles ouvrages de notre intelligence.

A mesure que les deux Paladins montaient les degrès de verdure, siège

d'un éternel printems, leur admiration devenait plus vive : Voilà, disait l'un, un travail à comparer aux jardins suspendus de Sémiramis; Babylone n'est plus, répondait le Vieillard, et mon jardin construit avant elle, conserve encore toute sa fraîcheur. Combien de milliers d'hommes, disait l'autre, n'a-t-il pas fallu pour exécuter ce cône, puisqu'un Pharaon n'élevait son orgueilleuse pyramide qu'avec les bras de cent mille esclaves? Pour moi, ajoute le Sage, j'ai fait le plan de tout ce que vous voyez, en une heure, je n'ai employé d'autres bras que ceux de mes enfans, et une révolution du globe autour du Soleil a suffi pour exécuter l'ouvrage.

Arrivés au sommet du cône, les hôtes du Vieillard apperçoivent, au milieu d'un massif de Cèdres, un observatoire Babylonien, soutenu de deux rangs de colonnes, dont la ter-

rasse supérieure dominait sur les arbres destinés à le protéger contre les tempêtes : Le point du Liban où cette tour avait été construite, se trouvait déjà un des plus élevés de la Chaîne ; grâce à l'observatoire, aucun des pics qui se trouvait dans sa direction, ne pouvait lui voiler les objets : Il est vrai qu'à cette hauteur étonnante, les mers ne paraissaient que des nappes d'eau, et les villes les plus populeuses, que de faibles nuages : Mes amis, disait le Vieillard, tous les jours je viens passer quelques heures sur cette terrasse, d'où mes regards se perdent dans l'immensité de l'espace ; c'est-là que je m'instruis à apprécier les hommes, leur existence fugitive, leur ambition circonscrite, et leurs titres éphémères à l'immortalité : Aussi ma curiosité n'a-t-elle plus qu'un faible aliment : Les empires passent devant moi, avec la rapidité de la pensée, je plane

sur tout ce qui a occupé le butin de l'histoire, comme l'aigle sur toutes les cimes de cette Chaîne de montagnes, et, à quelques hommes supérieurs près, tels que Gengiskan, le monarque Français Louis IX et le Sultan de Masiatir, je ne crois aujourd'hui dignes d'occuper mon entendement, que l'être des êtres, moi et la nature.

Cependant l'Adolescent, dont les yeux étaient supérieurement organisés, cherchait à fixer des points, sur cette espèce de carte géographique projettée par la nature dans le vague de l'horison; voilà, disait-il, le grand désert d'Arabie à l'Orient; mais les ruines de Palmyre échappent à ma vue: Je plonge à l'Occident sur la Méditerranée et je ne vois point l'isle antique de Vénus; je cherche du côté du Midi, cette superbe ville du Delta, bâtie sur le modèle de la Diploïde d'Alexandre, et

à peine mes yeux égarés dans le vuide de l'espace, peuvent-ils en assigner la place. Vénérable Vieillard, toi que la nature semble avoir fait le dépositaire de sa toute-puissance, te serait-il donc si difficile de suppléer par quelque mode inconnu, à la faiblesse de ma vue physique, comme ta raison profonde a déjà suppléé au vuide de mon intelligence?

Rien n'est impossible, mon fils, à une expérience de quarante siècles; tu vois cet instrument placé au centre de mon observatoire, je vais par son moyen, te créer un nouvel organe de la vue et te faire atteindre des objets, dont ton imagination seule semblait pouvoir apprécier l'intervalle.

Tu viens de me parler d'Alexandrie: Là, est un phare célèbre, où un mécanicien des Ptolémées avait placé un instrument de son invention, destiné à rapprocher les objets; à en

croire les Egyptiens toujours exagérateurs, cette machine faisait discerner, sur la mer intérieure, un navire sous voile qui en était éloigné de six cents milles: un pareil résultat est impossible, parce que, d'après la convexité reconnue du globe, un observateur placé sur une tour de cent cinquante pieds d'élévation, ne saurait atteindre, sur la surface unie des ondes, à plus de treize mille toises de distance; mais, partant de l'idée primitive de l'artiste Egyptien, combinant dans ce tube d'or, l'effet, incompréhensible pour le vulgaire, de deux miroirs de métal et de ce que j'appelle un oculaire à réfraction, au lieu de placer mon observatoire sur la terrasse d'un phare de cent cinquante pieds, le transportant sur la cime d'un mont qui s'élève au dessus des nuages, j'ai réussi à prolonger ma vue presqu'aussi loin que ma pensée; je vais justifier mon

ascendant sur la crédulité de mes amis, en les faisant voyager tous deux un moment dans cette région des merveilles.

En ce moment le Vieillard fait tourner le tube d'or sur son pivot, et le dirige au couchant sur la partie de la Méditerranée qui sépare Arad de l'isle de Chypre; à peine son œil est-il fixé sur l'oculaire de l'instrument que, reculant avec effroi, mes amis, s'écrie-t-il, un grand malheur menace les habitans de ces paisibles contrées, qui furent un des berceaux du genre humain: venez et voyez.

L'Arabe alors se trouvait à côté du télescope (a); le Vieillard interpose

(a) Il y a dans l'Arabe une longue périphrase: L'amour de la précision m'a engagé à la traduire par un mot qui la renferme toute entière; mais qui n'a été trouvé qu'à l'époque des découvertes astronomiques des Galilée, des Cassini et des Newton.

(*Note de l'Editeur Français.*)

sa main sur un des yeux du jeune homme, lui fait fixer de l'autre l'espace de mer sur lequel l'instrument se trouvait dirigé ; et celui-ci déclare qu'il voit la Méditerranée couverte de vaisseaux armés en guerre, et cinglant à pleines voiles vers le rivage que domine la Chaîne du Libau, comme s'ils voulaient en faire la conquête.

L'Adolescent étonné à la fois et de la merveille et de ce qu'elle présageait de sinistre, était tombé aux genoux du Vieillard qu'il regardait comme un de ces génies intermédiaires chargés par l'ordonnateur des mondes, d'être pour la terre, une seconde providence, et il semblait lui dire dans son silence éloquent, puisque tu es un demi Dieu, protège-nous.

L'homme primitif cédant à une émotion involontaire, le releve avec attendrissement. Enfant de la nature,

lui dit-il, ma longue expérience, le spectacle de quatre mille ans de vicissitudes, l'habitude de voir les empires s'écrouler les uns sur les autres, ont singulièrement affaibli ma sensibilité ; à force de voir souffrir le genre humain en masse, j'ai appris à attacher moins d'importance aux souffrances des individus : Cependant, un sentiment impérieux et que je ne saurais définir, m'attache à ta destinée ; Dès le premier moment que je t'ai apperçu, un charme indéfinissable répandu sur toute ta personne, semble avoir enchaîné mon existence : Quand tu as arraché mon bouton de rose, je n'ai pas éprouvé la même peine que quand ton ami a mutilé ma tige de myrthe : Vingt souverains ont tenté vainement de découvrir ma demeure, et ces portes de rochers, inaccessibles au reste des humains, se sont ouvertes devant toi : Etre étonnant, puisque tu as

réussi

réussi à me rendre sensible, je te protégerai sans doute, mais que t'importe l'appui même des maîtres du monde? Ne tiens-tu pas de toi-même ta supériorité sur tout ce qui t'environne? Montre-toi à l'homme qui oserait être ton ennemi et il s'étonnera de son ressentiment, parle et il sera subjugué.

L'Adolescent ajoutait un prix à cet éloge par sa touchante modestie: Une pudeur ingénue colorait les lys de son visage: Il aurait voulu se cacher au sein de la terre; et s'appercevant qu'il était sur un des points les plus élevés de sa surface, il portait machinalement sur ses yeux la main du Vieillard, qui ne termina cette scène céleste d'embarras, qu'en attirant le jeune homme dans ses bras pour l'embrasser.

Pendant ce tems-là, les soldats de la flotte ennemie débarquaient sur le rivage: Le tube d'or fut incliné d'un

point et l'Adolescent ayant pris la place de l'Arabe, vit distinctement deux armées rangées en bataille : Il reconnut jusqu'aux drapeaux : C'était le Soudan d'Egypte Melech-Salah qui, malgré les glaces de la vieillesse, déployant, à la tête de la milice des Mammelucs, toute la bravoure de ses premières années, s'opposait à la descente des Croisés en Phénicie : En moins d'une heure, la mer et la rive adjacente au Liban, furent couvertes de cadavres ; les Francais, vainqueurs en tout tems, même dans la plus mauvaise des causes, l'emportèrent à la fin sur les cohortes Egyptiennes ; mais ils perdirent tant de monde dans cette première action, qu'il était évident qu'une seconde victoire deviendrait le tombeau de la Croisade.

Ce spectacle de morts, précipités dans la mer par des mourans qui allaient les rejoindre, de cohortes ren-

versées par les roches qu'on roulait du haut des montagnes, de vaisseaux embrâsés par les vaincus, pour ne point tomber entre les mains de ceux qui tentaient l'abordage, ce spectacle déchirant, dis-je, eut bientôt flétri l'ame de l'enfant de la nature. Il quitta avec effroi, l'espèce de guérite, où la curiosité naturelle à son âge l'avait mis en sentinelle; et se tournant, l'œil humide de pleurs, du côté du Vieillard : Je ne sais, dit-il, mais si j'étais guerrier, la victoire même fatiguerait ma sensibilité : Je ne crois pas qu'on jouisse d'une gloire bien pure, quand on est maudit de ceux dont on a triomphé, et que l'on dorme d'un bon sommeil, quand la tête ne repose que sur des cadavres.

Bon jeune homme, répond le Patriarche, tu parles d'après ton cœur et le cœur ne trompe guères, même en législation. Eh quoi! les pestes, les

tremblemens de terre, les éruptions des volcans et tous les cataclysmes du globe ne tourmentent donc pas assez l'espèce humaine, sans qu'elle ait encore à gémir de l'ambition des rois, des querelles du fanatisme et de l'épidémie des Croisades? Mon fils, on dit le monde bien vieux, mais il me semble que la raison des êtres qui l'habitent, est bien jeune encore: à quoi sert donc l'ordre social, si ce n'est pas à prévenir les guerres d'homme à homme et de peuple à peuple? Ce n'est que pour jouir de la paix que la raison suprême des lois a créé le pouvoir: Si les souverains ne savent que déchirer la terre, qu'ils nous remettent dans l'état de nature, sans ajouter encore aux chaînes de la nécessité, celles des gouvernemens.

L'Arabe n'avait point pris part à cet entretien; il ne l'avait pas même entendu; car du moment que l'Ado-

lescent avait abandonné le télescope, il s'y était élancé et n'avait quitté son poste, que lorsque les Croisés n'ayant plus d'ennemis à combattre, commençaient à asseoir leur camp sur le champ de bataille. En ce moment il se lève avec fierté, et tirant son cimeterre de son fourreau, je suis Arabe, dit-il, c'est-à-dire libre; tant qu'il me restera un souffle de vie, je ne souffrirai pas que d'insolens étrangers, qui sont sans patrie, viennent me ravir la mienne; je vais offrir mes services au brave Soudan des Mammelucs; je défierai, s'il le faut, le général même de cette armée de brigands; la gloire ou la mort, voilà désormais ma devise. Si je triomphe, j'en deviendrai plus fort pour me venger de la tige de myrthe qui fait le tourment de ma vie; si je succombe, en cessant d'être, je serai trop heureux de l'oublier.

L'Arabe, en présence du Vieillard,

présentait l'image d'Achylle devant le Nestor de l'Iliade; l'explosion de son courage était si violente, qu'il y aurait eu du danger à lui opposer de la résistance; aussi le sage, gardant un silence philosophique, se contenta d'aller changer l'appareil de son instrument, et, après diverses tentatives qu'il rendait à dessein infructueuses, pour donner à la fougue impétueuse du jeune guerrier, le tems de se calmer, il dirigea le tube d'or sur le roc inaccessible où le Sultan de Masiath avait établi sa forteresse: Brave Arabe, dit alors le Vieillard, je t'ai montré le mal à l'ouest de la Chaîne du Liban, viens à l'est, et je vais t'en offrir le remède. ---

Le remède est dans mon cimeterre: je ne sais point endurer mes injures, encore moins celles de mon pays; et le tems que la raison perd à méditer ses coups, mon courage l'emploie à frapper. ---

Jeune insensé, c'est toi seul que tu

frappes : c'est toi seul que tu veux punir des attentats dont tu demandes vengeance ; crois-moi, l'homme en société des grandes populations du globe, n'est pas l'homme isolé de tes déserts : le courage individuel peut briller un moment, mais il se brise devant les masses contre lesquelles il se déploye ; ce n'est pas la bravoure, c'est le nombre des tyrans qui, à la longue, détruit toutes les résistances. Voilà pourquoi, dans les convulsions politiques, l'homme sage qui est seul, attend les évènemens et ne les dirige pas. Crois-moi, laisse dormir ta valeur, jusqu'à ce que ta raison la rende utile à tes semblables ; sois toujours en guerre avec les crimes et rarement avec les hommes. Ceux-ci, entraînés par les événemens qu'ils ne peuvent ni prévoir, ni prévenir, ayant une existence trop courte pour mûrir des insurrections contre les mauvaises lois, plus

faibles en général que pervers, méritent peu qu'on s'arme pour les punir et encore moins, qu'on meure pour les défendre. ---

Ta philosophie peut me réduire au silence, mais elle ne saurait me persuader: né dans le pays le plus indépendant du globe, je ne suis entré en commerce avec les hommes, que pour éprouver, de l'être qui m'était le plus cher, la plus révoltante des injustices. Cet évènement terrible a fait la destinée de ma vie; mon sang bouillonne dans mes veines, toutes les fois que je rencontre des tyrans. Eh! qui le fut jamais d'une manière plus insultante à l'espèce humaine, que ces Croisés, qui veulent nous ravir notre patrie, parce qu'il y a douze siècles et demi que leur Dieu y est mort; qui, pour posséder un vain tombeau à Jérusalem, se proposent d'en faire un de l'Egypte, de l'Arabie et de la Pa-

lestine ! Sans doute il vaudrait mieux qu'un grand nombre d'êtres libres s'unissent pour faire disparaître à la fois, de la surface de la terre, un plus grand nombre d'oppresseurs ; mais enfin, pourquoi enchaîner le courage individuel de l'homme qui a la conscience de ses forces? un jour, une heure, un moment de délai, ne sont-ils pas des délits inexpiables, quand on aurait pu sauver de l'incendie une chaumière, prévenir un assassinat ? D'ailleurs le méchant, quelque soit sa puissance, est toujours seul; seul je puis l'attirer dans l'ombre, le combattre corps à corps, lui faire subir le sort de ses victimes : Que m'importent ses gardes, ses échafauds? Je serais toujours plus fort que lui, parce que je sais mourir. ---

Le raisonnement n'aurait fait que glisser sur une imagination aussi exaltée ; il est des êtres organisés d'une

manière si bisarre, qu'ils sont inaccessibles à toute espèce de lumières : La foudre même les écraserait sans les éclairer : Le Vieillard prend l'Arabe par la main, le conduit auprès de son appareil et lui montrant la forteresse de Masiath ; jeune Musulman, lui dit-il, je vois à ton courage et sur tout à tes principes, que le ciel t'a fait naître pour obéir au Sultan qui règne sur cette contrée ; je ne contrarierai point en toi l'impulsion de la nature ; vas de ma part lui offrir tes services : Terrible pour les tyrans de la terre, il est le génie tutélaire de l'homme libre qui le rend maître de sa destinée ; tu brûles de punir une tige de myrthe, de faire rendre compte aux Croisés de leurs attentats : Eh bien, si la vengeance a pour toi tant de charmes, tu pourras sous les auspices de ton nouveau Souverain, en épuiser toutes les jouissances : Je te vois impatient d'entrer dans

la carrière que je viens de t'ouvrir, je ne retiens plus ton bouillant courage ; laisse-moi t'armer d'un fer qui te rendra terrible, mais sans te rendre invulnérable ; frappe les oppresseurs de l'homme sans les assassiner, fais couler beaucoup de sang impur, et, s'il est possible, sois heureux.

L'Arabe faisait étinceler son cimeterre, il regardait tour-à-tour Masiath et son bienfaiteur ; il semblait ivre de joie et de reconnaissance : Le Vieillard le conduit dans un appartement secret de la tour, le revêt d'une cotte d'armes qui avait appartenu au Paladin Roland, y joint une épée d'une trempe rare, dont la poignée à hyéroglyphes devait lui servir de passeport auprès de son nouveau Souverain, et après lui avoir bandé les yeux, le mène par la main dans une route secrète, connue de lui seul, qui aboutissait aux dernières limites de sa petite monarchie.

Quand on eut marché en silence l'espace de deux milles, le mugissement d'un taureau se fit entendre, alors le Vieillard délia le bandeau qui couvrait les yeux de l'Arabe. Quelle fut la surprise de celui-ci, lorsqu'il se vit sur un des pics du Liban, les pieds posés sur une plate-forme de six pieds à peine de circonférence, dont il occupait la surface avec son guide et un taureau; et quand, parcourant l'horizon, il reconnut que le rocher taillé en forme de muraille, aboutissait de trois côtés à un abyme incommensurable! Il y avait dans ce spectacle terrible, de quoi tourner la tête à l'homme le plus intrépide. Le péril semblait même d'autant plus éminent, que le quadrupède étonné mais furieux, occupant de la circonférence de son corps, tout l'espace qui conduisait au sentier, le plus léger mouvement suffisait pour déter-

miner sa chûte dans le précipice. L'Arabe, quelque ému, regarde sans pâlir, le Vieillard; une ame neuve encore se connaît en générosité. Jeune homme, dit ce dernier, il n'est donné à personne d'entrer dans ma grotte, ou d'en sortir, sans mon aveu. Si quelqu'audacieux veut forcer son vestibule du côté du bois de Mélèzes, les roches, que je ne sépare pas moi-même, tombent sur lui et l'écrasent; si, montant à ma tour, il me quitte dans des desseins sinistres, forcé de prendre la seule route que nous avons suivie, il arrive à cette plate-forme, où, quand je ne le protège pas, il trouve la mort.

L'Arabe tombait de surprise en surprise; un instant après, le Vieillard feint de prendre le taureau par la corne, le quadrupède terrible fait un mouvement en arrière, pose le pied sur une pierre fatale, alors une partie

du rocher s'écroule et l'animal se précipite avec fracas dans l'abyme. L'épreuve est faite, dit le Vieillard : tu n'es pas troublé, et ton ame magnanime me répond que tu ne trahiras pas les secrets que j'avais osé confier à ton inexpérience. Oublie désormais mon azile, mais n'oublie pas l'être qui t'y a reçu, qui te porte dans son cœur et dont la main invisible te protégera, jusqu'à ce que tu rentres dans le sein de la nature.

En achevant ces mots, il cherche sous les décombres de la plate-forme une pierre taillée en héxagone, qu'il ordonne à l'Arabe de soulever ; c'était l'entrée d'une longue galerie taillée dans l'intérieur du rocher et éclairée d'intervalles en intervalles par des ouvertures, qui servaient de nids aux aigles et aux vautours ; après une demi-heure de descente sous ces voûtes inconnues, on arriva à une porte

d'avoir revêtue exprès en dehors d'un tapis de mousse, afin de la dérober à tous les regards : la seule pression d'un bouton, la fit ouvrir ; elle donnait sur un sentier à perte de vue, dont le point de perspective était la citadelle de Masiath : Le nouveau Paladin et son guide, rendus tout-à-fait à la lumière, tombent dans les bras l'un de l'autre et se disent un adieu qu'ils croyent éternel ; qui l'aurait été du moins, s'il ne s'était pas trouvé des élémens incompatibles entre le caractère du jeune Proselyte qui se dévouait, et celui du Prince qui devait profiter de son dévouement.

Après cette scène d'effusion de cœur, l'Arabe acheva de descendre le Liban, et prit la route que son courage lui indiquait, méditant en silence sur les merveilles dont il venait d'être le témoin, sur la profonde sagesse du Vieillard, sur la beauté du

jeune Adonis, à qui il devait la vie, et appuyant sur-tout sur son antipathie, pour la Tige de Myrte qui occupait d'autant plus sa pensée, qu'il faisait plus d'efforts pour la bannir de sa mémoire.

Le Vieillard de son côté l'esprit calme, parce que les petites passions humaines ne pouvaient l'attendre; remonta avec gaîté à sa tour, par la route souterraine de la plate-forme.

CHAPITRE II.

Idées premières qu'on saisit, sans les chercher; sur le héros de cette histoire.

La longue absence du Vieillard avait fait naître les idées les plus sinistres à l'Adolescent qui était resté en sentinelle sur la tour; ne pouvant expliquer dans les principes de sa grandeur d'ame, la précaution injurieuse de bander les yeux de l'Arabe, après l'avoir comblé de bienfaits, il avait été tenté de croire que, comme dans les anciens sacrifices de la religion Grecque, l'homme des tems primitifs avait paré sa victime pour l'immoler. Ce soupçon s'était changé en certitude, lorsqu'ayant dirigé par hasard, du côté de la plate-forme, le tube d'or, il avait apperçu un corps étranger tomber dans l'abyme. Aussi,

quand le Vieillard parut seul, l'Adonis mit une grande réserve dans ses caresses, il fut tenté plus d'une fois de lui adresser ces mots terribles de la Genèse : *Caïn, qu'as tu fait de ton frère?* Et quand il s'entendit appeller du nom de fils, il resta dans le silence de la stupeur, sans baigner, comme c'était sa coutume, la main de son bienfaiteur des larmes de la reconnaissance.

Le Vieillard avait une expérience trop profonde du cœur humain, pour ne pas soupçonner le motif de cette réserve ; cependant il ne parut pas d'abord s'en appercevoir. Le soleil sur son déclin, commençait à ne plus dorer que les pics les plus inaccessibles du Liban; il fallut songer à descendre dans la rotonde de la grotte : Comme l'homme primitif sentait ses genoux harassés de fatigue se dérober sous lui, il demanda le bras de l'A-

dolescent, qui s'étonna un moment de ne l'avoir pas préveru. Il fallut s'arrêter dès la seconde assise du cône, et alors ce dernier s'apperçut que le Vieillard s'appuyait sur la pointe d'un cimeterre.

O Dieux! c'est l'arme avec laquelle il a mutilé la tige de myrthe; et sa personne même a disparu! —

C'est l'arme avec laquelle il aurait assassiné un héros, je lui épargne un crime et un remords. —

Eh! qui vous a dit que l'homme qui parle d'honneur à vingt ans, aurait été un assassin? —

Qui me l'a dit? Le fanatisme de son courage. —

Ainsi mon frère d'armes, celui qui s'honorait de votre bienveillance, l'infortuné qui devenait sacré pour vous, puisqu'il en avait reçu l'accueil de l'hospitalité. —

N'achève pas mon fils . . . ? —

CE MOT, *mon fils*, que les hommes pervers prononcent toujours mal, était sorti d'une manière si pathétique des entrailles du Vieillard, que le jeune homme, qui croyait à la vertu, sentant tous ses soupçons disparaître, s'élança dans ses bras. Oui, dit-il, vous êtes mon père et l'Arabe vit encore.

Quand on arriva au pied du cône, les feux éteints du dernier crépuscule, rendaient à peine transparentes les colonnes de stalactites qui formaient la rotonde de la grotte; mais le firmament était pur et sans nuages; ce passage d'une clarté qui finit, à des ténèbres qui commencent, dispose d'ordinaire les ames expansives à des épanchemens. Mon père, dit le jeune homme, tout ce qui fait le charme de mon existence, est dans Masiath, mais jamais il ne m'a été possible d'en escalader les murs de rocher; quel est donc ce Sultan qui met la majesté

de sa couronne, à se rendre inaccessible aux hommes, qu'on m'a représenté comme un ange de lumières, et à l'Arabe, comme un ange de ténèbres? Vous le connoissez, dites-vous, il tient de votre bienfaisance, le génie qui vivifie son pouvoir. S'il n'y a point d'indiscrétion dans ma prière, éclairez mes incertitudes et montrez-le moi tel qu'il est; il importe au bonheur de ma vie de savoir s'il est digne de ma haine ou de mes hommages.

Le Vieillard va ouvrir le portique de la grotte, du côté qui domine le bois de Mélèzes, afin de jouir plus long-tems du bienfait de la lumière, et s'asseyant sur un lit de fleurs sauvages, à la naissance du ruisseau: Mon fils, dit-il, avec une émotion qu'il cherchait vainement à dissimuler, un pouvoir inconnu m'entraîne dans tes bras; Maître jusqu'ici de moi-

même, je cesse de l'être en te voyant; je n'ai rien à te refuser, écoutes-moi.

Dans l'origine des âges, tous les gouvernemens furent des Théocraties; il serait en effet difficile d'expliquer comment l'homme primordial put dire à ses égaux, vous m'obéirez, s'il n'avait pas fait intervenir en sa faveur l'ordonnateur des mondes, s'il n'avait sanctionné le titre de vice-roi qu'il usurpait, par celui de vice-dieu.

La Théocratie n'ayant de base que la crédulité, s'affermit dans les siècles de barbarie, et se renverse aux premiers rayons des âges de lumières; la Grèce sous Périclès, et Rome, sous les premiers Césars, n'eurent point de Théocrates; mais Moyse le fut, lorsque personne ne savait écrire chez les Hébreux, si ce n'est la caste des Prêtres; Numa, quand les Romains croyaient aux visions d'Egérie; et,

de nos jours, le Pontife de l'Italie, lorsque l'Europe théologienne s'imagine régénérer l'Asie avec la folie sanglante des Croisades. La Théocratie est une arme terrible entre les mains du vulgaire des Rois, parce que, se plaçant toujours eux-mêmes, et non leurs peuples, au centre de la grande circonférence sociale, ils ne font servir qu'à alimenter leurs passions petites et cruelles, le double despotisme qu'ils tiennent de leur épée et de leur encensoir.

Cependant, puisque la masse des hommes ne semble faite, sur toute la surface de la terre, que pour croire et obéir, il n'était pas impossible de créer une Théocratie raisonnable, c'est-à-dire, un art de comprimer toutes les tyrannies du globe, avec un gouvernement robuste, qui marcherait à la fois, d'après l'assentiment des peuples, et le suffrage du Ciel,

qui servait fort des lois, du pacte social et de l'empire de la crédulité.

Cet art d'organiser les Théocraties, fit de grands progrès, il y a précisément un siècle et demi, lorsque Hassan-Sabah vint fonder sa principauté d'Ismaëliens dans les montagnes de l'Irak Persienne. Alors, toute la partie de l'Asie, qui s'étend depuis les bords de l'Indus jusqu'à la Méditerranée, obéissait à une foule de petits despotes, qui n'écrivaient leurs lois, qu'avec la pointe de leur épée. Les cris de cinquante millions d'infortunés transformés en bêtes de somme, ou dévorés par des tigres-rois, dans leurs repaires, parvinrent au sage Hassan qui se proposa de venger l'espèce humaine, en réparant les torts, à la façon des Thésée et des Hercule, c'est-à-dire, en achetant, par la mort des tyrans, les honneurs de l'apothéose.

Pour

Pour arriver sans danger à cette Théocratie réparatrice, il fallait d'abord se créer, avec les prestiges de la crédulité, un peuple purement passif, instrument servile des volontés de son Souverain, qui regardât ses décrets comme une émanation des volontés du ciel. Hassan fut admirablement servi dans ce projet, par un chef de Bathéniens ou d'*Illuminés* qui, commentant *la doctrine intérieure* d'Ismaël, fils de Giafar, établit le nouveau pacte social sur deux dogmes exclusifs, celui de la Fatalité et celui de la Métempsycôse.

Quand Hassan eut bien mûri sa grande conspiration contre les Rois ennemis de leurs sujets; il fit, dans son conseil d'état, le procès à ceux d'entr'eux contre lesquels l'opinion publique était le plus fortement prononcée; et des assassins d'élite, (si on peut réunir ces deux mots) allèrent

en bravant mille morts, exécuter la sentence.

Cependant la nouvelle religion, comme toutes celles où l'on s'annonce en qualité de vengeurs des droits de l'homme, fit de grands progrès autour de la Perse. Hassan fut obligé d'envoyer des colonies loin de sa métropole, et les principales furent celles d'Hagiar, à une extrémité de l'Arabie, et de Masiath, au pied de cette Chaine du Liban.

Ta religion, mon fils, a consacré l'audace d'Abou-Taher, un des Théocrates d'Hagiar; c'est lui qui, après avoir pillé la Mecque, et enlevé de son temple, la Pierre Noire, la plus ancienne Relique des cultes émanés des hommes, osa, à la tête de cinq cents chevaux, défier une armée du Kalife composée de trente mille hommes. Le général ennemi étant venu le sommer de se rendre, *j'y*

consens, dit l'Arabe, *lorsque tu me montreras parmi tes trente mille esclaves, trois hommes pareils aux soldats qui m'entourent.* Alors il donne le signal terrible du suicide et trois de ses cavaliers l'exécutent : L'un se perce le cœur de son poignard, l'autre se jette tout armé dans le Tigre et le dernier se précipite du haut d'un rocher, au fond d'un abyme. Ce spectacle, comme la tête de Méduse, pétrifie l'armée du Kalife et les trente mille Musulmans fuyent devant les cinq cents chevaux du Théocrate.

Depuis les révolutions sanglantes de l'Arabie et de la Perse, le centre de la religion politique d'Hassan semble avoir passé dans la principauté de Masiath. C'est son Souverain qui est l'ame de toutes ces bandes de héros fanatiques qui, sous le nom d'Ismaëliens, de Bathéniens, ou,

comme les appellent les Croisés, d'assassins, vont faire trembler, sur leurs trônes mobiles, les rois dont les crimes appellent sa vengeance. On le nomme le Scheik-al-gebal, ce qui, traduit dans la langue infidelle des Francs, signifie le Vieux de la Montagne (a).

Le Sultan actuel entrait dans l'adolescence, quand il commença à régner; je fus chargé, par son père mourant, de pétrir, s'il était possible, pour le bonheur du monde, cet argile que des femmes de serrail et des eunuques commençaient à modifier pour le plaisir. Le jeune prince, appellé à de grandes choses, avait la fierté qui naît de la conscience de ses forces et

(a) Scheik en Arabe veut dire chef: comme ce titre est déféré presque toujours à l'homme avancé en âge, il a donné lieu à la méprise des historiens barbares du moyen âge.

Note de l'Editeur.

le courage qui semble en légitimer l'abus ; je profitai de ces deux principes d'action, pour tendre vers la politique tous les ressorts de son entendement. Je lui montrai Moyse et le Christ trompant les hommes par la Révélation, pour les rendre heureux par la morale; je lui rappellai Mahomet, fort de la crédulité humaine, arrachant les peuples à des erreurs sinistres pour les bercer d'erreurs plus douces, créant, avec ses Houris, la seule immortalité dont la multitude s'accommode, celle qui parle à la fois à l'imagination et aux sens, et unissant la raison terrible de l'épée à l'éloquence persuasive du Coran pour jetter les fondemens de la religion éternelle. Le jeune Sultan avait un grand caractère; un jour il ferma son serrail, dressa un camp au milieu de ses jardins enchantés et, se jettant dans mes bras, mon père, dit-il, je

dois à tes conseils généreux, l'enthousiasme dont tu me vois saisi ; et moi aussi, je pleurerai sur la statue d'Alexandre, jusqu'à ce que je puisse l'imiter ; loin de moi une volupté qui ne procure que l'yvresse ; déjà je suis las de jouir, apprends-moi à régner.

Ce fut alors que je lui traçai le plan d'une nouvelle religion politique, d'après l'idée primitive de Hassan-Sabah, religion qui tendait à délivrer la terre de ses oppresseurs et à amener le genre humain, par la paix universelle, à ne faire qu'une seule famille.

Afin de ne point bâtir ce système de félicité publique dans les nuages, comme la République de Platon, il fallait lui donner deux des grands léviers qui remuent le monde, celui de la force pour épouvanter la race des tyrans, et celui de la crédulité, pour avoir l'assentiment de la masse innombrable des victimes.

Il ne fallait point annoncer avec faste cette régénération, parce que toutes les puissances allarmées conjureraient pour l'étouffer dans son germe. C'est ce qui avait amené le renversement des deux Théocraties de l'Irak de Perse et d'Hagiar.

Sur-tout il était nécessaire que le centre de la nouvelle religion régénératrice, ne fût pas dans une des Métropoles du Globe, comme Rome, Bagdag, ou Constantinople; car il était à craindre que, dans ces villes immorales, devenues, par un luxe dépravateur, la sentine du genre humain, on ne fit plier les principes à des haines petites et cruelles et qu'on n'assassinât les hommes au lieu de les juger.

Toutes ces considérations conduisaient à établir le chef-lieu de la grande puissance dans Masiath, et à l'y maintenir, malgré le tems, la jalousie des

sectes sacerdotales et les fureurs des despotes, si par hasard le fondateur se trouvait un grand homme.

Le Sultan fut pendant trois ans ce grand homme ; ses décrets révisés par son Conseil d'état et sanctionnés par moi, semblaient, par leur justice impartiale, émanés de Dieu même. Pendant cet intervalle, de petits tyrans vinrent abdiquer dans ses mains, de grands oppresseurs tremblèrent ; et la paix règna du Caucase au Liban, et de la Méditerranée à la mer Caspienne.

Un des modes les plus puissans que nous imaginâmes pour empêcher les trônes absolus, les aristocraties perverses et les démocraties immorales de peser sur les peuples, fut de faire enlever, du théâtre de leur tyrannie, les oppresseurs puissans qui avaient évidemment violé le pacte social, de les conduire, sous mille déguisemens

divers, dans cette retraite inaccessible, et de leur faire expier, par une captivité plus ou moins étroite, les attentats dont ils avaient souillé leur gouvernement. Tu connais, mon fils, ces deux immenses murailles de granit, où, dans un tems plus heureux et pour un usage connu de moi seul, je fis pratiquer quarante appartemens et autant de tombeaux. C'est-là où Timour et moi nous tenions renfermés nos captifs. Les hommes puissans qui n'étaient qu'égarés habitaient les appartemens et y jouissaient d'une liberté plus ou moins étendue, en raison de la vérité de leurs remords. Pour les grands oppresseurs du genre humain, ils se voyaient ensevelis tout vivants dans les demeures funèbres, mangeant les fruits dont ils se nourrissaient, sur la cendre des morts qui les avaient précédés, et, dans leur imagination troublée, croyant sans

cesse voir errer autour d'eux les ombres de leurs victimes.

Je croyais, que d'après ces exemples terribles, le Souverain de Masiath serait peu tenté d'imiter les forfaits que la morale le chargeait de punir. Malheureusement j'abandonnai trop tôt à lui-même, le Lion-Roi que j'avais apprivoisé : Une beauté de la Georgie prit ma place dans son cœur; elle avait des vengeances à exercer; le Sultan épousa sa haine, devint injuste et le sage couronné, ne fut plus, dans ses accès d'amour, qu'un de ces chefs de brigands dont on met la tête à prix, par-tout où il y a des lois, des mœurs et un pacte social.

Ces deux époques de son règne justifient peut-être les deux jugemens contradictoires portés ce matin dans cette grotte et qui ont excité ma curiosité. On te l'a peint sous les traits du plus beau des hommes, quand une

philosophie tutélaire ne lui faisait rendre que des oracles ; on est toujours tenté de croire beau ce qui nous protège. D'un autre côté, on en a fait un monstre aux yeux de l'Arabe, lorsque l'amour, enchaînant sa sagesse, lui commandait des assassinats. L'idée de la laideur, dans la langue populaire, marche toujours à côté de la férocité.

Le temps viendra peut-être, mon fils, où tu jugeras par toi-même le prince dont la haine ou l'amitié font tant de portraits infidèles ; alors, tu ne confondras pas son ame avec son visage, tu ne lui donneras pas les traits du tyran de Caprée, lorsqu'il en imite les fureurs, et quand il déploie sa bienfaisance, tu n'en feras ni un Pâris, ni un Alcibiade.

Mais je te préviens que la nature semble avoir jetté cet homme extraordinaire dans un moule particulier ; son génie et son courage sont à lui,

tandis que, quand il s'égare, il n'a qu'une perversité d'emprunt. Irrite-t-on sa fierté ? Son premier mouvement est terrible ; il irait poignarder le Kalife dans Bagdad et embraser Samarcande ; mais si, lorsque son Cimeterre est levé sur la tête du successeur de Mahomet, lorsque des torches d'incendie entourent la ville de Gengiskan, on parle un instant à sa grandeur d'ame, Samarcande redevient libre et le Kalife est sauvé.

CHAPITRE III.

Série d'évènemens merveilleux, pour ceux qui croyent aux merveilles.

L'ADOLESCENT avait écouté avec un intérêt plus grand que celui de la curiosité, le récit du Vieillard, et quand celui-ci lui avait fait pressentir, qu'un jour viendrait peut-être où il serait introduit dans Masiath, il avait été sur le point de se jetter à ses pieds. Masiath, en effet, comme il l'avait dit lui-même, renfermait l'être qui maîtrisait sa destinée, celui qui tenait tous ses desirs en effervescence et dont il aurait acheté de sa vie l'espoir de se rapprocher un moment. Ce mot du sage fut même le dernier qu'il entendit, parce qu'il absorba toutes les facultés de son ame ; le reste du portrait du Sultan se trouva entièrement

perdu pour lui, et, sans moi, il le serait sans doute pour la postérité.

Le Vieillard qui observait tous les mouvemens de l'ame du jeune étranger sur son visage, s'apperçut aussi que, depuis ce mot, qui semblait jetté au hazard, mais qui étoit réellement le fruit d'une haute combinaison, il avait gagné singulièrement sa confiance. On s'inquiétait moins de la destinée de l'Arabe, mais on parlait sans cesse de Masiath; on attendait le jour avec empressement pour revoir sa position avec le télescope, on baisait sa main plus souvent, lorsqu'il disait que les jardins enchantés du Sultan s'ouvraient à sa voix, quand ses amis desiraient d'en contempler les merveilles.

Cependant la nuit commençait à épaissir ses voiles; le Vieillard, pressé par la faim, propose au jeune étranger de prendre un léger repas, avant de

se livrer au sommeil. Tous les deux rentrent alors dans la grotte, la porte de rochers se ferme, et, au milieu des ténèbres les plus profondes, chacun cherche à tâtons le sopha de verdure.

Avoue, mon fils, que ces ombres, cette solitude inconnue au reste des humains, cet abandon total de ta destinée entre les mains d'un être qui a une grande puissance, t'inspireraient quelque terreur, si ton ame était destinée à sentir l'atteinte des remords. ---

Qu'ai-je à craindre? ne m'avez-vous pas embrassé? ---

Néron embrassa Britannicus au moment où il lui présentait la coupe de poison. ---

Il n'y a point de Néron parmi les hommes qui ont vu le berceau de la nature. ---

Mais enfin cet Arabe à qui tu as

sauvé la vie, que tu traitais de frère, que j'ai regardé un moment comme mon second fils... —

— Il l'est encore, car mon père m'en parle avec sérénité. —

Ne l'ai-je pas conduit, les yeux bandés, sur une roche inaccessible du Liban entourée d'abymes? —

— J'ai suivi sa route avec le tube d'or qui était au haut de la tour. —

Et, quand il n'y avait plus que quelques lignes de distance entre lui et la mort...: —

Alors, j'ai cru voir un corps quelconque se précipiter dans l'abyme: le dirai-je même?... Malgré l'intervalle immense qui m'en séparait, il m'a semblé entendre le fracas de sa chûte. —

Eh bien, jeune homme, tu n'as point d'effroi?...

Je commence à en ressentir, car vous ne m'appellez point votre fils. —

Ainsi je ne suis point un Néron à tes yeux.

Un voile impénétrable me cache la destinée de l'Arabe ; mais j'attends en silence que votre sagesse le déchire ; quand tout vous accuse ici, ma tendresse vous défend ; et accueilli dans cette grotte par votre main hospitalière, j'aime mieux, sur un pareil évènement, en croire mon cœur, que mes yeux et mes oreilles.

Le Vieillard attendri, pressa alors la main du jeune homme contre son sein et celui-ci se contenta de lui dire, avec émotion, vous le voyez, je vous avais bien deviné.

En ce moment un trio de voix mélodieuses se fait entendre au haut de la voûte ; quatre figures voilées, en forme de Caryatides, se montrent dans les interstices des colonnes de stalactites, portant des trépieds, surmontés de flambeaux, et la terre s'en-

trouvrant, mais sans fracas, devant le lit de verdure, on voit s'élever lentement une table de bois de cèdre, chargée de laitage, de légumes et de fruits qui réunissent l'éclat à la maturité.

Il est difficile d'exprimer la surprise du jeune homme, quand il vit tous ses sens captivés, à la fois, au gré de la magie du Vieillard, ses yeux, par la réflection des lumières sur le cristal diaphane des stalactites, son oreille, par une mélodie enchanteresse, dont le méchanisme lui était inconnu, son odorat, par le parfum qui s'exhalait des plus beaux fruits de l'Orient; voilà une surprise, dit-il, dont les jardins de Masiath ont pu donner l'idée.

Non, mon fils, reprit le Sage, c'est de moi que le Sultan la tient. Je le rendis témoin d'un pareil coup de théâtre, le jour qu'il vint m'apporter

en secret, le testament de son père. Il l'a depuis imité plus d'une fois dans un pavillon de son sérrail, et toujours il en a tiré parti en homme de génie, pour étendre les fils imperceptibles du réseau avec lequel il veut envelopper l'univers.

L'Adolescent respirait à son aise dans cet atmosphère d'enchantemens. Il mangea avec appétit et n'en parla pas moins; on peut observer que ses discours, qui ne manquaient pas d'art dans leur apparente volubilité, tendaient tous à ramener l'entretien sur les jardins de Masiath. Il interrogea, à cet égard, le Vieillard sur une foule de questions accessoires, mais sans oser entamer la principale. On voyait que son cœur errait dans ces jardins, qu'il n'en rougissait pas, mais qu'il voulait être deviné.

Parmi cette galerie de tableaux qui occupèrent tour-à-tour l'imagination

impétueuse du jeune homme et la raison tranquille de son hôte, il était difficile que la dernière descente de Louis IX sur les côtes de la Syrie, n'occupât pas une place. On se perdit de part et d'autre, en vaines spéculations sur le succès de cet armement, et enfin l'Adolescent crut résoudre le problème par les faits, en demandant quelle avait été l'issue de la dernière Croisade.

Ce n'est pas à moi à répondre, dit le Vieillard, car je n'ai joué qu'un rôle passif dans une expédition aussi sanglante. Il est ici des témoins qui ont pris part à ces scènes de carnage, et qu'il est difficile de récuser. Tournes tes regards, mon fils, du côté des colonnes et interroge les Caryatides.

A peine l'homme primitif avait-il prononcé ces mots, que les voiles qui cachaient ces figures, tombèrent à leurs pieds; et, au lieu de froides sta-

tues portant des flambeaux, l'Adolescent vit quatre héros de l'ancienne Chevalerie, bardés de fer, le casque en tête et la pique à la main, prêts à entonner le chant des batailles.

Ange du Liban, dit le plus vieux des guerriers, tu vois en nous les restes déplorables d'une des plus absurdes irruptions de l'Europe en Asie, d'une de celles qui déshonoreraient le plus l'espèce humaine, si elle pouvait l'être par l'ignorance de quelques rois et le fanatisme de quelques prêtres.

Nous étions dévoués, dit un autre, à la mort la plus odieuse pour l'homme dont l'élément est un champ de bataille, à celle de l'échafaud, lorsque le sage qui habite ces retraites obtint notre grace du Vieux de la Montagne.

Devenus esclaves de notre libérateur, ajoute un troisième, il a fait de nous, ses amis; il nous a éclairés

sur le néant de notre politique religieuse, sur les préjugés de l'honneur féodal, sur l'atrocité du dogme infernal du prosélytisme, et en nous enlevant à l'inquisition Papale et aux erreurs orgueilleuses des ordres de Chevalerie, il nous a rendus à la nature.

Vingt fois, dit le dernier, cette intelligence tutélaire nous a proposé de retourner en Europe chargés de ses bienfaits; mais, libres de fait, nous n'avons pas voulu l'être de droit. Le bonheur est ici, parce qu'il ne saurait être dépravé par l'influence des hommes, parce qu'il est tout entier dans notre cœur et dans la morale.

Notre bienfaiteur a fait de nous des hommes nouveaux, il nous a créés, comme la Pandore de Pygmalion et c'est dans ses bras que nous voulons mourir.

Le jeune homme était dans le ravissement. Sur un mot que le Vieillard lui dit à l'oreille, il va détacher les casques des anciens Paladins, les délivre du poids importun de leur armure, et les fait asseoir à la table du plus étonnant des philosophes.

Quand les vieux guerriers eurent satisfait leur appétit, ils continuèrent à épancher leurs ames sur les désastres de la dernière Croisade.

S'il en faut croire leurs récits, confirmés d'ailleurs par les historiens de France et de l'Orient, ce fut la politique du Soudan de Babylone qui amena les malheurs des Croisés. Ce prince, se voyant hors d'état de conserver le tombeau du Christ, dans Jérusalem, à la religion Musulmane, s'avisa de le céder à une horde de brigands originaires de la Perse, chassés de leurs foyers par les Tartares et cherchant, dans toute l'Asie, une contrée

sans défense, pour en faire la conquête. Ce peuple fugitif, nommé les Corasmins, fondit comme un torrent en Palestine, et la dévasta dans une seule campagne. Jérusalem restait encore aux Croisés, mais le prince de Masiath qui y avait des intelligences, s'introduisit la nuit dans ses murailles, et alors, le signal fut donné du plus affreux carnage. Sept mille hommes armés furent passés au fil de l'épée, on égorgea les vieillards sur les autels qu'ils tenaient embrassés, les enfans au berceau, sur le sein de leurs mères, et les femmes qu'on venait de violer, dans les bras de leurs époux. C'était le fanatisme du Coran qui luttait contre le fanatisme de l'Evangile, et les discordes terribles de la politique qu'on empoisonnait par leur mélange avec la religion.

C'est sur-tout à tous les ordres de Chevalerie de l'Europe que cette invasion

vasion fut fatale ; il y en avait trois qui renfermaient l'élite de ses maisons patriciennes, et ils furent presqu'anéantis ; il ne resta que trente-trois templiers, vingt-six hospitaliers, et trois chevaliers teutoniques : Ce Sac de Jérusalem fit une plaie mortelle à la haute noblesse du monde chrétien.

Pendant qu'on discutait dans les entrailles du Liban, les maux innombrables qu'avait fait aux vaincus et aux vainqueurs, l'épidémie sacrée des Croisades, la pierre centrale de la voûte, fut enlevée par une main invisible, et une de ces Colombes qu'on instruit dans l'Orient, à porter des nouvelles, descendit dans l'intérieur de la grotte, agitant de joie ses ailes brillantes et portant, dans son bec, une lettre parfumée : C'était l'Arabe qui instruisait le Vieillard, de l'accueil que sa recommandation lui avait valu dans Ma-

siath : Toutes les hyperboles orientales étaient prodiguées dans ce billet; mais on pardonnait aisément à son auteur de manquer de goût, parce qu'il était loin de manquer à la reconnaissance.

Le Sage présente la lettre à l'Adolescent, celui-ci la refuse avec la plus noble fierté : Elle est inutile, dit-il, il y a long-tems que mon cœur m'en a dit le contenu : O mon père ! je serais bien peu digne de vous, si j'avois attendu que l'Arabe vous écrivit, pour vous juger.

Lis toujours, mon fils, répond le Vieillard : Tout ce qui se passe dans Masiath ne t'est point indifférent, tu as peut-être des secrets à recueillir, ou à épancher ; Prends cette lettre, te dis-je, et fais toi-même la réponse.

L'Adolescent rougit, le Sage l'embrasse, comme pour lui laisser croire qu'il ne s'en apperçoit pas, et c'est

sur la table même du festin, que s'écrit la réponse.

Le billet achevé, l'Adonis le porte tout ouvert au Vieillard; celui-ci refuse de le lire, parce que, dit-il, en souriant, les secrets d'un cœur de quinze ans, ne sont pas faits pour une raison de quarante siècles; mais il le plie d'une façon mystérieuse, y appose son sceau, et le remet à la Colombe, qui reprend son vol par l'ouverture de la voûte.

A peine l'oiseau messager avait-il disparu, qu'une voix perdue dans l'intérieur de la grotte, fait entendre l'hymne à Morphée: c'était le signal qui annonçait minuit: Aussi-tôt les flambeaux s'éteignent, la table du festin s'engloutit, et le jeune homme, enlevé par un méchanisme inconnu dans la direction de la Colombe, s'arrête au-dessus de la voûte, dont la pierre centrale se referme à l'instant.

Là, une nouvelle surprise l'attendait ; le pavillon où il avait été déposé était triangulaire et représentait un bosquet : On voyait au centre un lit en corbeille de fleurs, dont l'impériale d'azur, parsemée de petits globes en crystal de roche, donnait une idée du firmament : Chaque face du pavillon était occupée par une glace, et chaque interstice des glaces, par un cèdre factice, dont le feuillage entrelassé servait à la pièce, de couronnement ; mais ce qui décélait le plus le génie de l'architecte, c'était l'art avec lequel il avait disposé les lumières dans ce séjour enchanté : Comme l'appartement était consacré au sommeil, il fallait n'y introduire qu'un jour doux, presque semblable au crépuscule ; aussi les flambeaux croisés par-tout par les feuillages, glissant à peine sur la surface des miroirs, ne jettant que des feux mourans sur les globes de crys-

tal, ne répandaient qu'une lueur pâle, semblable à celle que l'Astronomie découvre dans l'étoile d'Orion.

A peine l'Adolescent s'était-il jetté sur le lit en corbeilles, pour goûter quelque repos, que des voix mélodieuses, qui semblaient partir de l'intérieur des cèdres, exécutèrent, à demi-voix, un Trio digne de Timothée, ou d'Arion; l'Adonis de l'Orient qui avait été trop bien partagé par la nature, pour n'avoir pas l'oreille sensible à l'harmonie, respirait à peine de volupté; mais quel ne fut pas son délire, quand, le Trio terminé, celle de ces voix dont le timbre argenté résonnait le plus au fond du cœur, sembla lui adresser cette Romance :

Jeune homme au teint de rose;
Sur ce tapis de fleurs, où ta tête repose,
Attends, en paix, le lever du Soleil;

Bientôt, fidèle au joug qu'amour t'impose,
On te verra, la nuit, attendre à son réveil
La belle au teint de rose.

Le jour nuit à la rose,
Son calice se fane aussi-tôt qu'on l'expose,
Et son bouton en devient moins vermeil :
Toi, sous tes yeux si la beauté repose,
En vain à tes désirs elle donne l'éveil,
La nuit, garde sa rose.

J'aime Bouton de rose,
Quand, voyant d'un amant la fleur à peine éclose,
Elle lui voile un visage vermeil;
Mais j'aime mieux l'amant qui dit : je n'ose,
Quand, sur un lit de fleurs, il se livre au sommeil,
Près de Bouton de rose.

L'art de cueillir la rose,
D'écarter sans danger l'épine qu'elle oppose,
Demande un soin, à nul autre pareil;

Bel Adonis, cède au joug qu'on t'impose ;
Du cœur, et non des sens, en amour ;
prends conseil,
Tu cueilleras la rose.

Ce n'était pas le moyen de faire dormir l'Adolescent, que de lui parler du bouton de rose qui causait son délire : Inquiet, agité, soupçonnant son secret entre des mains qu'il n'en avait pas fait dépositaires, tenté un moment de croire que les Cèdres du Liban parlaient comme les Chênes de Dodone, il s'était levé en sursaut et se promenait autour du pavillon triangulaire, cherchant à épier la voix de la Syrène à son passage ; heureusement que la main invisible du Vieillard protégeait son sommeil et un spectacle auquel il ne s'attendait pas, détruisit un peu les illusions enchanteresses auxquelles il s'était abandonné.

Les trois Cèdres factices du pa-

villon, formaient de leurs racines entrelassées, le parquet sur lequel la corbeille était assise : L'Adolescent ayant pressé, par hasard, de son pied léger, un bouton de bois rose qui marquait leur point de réunion, tout-à-coup les trois arbres s'entrouvrirent, et dans l'intérieur de chaque tronc mutilé ; parurent les Nymphes dont la voix magique avait si délicieusement suspendu son sommeil.

Ces Nymphes n'étaient point les beautés fraîches des vallées de Tempé ou de l'Enna, que les Héros Grecs disputaient aux Dieux, et que ceux-ci métamorphosaient en fleurs ou en étoiles, quand ils étaient blasés sur leur jouissance : L'une ne voyait que d'un œil, l'autre avait un oreille de moins, la dernière semblait boiteuse : Toutes les trois, d'ailleurs, étaient noires comme les belles de la Cafrerie et paraissaient, par la courbure

de leur dos, et l'effort qu'elles faisaient, en s'appuyant sur un bâton noueux, avoir atteint l'âge de Baucis, quand elle donna l'hospitalité à Jupiter : Ce tableau fait pour repousser le plaisir que la mélodie du trio magique semblait appeller, rafraîchit un peu les sens de l'Adonis, et déjà il avait mis un pied sur le lit en corbeilles, pour y goûter le repos, dont les fatigues de la journée lui avaient fait le plus impérieux des besoins, quand l'idée du bouton de rose vint frapper de nouveau ses esprits ; alors il pria celle des trois Africaines qui avait chanté les derniers couplets, de lui accorder un moment d'entretien.

Il est des instans dans la carrière orageuse des passions; où l'on aime encore mieux obéir à la beauté qu'au pouvoir : les Sirène ne dépendaient que du Sage, et elles s'empressèrent de céder au desir du jeune étranger ;

à peine celui-ci eût-il manifesté son vœu, que deux des arbres à l'instant se fermèrent : La boiteuse s'élança, avec assez de légèreté, de son piedestal, et pendant que l'Adonis disposait les coussins de son lit, elle vint s'asseoir gaiement au pied de la corbeille.

CHAPITRE IV.

Entretien sur un Bouton de rose.

L'ADOLESCENT.

IL est difficile d'avoir un organe plus enchanteur que le vôtre : Toutes les cordes de mon cœur vibrent à-la-fois, quand je vous entends, faut-il....

LA VIEILLE.

Achevez.... Faut-il que le charme disparaisse en me voyant ?

L'ADOLESCENT.

Il est vrai que vous avez une voix de quinze ans ; ... mais il faut bien, dans cette grotte enchanteresse, s'accoutumer aux merveilles.

LA VIEILLE.

Avouez qu'il pourrait exister un plus grand prodige encore, celui de vous faire oublier votre bouton de rose.

L'ADOLESCENT.

Moi, oublier ce qui fait le charme de ma vie!....

LA VIEILLE.

Que voulez-vous? tous ces boutons ne demandent qu'à s'épanouir, et, quand une fois ils le sont, on n'attend pas qu'ils se flétrissent pour les oublier.

Mais une voix qui, en flattant doucement l'oreille, porte la mélodie jusques dans le fond de l'ame; mais un art de séduire par le sentiment, très-indépendant de l'âge, qui ne séduit que par les grâces; mais cette fleur d'esprit qui survit à la décadence de la beauté, qui rajeunit ce qui est éteint, qui vivifie jusqu'à l'uniformité, voilà ce qui subjugue à la longue tout être bien organisé qui veut éterniser ses jouissances.

L'ADOLESCENT.

Les graces de votre entretien m'étonnent, elles me captivent d'autant plus qu'elles sortent d'une bouche qui semble les repousser : Oh ! combien, à vingt ans, vous deviez être aimée !

LA VIEILLE.

J'ai toujours vingt ans : Ce n'est pas mon miroir qui me le dit, c'est mon cœur : Au lieu que tous vos boutons de rose sont bien près de la vieillesse, quand ils tiennent leurs vingt ans, non de leur cœur, mais de leur miroir.

L'ADOLESCENT.

Je crois que vous avez envie de me subjuguer : Heureusement, pour mon repos, cette tête courbée vers la terre...

LA VIEILLE.

S'il se trouvait un être digne de

moi, cette tête reprendrait l'attitude du commandement.

(Le voile lourdement drapé qui la couvrait, tombe à ses pieds).

L'ADOLESCENT.

O ciel ! combien ce voile que vous jettez loin de vous contribuait à vous déguiser ! Quelle fierté maintenant dans le port ! quelle élégance dans la taille ! Je ne connais qu'un être sur le globe que la nature ait jetté dans un pareil moule.

LA VIEILLE.

Et cet être qui occupe toutes les puissances de votre ame, si je le connaissais ! . . . .

L'ADOLESCENT.

Vous le connaissez. . . . Puissante enchanteresse, je tombe à vos pieds...

LA VIEILLE.

Jeune homme, vous êtes trop ému pour m'entendre ; retenez votre bouton de rose prêt à s'échapper.

L'ADOLESCENT.

Je vous remercie.... J'allais perdre le talisman qui me protégeait contre votre pouvoir.

LA VIEILLE.

Oui, un bouton de rose est un talisman, tant qu'on desire ; encore perd-il quelquefois un peu de sa puissance, quand on entrevoit, dans le lointain, un plaisir plus vif, que celui dont il est la sauvegarde.

L'ADOLESCENT.

Vous avez là une Métaphysique qui m'embarrasse, mais mon cœur est pur; et au lieu de se jouer de sa

franchise, vous devriez vous faire un titre à sa reconnaissance : Vous connaissez, dites-vous, le seul être qui maîtrise ma destinée.

LA VIEILLE.

Oui, comme moi-même. — Je vais vous en faire le portrait : Taille petite, mais svelte, teint de lys et de roses, visage dans la coupe de ce bel ovale qui caractérise les statues grecques.

L'ADOLESCENT.

Oh ! oui. . . . c'est elle.

LA VIEILLE.

Cœur de quinze ans qui en cherche un autre du même âge.

L'ADOLESCENT.

Oh ! je n'ose m'en flatter.

LA VIEILLE.

Eh bien cet être parfait est destiné

à rendre heureux le Sultan de Masiath.

L'ADOLESCENT.

Que dites-vous?... mon ame est oppressée et je me soutiens à peine.

LA VIEILLE.

Les voilà, les Amants de quinze ans! il faut que rien ne résiste à l'impétuosité de leurs feux : Il faut que l'asyle impénétrable des Serrails s'ouvre à leur voix, que les Souverains cèdent leurs maîtresses; bientôt ils demanderont la suspension des lois de la nature et la métamorphose des éléments.

L'ADOLESCENT.

Je ne sais pas; mais tout-à-l'heure vous aviez sur moi plus d'empire : Votre voix était plus touchante, elle était plus en harmonie avec mon cœur.

LA VIEILLE.

Ce n'est pas moi, c'est le lieu de la scène, où je vous transportais, qui a changé.

L'ADOLESCENT.

Le dirai-je? mon désenchantement va encore plus loin; je ne vous trouve plus la taille si élégante, les formes du corps si heureuses: Vous avez repris tout-à-coup votre antique vieillesse, et si nous pouvions nous méprendre sur notre sexe, je croirais que c'est vous qui êtes Tithon, et moi qui suis l'Aurore.

LA VIEILLE.

Je vous trouve assez aimable pour désirer d'être Tithon, si vous étiez l'Aurore; mais pourquoi vous offenser, quand je vous éclaire? il n'est pas plus en mon pouvoir, d'empêcher le Vieux de la Montagne de trouver une

femme jolie, que d'abaisser la Chaîne du Liban au niveau des mers qui baignent ses racines.

L'ADOLESCENT.

Ma Bonne, vous raisonnez à merveille : Mais je desire d'être seul, jai besoin de chercher dans le sommeil un repos qui fuira long-temps mes paupières.... et mon cœur.

LA VIEILLE.

Vous allez être obéi.

(*En se retirant avec précipitation, ses pieds inégaux perdent l'équilibre, elle tombe, et l'Adolescent la porte, sans connaissance, sur le lit en corbeille*).

L'ADOLESCENT.

Cette chûte m'a donné une émotion à laquelle je me croyais inaccessible; --- Mais c'est de l'humanité pure. —

Oh! si c'eut été la captive de quinze ans! --- Voyons si l'infortunée a repris ses esprits: --- Dieux! quel pied charmant frappe ma vue! on ne saurait rien ajouter à la finesse de ses proportions et au moelleux de ses contours: et cette gorge que le satin ne peut voiler, sans en tracer l'heureux modèle! ce ne sont pas là les attributs de la froide vieillesse: Il y a ici quelque chose qui étonne de plus en plus ma raison....

(*En cherchant à donner de l'air au pavillon pour secourir la Vieille, l'Adolescent découvre la fenêtre qui avait reçu la Colombe, et saisit une seconde lettre sans adresse, qu'un autre messager ailé avait sans doute apportée: Elle était de l'Arabe, à en juger par le sceau et la forme des plis de l'enveloppe*).

Son œil s'ouvre, sa gorge s'élève, son cœur palpite, enfin elle est rendue à la vie, et je me sens moi-même plus à mon aise... oui, plus à mon aise, que si je n'avais fait qu'un simple acte d'humanité.

LA VIEILLE.

Ange de la terre, votre sensibilité m'est connue, il me suffit, donnez-moi la main pour descendre de ce lit dangereux.

L'ADOLESCENT.

La voilà : appuyez-vous sur elle.... mais vous la serrez avec une reconnaissance.... qui me met tout en feu...

LA VIEILLE,

Le moment est venu de vous quitter, peut-être pour jamais.

L'ADOLESCENT,

Avec quel abandon de douleur vous

me dites cela ? Pourquoi, pour jamais? est-ce que je vous hais !... Vous n'êtes pas blanche : eh bien, nous nous verrons à l'entrée de la nuit, c'est le moment des illusions. --- Votre teint n'offre pas les lys et les roses de l'objet qui absorbe toutes mes pensées, mais du moins, vous avez la coupe de son visage ; et si quelque Phidias vous faisait respirer toutes deux en marbre de Paros, je vous prendrais pour les deux sœurs. --- Vous n'êtes pas jeune; est-ce que cette taille céleste, ce joli pied que vous avancez pour descendre, cette main qui serre la mienne avec émotion, sur-tout votre esprit enchanteur ne m'ont pas reconcilié avec votre vieillesse ?

LA VIEILLE.

Ainsi, supposé que je fusse jeune et blanche, votre cœur erreroit un peu moins dans les jardins de Masiath.

L'ADOLESCENT.

Il y errerait toujours ; mais vous seriez là pour lui en indiquer la route ; pour l'empêcher de s'égarer, dans la position la plus délicate, où il se trouvera jamais.

LA VIEILLE.

Je crois vous comprendre : vous marcherez sur les pas de l'amie pour arriver plus sûrement à l'amante.

L'ADOLESCENT.

Ce partage ne sauroit vous faire injure. Si l'être qui m'est cher était pur vous me le montreriez luttant avec son cœur contre toutes les forces de la toute puissance ; s'il ne l'était pas, vous employeriez toutes les ressources de votre esprit à le justifier : On est si éloquent, quand on est généreux! Alors, votre pensée s'allierait avec la mienne, votre bonheur deviendrait

nécessaire au mien, je croirais en vous parlant....

LA VIEILLE.

Jeune homme, votre bouton de rose commence à se faner.

(*L'Adolescent porte, en rougissant, la main sur sa fleur, alors la Vieille s'élance d'un pied leger hors de la corbeille, et rentre dans son arbre qui se referme à l'instant.*)

CHAPITRE V.

On commence à connaître les noms des personnages.

L'ADOLESCENT, étonné plus que jamais, se jette sur son lit, pour essayer de remettre le calme dans ses sens ; mais il appellait en vain le sommeil pour les rafraîchir : L'idée de la moitié de lui-même appellée à régner dans Masiath, celle de la Vieille à la taille svelte, à la gorge de marbre, à l'esprit d'Aspasie, qui menaçait de le quitter pour jamais, se succédaient tour à tour dans son entendement pour le tourmenter : Cependant le demi-jour du pavillon, par l'extinction graduée des flambeaux, ayant fait place à une nuit absolue, il éprouva un sommeil léger, environ une heure avant le retour de l'aurore.

Cette Aurore vint, de ses rayons dorés, éclairer à demi les cimes du Liban : C'était le moment où le Vieillard venait d'ordinaire ouvrir la fenêtre du pavillon, pour établir sa correspondance avec Masiath, par l'intermède de la colombe : Il entre à petit bruit et voit avec intérêt l'Adolescent, une main étendue sur ses beaux yeux, pour repousser la lumière naissante, tandis que l'autre retenait le bouton de rose à demi-fané sur son sein, comme pour l'inviter, par sa douce chaleur, à lui rendre ses couleurs primitives ; Ce tableau charmant ne fut point perdu pour la sensibilité du Sage ; il y avait dans l'ouverture de la tour des colombes, quelques rosiers de toute saison, qui servaient d'asyle à ces oiseaux de Vénus contre les ardeurs du soleil ; le Sage y cueille le plus beau des boutons et va le placer avec adresse sur le cœur de l'Adonis

endormi, au lieu de la fleur flétrie qui le déshonorait : Bon ! disait-il en lui-même, je commence bien ma journée, je procure à la vertu une jouissance.

Prêt de se retirer, il apperçut aux pieds de l'Adolescent le second billet de l'Arabe ; les plis n'en étaient point ouverts et le sceau restait entier ; Cette timide circonspection, lorsque les desirs bouillans de l'âge semblaient donner le droit d'être indiscret, l'éclairèrent sur la moralité du jeune homme, et il s'applaudit plus que jamais, de l'avoir jugé digne de sa confiance.

La lettre ouverte, le Vieillard vit qu'elle s'adressait à celle des trois Vieilles qui, à force de sensibilité et de talents, réussirait à changer un bouton de rose en tige de myrthe, et une tige de myrthe en bouton de rose : Cette suscription, qui ne se

trouvait qu'en tête du billet, lui donna à rêver ; il ne voulut pas en savoir davantage, et laissant la lettre ouverte sur la corbeille, il disparut.

L'Adolescent, en ouvrant les yeux, chercha d'abord l'objet de son idolâtrie, son bouton de rose, et, quand, au lieu d'une tige flétrie, il vit la plus belle fleur de l'Orient exhaler son parfum dans l'air qu'il respirait, il attribua cette douce magie à l'amour, et ses sens émus, frémirent de volupté.

La lettre, ouverte sur la corbeille, l'intrigua bien davantage ; il n'avait vu personne entrer dans le pavillon et il croyait n'avoir cédé au sommeil qu'un moment : Sa première pensée fut d'attribuer cette indiscrétion à l'Enchanteresse qui boitait avec le plus joli pied du monde, dont la couleur africaine, contrastait avec l'or de sa blonde chevelure ; et qui portait le

Printems sur sa gorge et l'Hiver sur son visage.

La suscription du billet confirma ses soupçons ; il était difficile de déployer une ame plus sensible et une intelligence plus rare, que celle des trois Vieilles, qui avait tenté de le rendre infidèle ; ainsi cette partie de la lettre cessa d'être pour lui un problème.

Le Vieillard s'était arrêté à la suscription ; le jeune homme plus curieux voulut aller plus loin et il lut en effet ce qui suit, avec quelque peine cependant, parce que le billet était écrit avec les caractères de l'Arabe primitif, dont les Savans seuls avaient l'intelligence.

« J'ai rempli les devoirs de l'amitié: » Les deux lignes écrites par mon li» bérateur ont été portées par une » colombe à leur adresse ; je ne sais » si cette réponse mysterieuse qu'un

» inconnu vient de me remettre et
» que je suis loin de pouvoir inter-
» préter, remplira son attente.

» Je n'ai écrit, ni la suscription,
» ni les vers de l'Oracle; on s'en ap-
» percevra aisément à la différence
» des caractères.

» On me charge de faire passer
» cette réponse à une Adine que je
» n'ai jamais vue et qui la transmettra
» à un être céleste que sans doute elle
» ne connaît pas encore.

» Cette Adine peut, seule, inter-
» préter les vers arabes, dont le vrai
» sens n'a aucun rapport avec celui
» qu'ils présentent ; mais elle n'y par-
» viendra, que quand elle aura opéré
» sa double métamorphose.

« Salut par Mahomet et son su-
« blime Evangile à mon ami, dont
« je ne sais pas le nom, à la Vieille
« dont j'ignorais l'existence, et sur-

« tout au vénérable Orondate, con-
« temporain du Déluge, qui m'a in-
» troduit dans le Paradis-terrestre
» de Masiath ».

KONDEMIR.

Me voilà, dit l'Adolescent, à-peu-près aussi instruit de ce que je brûlais de savoir, que si la colombe ne m'avait apporté aucune réponse: Pourquoi aussi n'ai-je pas remis l'écrit, sans le lire, au Vieillard qui me comble de ses bienfaits? Je suis puni de mon indiscrétion et je le mérite sans doute; cependant la peine que j'ai prise à déchifrer cet Arabe des premiers âges du monde, ne sera pas tout-à-fait perdue pour moi: Il y a là trois noms qui ne sont rien moins qu'indifférents à mon cœur et que je me plairai souvent à répéter.

Le jeune Guerrier à qui j'ai sauvé la vie s'appelle Kondemir: Je di-

rai quelquefois : Kondemir, je t'ai aimé, quand j'ignorais jusqu'à ton nom : Que ferai-je donc, quand ce nom que mon cœur aime à répéter, me rappellera tes bienfaits ?

Et toi, Orondate, toi qui rassembles dans ton intelligence la raison de quarante siècles, crois-tu que j'oublierai un nom qui me rappelle tes merveilles? — Oui, je l'oublierai peut-être ; car je sens qu'il est plus doux à mon cœur de t'appeller mon père.

Il n'est pas jusqu'à cette incompréhensible Adine, dont le nom ne flatte du moins ma curiosité ; car enfin, cette Adine est sûrement la céleste Vieille avec qui j'ai eu cette nuit un si singulier entretien : Oh! si jamais, grace à ses soins, je revoyais mon bouton de rose... je serais tenté de diviniser la vieillesse et de placer le nom d'Adine à côté de celui de la Providence.

Cependant l'Adolescent, après avoir lu la lettre de l'Arabe, qui ne lui était pas adressée, semblait avoir le droit de parcourir l'Oracle dont il pouvait être l'objet : Il prit en effet le papier; ses yeux étincelaient et son cœur palpitait avec force, à mesure qu'il avançait dans cette nouvelle lecture.

Je me suis dit souvent : Prends les conseils
d'Adine,
Prends-les avant l'aurore et sur la fin du jour :
Un Ange est-il reçu dans un certain séjour ?
La Vieille, dans son cœur, pénètre à la sourdine
Et change en Infidèle, un Amant sans détour ;
Heureuse alors Adine, au péril s'il s'expose ;
Mais malheur, si l'Amant est bien sûr du
retour !
La Gloire disposa des destins de Timour,
De Timour, aujourd'hui, la Sibylle dispose,
Le sceptre du Héros sous sa garde repose,
Elle gouverne tout, invisible à sa cour.

Respectons la Vieillesse et la Métamorphose :
L'une, au plus grand des Rois, livre Bouton de rose,
L'autre jette Psyché dans les bras de l'Amour.

Voilà, disait le jeune homme, une étrange manière de correspondre avec un être qui doit nous être cher ; envoyer par une colombe des Logogryphe, et en demander l'interprétation à une Vieille qui fait des Métamorphoses! Je conçois sans doute que la langue des Sérails doit être énigmatique, pour ne compromettre personne, qu'il doit y avoir un sens pour le despote entre les mains de qui le billet clandestin pourrait tomber, et un autre pour l'objet favorisé à qui il s'adresse ; mais enfin, quelle que soit cette langue, je n'en ai point les éléments ; et autant valait ne point écrire, que de m'envoyer des Oracles de Sibylles, dont l'explication échaperait

à la sagacité des Académies de Bénarès, ou de Samarcande.

Je me suis dit souvent : Prends les conseils d'Adine,
Prends-les avant l'aurore et sur la fin du jour.

Cette Adine m'a donné, jusqu'ici, de beaux conseils! elle a voulu me détacher de Bouton de rose : Oh! j'aime trop cette dernière, pour ne pas lui désobéir.

La Gloire disposa des destins de Timour;
De Timour, aujourd'hui, la Sibylle disposa.

Tout ce qu'il y a de clair dans ce Distique, c'est que le Sultan de Masiath s'appelle Timour, ce que jusqu'ici j'avais ignoré; quant à la Sibylle qui dispose du Sultan, je plains les peuples qu'on fait gouverner par une boiteuse invisible, qui s'amuse à chanter dans un cèdre et à interpréter des Logogryphes.

L'une, au plus grand des Rois livre Bouton de rose.

Voilà le seul vers qui présente quelque clarté, et c'est une clarté infernale.... relisons, pour la seconde fois cette lettre... Non, ce serait retourner le poignard dans mon cœur.---

En ce moment, le Vieillard paraît et l'Adolescent se jette avec émotion dans ses bras, en l'appelant du nom d'Orondate : Celui-ci s'étonne de ce que son sécret a été deviné et, pour toute réponse, on lui remet la lettre de l'Arabe, dont il n'avait parcouru que la suscription ; il en achève la lecture, souriant et soupirant tour-à-tour, promet de la remettre lui-même à son adresse, et emmène ensuite avec lui le jeune homme dans un vallon parfaitement ignoré, de la Chaîne du Liban, afin d'éclaircir quelques doutes qu'il avait sur son origine.

CHAPITRE VI.

Quelques doutes levés sur l'histoire d'Ariel.

JEUNE homme, dit Orondate, pendant la route, le hasard t'a fait connaître les noms de quelques êtres qui te sont chers, ou qui pourront le devenir ; tu sais maintenant que c'est à l'intrépide Kondemir que tu as sauvé la vie, qu'Orondate est le Vieillard qui voudrait te voir heureux : Il n'y a pas jusqu'à cette Sibylle ingénieuse d'Adine, que tu ne sois bien-aise un jour d'appeller par son nom, pour t'introduire dans les jardins enchantés du Vieux de la Montagne ; mais toi qu'un Dieu tutélaire semble avoir jetté dans mon asyle ; toi qui répands le charme inexprimable de l'intérêt sur tout ce qui t'environne, toi qui as su

tirer des larmes de mes yeux flétris et desséchés. . . . ---

N'achevez pas, ô mon digne bienfaiteur; mon secret, depuis long-tems est sur mes lèvres, et il n'a pas tenu à moi, qu'il n'arrivât jusqu'à votre cœur. ---

Je voulais tenir de la seule amitié de celui que j'appellais mon fils, le nom qu'il avait reçu de ses pères. ---

Je n'ai point de nom. ---

Quoi, tu n'aurais jamais vu ceux qui t'ont donné la naissance ! ---

Jamais. ---

La nature seule aurait pris soin de son chef-d'œuvre ! ---

On trouva, m'a-t-on dit, mon berceau dans une touffe de roses sauvages, au sein d'un désert: C'était une biche, dont un Chasseur Cypriote avait tué le faon, qui eut soin de m'allaiter. ---

Et il ne te reste aucun indice, même muet, de ton origine? ---

Ce même Chasseur, l'année suivante, fut conduit par hasard à mon berceau; il y trouva les débris de quelques langes de pourpre à franges d'or, une croix artistement brodée sur un lambeau de casaque et la poignée d'une épée enrichie de diamans; il en conclut que j'appartenais à quelque grand personnage de l'Europe; alors il me prit dans ses bras, suivi de la Biche qui ne voulut jamais m'abandonner et me confia à une Georgienne échappée à une Caravane de jeunes beautés de l'Orient, qu'on conduisait au Sultan de Babylone, et qui vivait avec un Arabe, dans une des gorges inaccessibles du Liban. ---

Mais ce Chasseur de l'Ile de Chypre qui sembla t'adopter.... ---

Il périt en traversant l'Oronte à la nage, le soir même de ma rencontre—

Et la Georgienne ? —

J'avais à peine sept ans ; quand le Sultan de Masiath la fit enlever pour son Sérail, où elle mourut peu de tems après de désespoir. —

Mais enfin, l'Arabe ? . . . —

Il a été étouffé, il y a quelques années, par le Samielh, en traversant le grand Désert. —

Ainsi il ne reste aucun être sur le globe qui puisse dévoiler le mystére de ta naissance. —

Il ne reste que la Biche, que je vais voir de tems en tems, dans la grotte sauvage qui probablement m'a vu naître, et dont un esclave qui m'est dévoué, protége la vieillesse. —

Quoi, tout ce qui pouvait remplacer ton père a péri, emportant dans la tombe le secret de ton origine ! —

Il est vraisemblable que ce secret n'a jamais existé pour eux : le Chasseur Cypriote ne pouvait lire le pre-

mier chapitre de ma vie que sur la croix de ma casaque, ou sur la garde de mon épée, et, en le supposant plus instruit, il n'avait pas eu le tems d'en faire confidence à la Georgienne : Cet anneau de la chaîne une fois rompu, peu importe que l'Arabe ait parlé, ou non ; il ne tient aucun des fils de ma généalogie. ---

PENDANT cet entretien interrompu plus d'une fois par de longs silences, les deux Voyageurs étaient parvenus, en suivant des sentiers à peine frayés, à un défilé creusé par les torrents, entre deux énormes rochers taillés à pic, où l'on ne pouvait avancer, qu'en escaladant des quartiers de granit qui obstruaient le passage : Ces obstacles une fois surmontés, on arriva à un valon circulaire d'environ un mille de diamètre, fermé de la manière la plus pittoresque, par un mur inaccessible de roches et qui, malgré un ruisseau

limpide qui serpentait au travers des fleurs et des arbres à fruit, dont il favorisait la végétation, paraissait tout à fait oublié de la nature : A mesure que le jeune homme avançait, sa respiration semblait s'affaiblir, sa démarche devenait chancelante, les roses de son teint commençaient à se décolorer : Mon père, dit-il, je ne sais si c'est une illusion, mais il me semble que voici le lieu où j'ai passé mon enfance : Je reconnais l'enceinte circulaire de rochers, les arbres dont on recueillait les fruits pour ma nourriture, le ruisseau transparent où j'étais baigné par la Georgienne : Seulement, il me semble que le défilé qui conduit au valon n'est pas le même, soit que la main des hommes ait frayé un autre route, soit que la main du tems ait dénaturé l'antique passage.

Maintenant, dit Orondate, mon rôle est fini, c'est à toi à me conduire.

L'Adolescent porta ses premiers pas vers une petite péninsule que le ruisseau formait, au centre du valon, par ses sinuosités; comme elle s'annonçait par une longue avenue de palmiers, il était aisé de la reconnaître : A peine les premiers arbres furent-ils franchis, qu'on vit bondir, mais pésamment, une Biche presqu'entièrement privée de sa fourure, qui semblait accuser sa vieillesse de la lenteur de sa marche: Le jeune homme, à l'instant s'élance vers elle : Voilà ma mère, s'écrie-t-il, et, quand il se voit à sa portée, il se jette à terre, flattant, de sa main, la place de ses mamelles, et prêtant sa bouche aux caresses de l'animal tutélaire qui, trop faible pour tant de sensibilité, épuise en transports de joie, ses derniers principes de vie, et meurt sur le corps de son nourrisson.

L'Esclave qui cherchait sa Biche,

arriva au moment où elle rendait le dernier soupir : Son maître, aussi ému, que s'il avait perdu l'auteur de ses jours, était étendu à ses côtés, sans connaissance ; il fallut, pour lui rendre l'usage de ses sens, que le Vieillard lui fit respirer une liqueur spiritueuse, qu'il portait toujours dans un petit flacon d'émeraude : Pendant ce tems, l'Esclave transportait, derrière les palmiers et hors de sa vue, le corps du quadrupède : Quand l'Adolescent ouvrit les yeux à la lumière, il se vit dans les bras d'Orondate qui le comblait des plus tendres caresses : Pardon, mon père, dit-il, si j'associe le sentiment pénible de regret que me cause la perte de ma Biche, avec la tendresse raisonnée que je vous dois ; mais je ne connus jamais d'autre mère, et, sans vous, rien ne réparerait le vuide que sa mort laisse dans mon cœur

Bon jeune homme, reprit Oron-

date, crois que je ne m'offense point d'un pareil partage : D'ailleurs, qui nous dit que cette Biche si sensible, n'a pas autrefois appartenu à une hiérarchie d'êtres supérieurs ? Qui nous dit..... mais il n'est pas encore tems de t'initier dans les mystères philosophiques de la Métempsycose.

Quand l'Adolescent fut tout à fait revenu à lui-même, il conduisit le Vieillard à ce qu'il appellait ses foyers paternels : C'était une espèce de hutte sauvage adossée à un bloc énorme de marbre rouge, monument impérissable de l'antique séjour des eaux sur sa surface.

Orondate, à force de chercher quelques traces d'une origine qui piquait sa curiosité, rencontra une espèce de petit obélisque taillé dans le roc et chargé d'hyéroglyphes, comme le monument égyptien qu'on appelle l'Aiguille de Cléopatre ; Il se

mit aussi-tôt à le dessiner, avec la plus scrupuleuse exactitude, dans le dessein d'en étudier à loisir, les caractères mystérieux, et d'arriver, par-là, à l'interprétation de l'énigme: pendant ce travail, l'esclave apprêtait le déjeûner; son maître, qui avait banni de sa mémoire toute idée sinistre, chantait de sa voix touchante, les airs qu'il avait appris de la Georgienne et tout, jusqu'aux oiseaux peu farouches qui avaient leurs nids dans la grotte, semblait partager la commune allégresse.

Au milieu du repas, le Vieillard, à qui le jeune homme, par la beauté de son ame, devenait sans cesse plus cher, imagina un mode nouveau de se l'attacher; mon ami, lui dit-il, je vois qu'une fatalité cruelle s'a ravi jusqu'à ton nom; tu es peut-être le seul être intelligent dans la nature que l'amour ou la haine ne puisse désigner.---

Je n'ai jamais été assez heureux pour tenir un nom de l'amour, mais j'en ai quelquefois reçu un de la flatterie. N'importe, il me plaisait, à cause de la charmante bouche qui s'ouvrait pour me le donner. ---

Et, ce nom; quel est-il? ---

Oh! croyez que je me rends assez de justice pour croire que je ne le méritais pas; on m'appellait l'Ange. ---

Et, de qui partait cette flatterie qui a si fort fair de la vérité? ---

De la première beauté de l'Asie: d'une Houri de quinze ans qui habite le paradis terrestre de Masiath, et que sans doute, je ne reverrai plus qu'après ma mort, dans le paradis aërien de Mahomet, en un mot de Bouton de rose. ---

Charmant enfant, le mot d'Ange semble bien fait pour toi, mais il est un peu vague; il y a tant d'Anges dans les différentes hiérarchies du

ciel ! Veux-tu que nous fixions un peu le sens que ce mot présente ? ou plutôt, te serait-il agréable que je partageasse le droit de te nommer, avec Bouton de rose ? —

Eh ! qui a plus de droit de me donner un nom, que l'être que j'ai tant de plaisir à appeller mon père ! —

Parmi les Anges de tous les cultes qui admettent une révélation, il en est un qui a quelque droit à nos hommages ; il joint à l'ame la plus expansive, le corps le plus svelte et le plus léger ; il vivifie tout, depuis l'homme jusqu'à l'atôme : La Mythologie grecque l'a un peu défiguré sous le nom d'Amour, mais dans notre Théologie c'est Ariel. —

Je serai ce que voudra mon père, pourvu qu'il m'aime ; je porterai le nom qu'il desire, pourvu qu'il m'apprenne à le mériter. —

CHAPITRE

CHAPITRE VII.

Visite inattendue du Vieux de la Montagne.

TANDIS qu'Ariel reprenait, avec le Vieillard, la route de la grotte aux merveilles, le Sultan de Masiath s'y rendait de son côté par un chemin au travers des rochers du Liban, connu de lui seul, et qui lui avait couté autant d'or et un peu plus de génie, à pratiquer, que les Pharaons n'en avaient mis à construire la plus grande des pyramides: Comme Ariel arrivait par le bois de Mélèzes, et le Sultan par le Cône renversé, ils ne se rencontrèrent pas; le premier se hâta de monter au pavillon des colombes pour interroger le cœur d'Adine, et pendant ce tems-là; Oron-

date, voulant se purifier dans l'eau des cascades, y rencontra Timour, avec qui il eut cet entretien.

LE SULTAN.

Sage du monde primitif, un grand danger menace mon Empire, et je viens te consulter.

LE PHILOSOPHE.

Il y a bien des années que tu as oublié la route de ma retraite ; de cette retraite où j'ai sauvé de l'incendie des passions, ta fougueuse adolescence, où je t'ai appris à être Roi, où j'ai plus fait encore, où j'ai tenté de t'apprendre à être homme.

LE SULTAN.

Je serai homme, Orondate ; c'est le malheur qui me donnera cette leçon : cependant, j'aimerais mieux la tenir de ton amitié !

Louis, le Soudan des Français,

est descendu sur ces côtes, à la tête d'une horde de Croisés, il a vaincu l'Egypte, il menace mes états, et si ton génie ne donne l'impulsion au mien, avant un mois, ton élève n'aura plus, ni trône, ni asyle pour reposer sa tête.

LE PHILOSOPHE.

Sultan, je connais Louis : Ce n'est point avec du génie, c'est avec une ame qu'on triomphe de ce grand-homme. — Il est invincible pour toi.

LE SULTAN.

Orondate. . . .

LE PHILOSOPHE.

Je te le répète, Timour ; depuis que les beautés de ton Sérrail, en t'imposant leur joug, t'ont forcé à secouer le mien, depuis que tu as déchiré le grand livre de la morale, pour y substituer les loix futiles de circonstances,

depuis, qu'au lieu de juger les Tyrans, tu assassines les Rois, toute la force que j'avais donnée à ton Empire a disparu ; tu restes seul en présence d'ennemis conjurés qui ont de la vertu, et Louis sur-tout, quelque tribut qu'il paie au fanatisme de son siècle, est invincible pour toi.

LE SULTAN.

Vieillard, j'étais venu chez toi, prendre des conseils, et non recevoir des outrages.

LE PHILOSOPHE.

C'est en t'éclairant, que je remplis envers toi les devoirs sacrés de l'hospitalité.

LE SULTAN.

Eh bien, laisses-là ce passé dont je rougirais, si tu avais la générosité de l'oublier, et éclaire-moi sur un avenir qui pèse déjà sur ma tête et

d'après lequel un cheveu ne pourrait tomber de mon front, sans faire couler des flots de sang humain.

LE PHILOSOPHE.

Il est heureux pour toi, Sultan, que je ne sois pas dans ta cour, car ta fierté ne m'en imposerait pas : je te laisserais lutter seul, contre le torrent de la fatalité qui t'entraîne, et mon silence vengerait les Rois, la morale et le genre humain.

Mais tu es venu, avec la confiance d'un Héros, dans mon asyle : ta vie est dans mes mains, tu sais qu'un mot que je dirais, ferait écrouler, sur ta tête sacrilége, les roches du Liban : Je ne rendrai pas vaine l'estime que je t'ai inspirée, je tenterai de te sauver, fut-ce malgré toi-même, et, si je réussis en guidant ton bras, je me croirai plus heureux de tes remords, que tu ne le seras de ta victoire.

Dis-moi, Timour, près de voir les Croisés inonder tes frontières, as-tu étudié le caractère des ennemis que tu avais à combattre, ou à désarmer?

LE SULTAN.

Ils peuvent être des héros, mais j'ai aussi les miens.

LE PHILOSOPHE.

Il y a peu de héros en guerre, parce que c'est le sang-froid qui fait le vrai courage, parce qu'on n'est pas précisément brave lorsqu'on se jette à corps perdu au milieu du danger, mais quand on l'envisage dans toute son étendue, qu'on le calcule et qu'on l'affronte : Au reste les invasions des conquérants, si elles sont quelquefois imaginées par les Héros, ne s'exécutent jamais que par des Automates.

L'art du Héros est de doubler le principe d'action de ses Automates, en y ajoutant un grand motif qui lé-

gitime la guerre, ou du moins une illusion qui le remplace : Il n'existe qu'un seul motif qui puisse rendre la guerre légitime, c'est le cas de la défense naturelle ; mais les Conquérants ont une autre logique ; s'ils ne s'armaient que pour défendre leurs foyers, le globe serait presque toujours en paix et ils perdraient leurs titres, sinon à la gloire, du moins à la célébrité.

Les illusions guerriéres naissent de cette exaltation d'idées, qui ne voit le bien que dans la ligne qui l'outrepasse ; les plus puissantes, dans la mains des hommes de génie, sont celles de la patrie et de la religion.

La Patrie et la Religion sont les plus grands bienfaits que l'homme tienne de l'ordre social ; ce sont ceux du moins dont les êtres purs ont plus le droit de s'énorgueillir ; mais quand l'une et l'autre sont dans la ligne de

la nature et de la morale, ceux-ci ne songent point à faire la guerre, à n'éclairer les peuples, qu'en portant dans leurs villes, la torche des incendies, à attenter à leurs propriétés les plus sacrées, en leur ôtant leur Dieu et leur Gouvernement.

Mais il y a des Athées en Politiques qui appellent Patrie, l'Etat sans lois, qu'ils peuvent bouleverser à leur gré; et des Athées en Théologie, qui nomment Religion, le culte exclusif qui les autorise à faire couler le sang des incrédules sur leurs autels; cet abus de tout ce que l'ordre social avait destiné à rendre l'homme heureux, constitue le fanatisme, c'est-à-dire le ressort dont se sert le perturbateur des Empires, pour doubler l'aveugle bravoure de ses Automates.

Rome République, qui appellait amour des droits de l'homme, ses tables de proscription contre les Rois;

système de lois, son anarchie populaire, droit des gens, ses guerres de brigandage ; Rome, dis-je, qui n'eut jamais de Patrie, parce qu'elle ne fut jamais un instant libre, tranquille et heureuse, eut l'adresse de donner son fanatisme politique à ses guerriers, qui, avec ce nouveau principe d'action, conquirent, dévastèrent et abrutirent l'Univers.

Mahomet, de nos jours, convaincu en homme de génie pervers, que l'exaltation des principes fait toutes les révolutions, a jetté sur l'Arabe crédule son fanatisme de religion et, avec ce ressort si puissant sur la multitude, il a donné une seconde ame à ses guerriers et préparé ainsi le germe d'une nouvelle invasion du globe.

Ces principes, une fois posés, voyons, Sultan, ce que tu peux pour éloigner de ton Empire faible et morcelé le fléau des Croisades.

D'abord, tu ne peux doubler par le patriotisme, le principe d'action des machines intelligentes que ta tactique militaire fait mouvoir ; car tu es Despote, et là où le pouvoir absolu est érigé en loi, il n'y a point de Patrie ; là où il n'y a que des soldats aux ordres d'un maître, il n'y a point de Citoyens.

Cette espèce de fanatisme qui consiste à propager un système de Gouvernement dont on se glorifie, manque donc à ta Politique ; jamais tu ne feras croire à tes sujets que la Patrie est dans le Serrail de Masiath : Jamais trois cents de tes soldats, en présence des cohortes innombrables des Croisés, ne feront, des défilés du Liban, un pas des Thermopyles.

Il te reste le fanatisme de la religion, mais combien il est faible devant celui qui arme les Européens ! tu opposes un culte né d'hier, à celui

qui compte déjà plus de douze siècles d'existence ; tes guerriers ne savent que mourir pour leur Roi, ceux de Louis savent vaincre pour conquérir le tombeau de leur Dieu.

Crois-moi, il ne s'agit point ici de résister au torrent de la conquête ; mais de lui imprimer, avec adresse, un autre cours : Si tu mets ton génie à subjuguer celui de Louis, tu es sauvé ; si tu résistes à la force, je vois ton trône en poudre et ta tête sur l'échafaud.

LE SULTAN.

Tu oublies, Orondate, l'arme la plus formidable que je puisse tenir de ton antique amitié, celle qui met dans ma main, la destinée des Rois et, par conséquent, celle des Monarchies.

LE PHILOSOPHE.

Non, Timour, ce n'est pas moi

qui t'appris à bouleverser la terre, pour devenir le fléau de ses Souverains : On ne rétablit pas l'ordre, dans les corps politiques, en abattant leurs têtes ; la justice universelle ne consiste pas à changer, sans cesse, les poids de la balance, et on ne juge point les oppresseurs des peuples, en assassinant les Rois.

D'ailleurs, connais-tu cette confédération de Princes qui forment l'armée des Croisés ? c'est l'élite de la plus haute noblesse de l'Europe : Il n'y a point de Capitaine-d'armes, qui ne tienne, par le sang, à quelque maison souveraine : Si tu frappes aujourd'hui le premier représentant de cette République royale, demain, un autre sera élu pour lui succéder, et au lieu d'affaiblir dans tes ennemis, le fanatisme de la religion, tu le renforceras par celui de la vengeance.

LE SULTAN.

Orondate, cette discussion m'éclaire : Tu as plus que moi, de cette Philantropie qui conduit à la chimère de l'Optimisme; mais je calcule mieux la chaîne des événements : Louis est l'ame des Croisés, son armée ne serait qu'une masse inerte, sans son génie qui la vivifie : Je n'attendrai pas que l'orage soit sur Masiath pour le conjurer ; l'Asie entière a les yeux sur moi, et je ne dormirai pas un an entier, comme Brutus, avant de poignarder César.

LE PHILOSOPHE.

Quoi ! tu te dévouerais toi-même !

LE SULTAN.

Non, je tiens encore à la vie, pour exécuter les grandes choses que me promet mon étoile ; mais tu m'as envoyé hier un Arabe que la nature

semble avoir pétri pour les deux extrêmes de la force d'ame et de la crédulité : c'est lui qui deviendra l'instrument de ma haute entreprise ; demain, je lui apprendrai à croire, et la nuit suivante, je l'instruirai à frapper.

LE PHILOSOPHE.

(Après quelques minutes de recueillement.)

Sultan, il me vient une idée heureuse : Quand tu auras imprimé le premier mouvement à cette conjuration, laisses-moi la conduire à son terme : Tu sais que, dans des tems plus heureux, j'épousai ta gloire ; aujourd'hui, je veux assurer ta vie, repose-toi sur moi.

CHAPITRE VIII.

Le Sultan monte au Pavillon des Colombes. Traits échappés sur l'Histoire d'Adine.

Le Sultan, avant de se rendre à Masiath, demanda au Vieillard de voir le jeune ami de Kondémir, dont celui-ci lui avait peint, avec enthousiasme, la beauté et l'innocence; il ne dissimula pas que son dessein était d'en faire un des Archanges de son nouveau Paradis de Mahomet. Ce jeune homme, dit Orondate, n'appartient qu'à lui-même; nous n'avons pas le droit d'en disposer pour le rendre heureux à notre manière; il est entré libre dans mon azile, il en sortira de même: Au reste je vais t'introduire dans l'intérieur d'un Cèdre fait de main d'homme, d'où tu pourras l'entrevoir sans en être apperçu; tu

jugeras, d'un coup-d'œil, cet être céleste, et tu reconnaîtras qu'il n'est pas plus possible au Souverain qui se respecte d'attenter à son indépendance, qu'à celui qui a brisé tous les freins, d'attenter à celle de la Divinité.

Lorsque le Sultan montait dans le réduit mystérieux du Pavillon aux Colombes, Ariel, abandonné à de douces rêveries, cherchait l'interprétation des vers énigmatiques envoyés par Kondémir et qui renfermaient sa destinée. Comme, malgré ses connaissances dans la Littérature Arabe, les ténèbres s'épaississaient dans son entendement à mesure qu'il faisait effort pour les dissiper, il prend tout-à-coup le parti de s'adresser à Adine, que, dans son imagination ardente, il supposait à portée de l'entendre, et s'asseyant auprès du Cèdre, d'où elle s'était élancée la nuit de son

entretien: « Etonnante enchanteresse » dit-il, c'est le ciel qui te nomme » pour expliquer le sens de l'Oracle. » Viens rendre le calme à mes sens, » viens me prouver que, quand on a » le cœur pûr, on peut aspirer à » être heureux.

» Tu te joues peut-être de ma cré- » dulité, en parlant à mon imagination » avec ton éloquence de vingt ans, » et à mes yeux avec ton visage de » quatre-vingt; mais légitime par ta » bienfaisance, l'usage que tu fais » de la baguette des enchantemens; » n'éloigne pas mon cœur des affec- » tions qui font le charme de ma vie; » et si le desir de subjuguer le der- » nier sentiment que conserve ton » sexe, lorsque tout lui échappe, t'a » fait prétendre un moment à m'im- » poser un joug, sois assez généreuse » pour m'empêcher ..... même de » rêver à toi. »

» Mais j'entends du bruit dans l'in-
» térieur de ce Cèdre ... viendrais-tu à
» ma voix ?.... Tu m'écoutes du moins
» et j'ose m'en flatter. Eh bien, si tu
» te défies de ton pouvoir, essaye ton
» influence sur un des plus grands
» enchanteurs de l'Asie, sur le Sultan
» de Masiath. Sans doute tu ne nieras
» pas que son cœur ne soit dans ta
» main.

» La gloire disposa des destins de Timour:
» De Timour aujourd'hui la Sibylle dispose,
» Le sceptre du Héros sous sa garde repose
» Elle gouverne tout, invisible à sa Cour,

» Il est vrai que je ne conçois guères
» comment, avec ton visage d'ébène,
» tu disposes de celui qui a, dans son
» Serrail, toutes les beautés à teint de
» lys et de roses de la Géorgie; com-
» ment, ayant l'âge de la Sybille de
» Cumes, tu gouvernes tous ces cœurs
» de quinze ans, qui ne palpitent que

» par lui, avec lui et pour lui ; mais
» est-ce que cette Chaîne du Liban
» n'est pas le foyer de toutes les mer-
» veilles ? Depuis vingt quatre heures
» que je suis dans les domaines d'O-
» rondate, ai-je passé une minute,
» sans voir des phénomènes qui écra-
» sent mon intelligence ? O, mon
» Adine, fais un plus grand prodige
» encore, rends-moi heureux à ma
» manière, et mon imagination dou-
» cement trompée, croira trouver
» les graces du printems sous les gla-
» ces de ton hiver.

Orondate, en ce moment, emmena Timour qui, tout préoccupé qu'il était du grand danger qu'il pouvait courir, par les premiers succès de la nouvelle Croisade, ne pouvait se lasser de contempler Ariel et de rêver d'Adine.

» Vieillard, disait Timour, en remontant avec lui le cône renversé des cascades, tu m'as promis de servir ma

grande conjuration contre le Soudan de France. —

Sans doute, mais d'une manière qui ne compromettra ni ta gloire, ni ma philantropie. —

Sais-tu que cet ami de Kondémir parlerait avec une éloquence bien persuasive aux Houris, que j'ai dérobées à la religion de Mahomet. —

Oui, mais les réponses que lui feraient tes Houris, son cœur ne les entendrait pas. —

Je n'ai qu'entrevu son visage, mais quelle coupe superbe de corps! comme il réunit la force d'un sexe aux graces de l'autre, pour servir de type à l'Hermaphrodite du Capitole! —

Timour, tu oublies que les Croisés, en quelques heures, peuvent être rangés en bataille devant tes forteresses. —

Non, jamais les gymnases de la Grèce antique, n'offrirent un plus

beau modèle au pinceau de Protogène et au ciseau de Phidias. —

Tu l'as entendu, Sultan, il t'a donné, sans le savoir, une leçon hardie, dont ta grande ame devrait bien profiter. —

Quoi, Orondate, cet ange m'a parlé! —

Sans doute. —

Eh bien, te le dirai-je? Son ame sereine empreinte sur sa bouche de rose, absorbait mon attention toute entière. Je le regardais parler et je ne l'écoutais pas. —

Il répétait ce vers qui rappelle les tems heureux de ton adolescence,

La gloire disposait des destins de Timour. —

La gloire, Orondate, me parle encore; tu verras à ce que j'oserai contre les Croisés, si j'entends son langage, si je suis encore digne de toi; mais enfin, tu sais que cet amour des

grandes choses, que tu m'as inspiré, n'est pas circonscrit dans des limites vulgaires; la politique, sans laquelle mon génie serait sans action, admet tous les élémens; je fais concourir à mes exploits, un Pâris, comme un Achille, une Aspasie, comme une Lucrèce; et puisque tous les êtres intelligens sont dans mes mains un argile que je modifie, pourquoi ne ferais-je pas servir la beauté de l'ami de Kondémir, à faire secouer à l'Asie, le joug des tyrans de l'Europe? —

Sultan, nous n'en avons pas besoin. Dailleurs cet enfant de la nature n'a pas été jetté dans le moule de ceux que, jusqu'ici, ton génie a façonnés; il a une ame à lui et il n'est pas donné à tout le monde de parler à sa crédulité. —

Orondate, quel est le nom de l'ami de Kondémir? —

Je lui ai donné celui d'Ariel. —

Eh bien, il faut qu'Ariel conjure avec moi, ou qu'il disparaisse de dessus la surface de la terre. ---

Tu parles sans cesse, Timour, comme si le globe entier était sous ta puissance. Voilà bien les despotes... Il faut que rien ne leur résiste ; si c'est le ciel, ils lancent une flèche contre lui ; si c'est la mer, ils la font frapper de verges, et cependant la moindre intempérie de l'air les fait frissonner, un insecte les tourmente, une Adine les gouverne. ---

Adine, dis-tu ? oui, j'ai eu longtems la faiblesse de l'élever jusqu'à moi. Elle a osé un jour me faire descendre jusqu'à elle, et je l'en ai punie. Ses charmes ont disparu, et si tu ne l'avais arrachée de mes mains, elle serait restée confondue dans la classe la plus abjecte des esclaves. ---

J'avais peut-être quelques droits pour la réclamer. Elle avait à peine

cinq ans, quand je la rencontrai mourante dans un vallon entouré de rochers, qui semblait le tombeau de la nature. J'ai été son bienfaiteur et sa reconnaissance m'a appellé du nom de père. —

Adine est sensible en effet : elle a, pendant un an entier, enchaîné ma fierté. J'ai oublié un an avec elle que j'étais Roi; quoique, depuis son supplice, une foule d'autres objets ayent parlé à mes sens, je m'apperçois quelquefois qu'elle a laissé un vuide dans mon cœur. Le dirai-je ? J'ai la faiblesse, quand je suis seul, c'est-à-dire, que je n'ai autour de moi que des beautés faciles et des esclaves, de la regretter. —

Sultan, c'est moi qui élevai cette Adine; je l'instruisis à ne donner à un Souverain que des conseils qui l'élèvent. Sa fierté a pu te blesser, mais non te faire rougir. —

Adine

Adine a voulu me donner son ame. Je n'aime point cette espèce de fierté, parce qu'elle m'oblige à descendre. Cependant je la crois assez punie. Je n'attendrai pas que le tems fixé par mon courroux, pour expier son délit, soit tout à fait expiré, et je vais faire relever dans Masiathi, le pavillon qui la reçut dans son triomphe et que j'avais fait renverser.

CHAPITRE IX.

Du pont d'Arimane. Entrée de Tige de Myrthe, dans la Grotte aux merveilles.

LE Vieux de la montagne quitta, avec quelque regret, Orondate. Philosophe, lui dit-il, après l'avoir embrassé, j'oublie, en passant le seuil de cette grotte, tes discours offensans, et je n'emporte avec moi que le souvenir du fond de vérité qui en fait le caractère; je vais même te laisser un gage destiné à t'assurer qu'il ne me reste aucune trace de ressentiment; tu le trouveras sur l'esplanade du rocher, dont la galerie intérieure communique aux frontières de mes états : c'est une beauté de mon serrail qui a osé défendre, devant moi, la cause de ces Croisés insolens, auxquels on doit les malheurs

de l'Asie; condamnée à être précipitée sur les roches qui hérissent la vallée, elle s'est évanouie à l'aspect de l'abyme: le spectacle de son touchant abandon, ses yeux éteints qui avaient vainement sollicité ma clémence, et ses charmes à peine voilés que je voyais pour la dernière fois, ont suspendu les effets de mon ressentiment: j'ai donné l'ordre à deux de mes gardes qui l'avaient amenée, de veiller sur elle, et d'attendre mon retour pour exécuter la sentence de ma victime; maintenant que j'ai eu le tems de respirer l'air serein de ta Philosophie, des sentimens plus doux ont succédé aux transports de ma fureur; je te fais présent de cette esclave; tu seras son Dieu tutélaire, comme tu l'es de tous les infortunés qui ne sont ni vils, ni pervers; elle remplacera Adine dans ta retraite, et cet échange, digne de tous deux,

en te sauvant quelque sollicitude, m'épargnera des remords.

Timour étoit à peine parti, que le vieillard appelle Ariel; mon fils, dit-il, est-tu un peu remis de ta course du matin? --

J'ai voyagé avec mon père : je ne crois pas être sorti de sa grotte. --

S'il s'agissait d'entreprendre une belle action, de faire palpiter d'aise ton cœur ouvert aux douces impressions de la nature ; viendrais-tu avec moi sur cette terrasse du Liban, d'où tu as cru voir Kondémir précipité dans l'abyme ? --

J'irais avec vous aux limites de l'univers. --

Eh bien, Ariel, suis-moi, je veux me rendre digne de remplacer un jour dans ton cœur, l'auteur de ta naissance. --

Il est difficile de peindre la gaieté charmante de ce voyage; l'idée de

faire une bonne action, est, pour les êtres bien nés, le meilleur restaurant pour soutenir les forces : Ariel, pour montrer qu'il avait les ailes de l'Ange dont il portait le nom, escalade les rochers, afin d'atteindre quelques fleurs sauvages, dont il vient faire hommage à son père ; pendant que celui-ci se désaltérait sur les bords d'un torrent, il apperçoit, au haut d'un platane, un oiseau peu farouche, ainsi qu'ils le sont tous dans ces hautes régions des montagnes, où les hommes n'atteignent jamais : il grimpe vers la tige de l'arbre, et saisit le volatile dans le nid même, où il donnait à manger à ses petits : il descendait avec sa proie, tout fier du succès de son audace, quand, arrivé à la branche la plus voisine des racines, que fais-je, dit-il ? J'ôte une mère à ses petits, et je suis Ariel ! Alors, il donne la liberté à l'oiseau, et s'élance

dans les bras d'Orondate qui sourit en l'embrassant.

Arrivés aux deux tiers de la route, le pont d'Arimane se présente aux deux voyageurs : il était difficile d'imaginer un site plus pittoresque ; c'était une arche de trois pieds de large, et de sept ou huit pieds de long, qui unissait deux murailles de rochers de plus de trois cents pieds de hauteur, au pied desquels roulait un torrent, avec le fracas des Cataractes. En partant de la grotte aux merveilles, on s'appercevait peu du danger de ce passage, parce que vers le penchant du précipice, se trouvait un de ces saules de l'Orient que la botanique de l'Europe désigne sous le nom de saule pleureur, dont les branches prolongées circulairement jusqu'à terre, semblaient de loin, réunir les deux énormes fragmens de rocher ; mais quand on

avait dépassé le pied de l'arbre, et qu'on voyait devant soi ce pont hardi de trois pieds, sans parapet, qu'on en mesurait des yeux l'épouvantable profondeur, et que, pour comble d'horreur, on appercevait, sur sa tête, un bloc énorme de granit, suspendu dans les airs, et menaçant, au plus léger souffle des vents, de s'écrouler, il était difficile, malgré tout son courage, de se défendre d'un mouvement d'effroi. J'ai vu bâtir ce pont, dit Orondate, il le fut par Rustan, un des héros de la Perse, à l'époque de ses premières Dynasties; ce n'est pas sans motif, qu'on lui donne le nom du génie du mal, car tout retrace dans ces lugubres déserts, les ravages du tems, et les scènes de la destruction.

Lorsqu'il fallut traverser le pont, le léger et intrépide Ariel proposa au vieillard de le prendre par la main;

non, dit celui-ci en souriant, Arimane me respecte depuis tant de siècles, il me respectera encore, c'est moi qui veux le dévancer.

Enfin, après plusieurs heures de la marche la plus pénible, on arrive à la fameuse esplanade, d'où Kondémir avait vu le taureau se précipiter dans l'abyme.

Là, était une femme, de la taille la plus svelte, dont la robe légère et transparente semblait plus faite pour dessiner ses charmes, que pour les voiler : elle était assise au centre de la plateforme, ayant sa chevelure tressée autour d'un arbuste qui avait pris racine dans les fentes du rocher. Comme cette sauvegarde ne la rassurait que faiblement, elle couvrait encore avec force ses yeux de ses mains étendues, s'imaginant, dans son erreur enfantine, que ne pas voir le péril, c'était le faire disparaître.

A l'approche des deux voyageurs, l'infortunée se soulève à demi, parce qu'elle était arrêtée par les tresses de sa chevelure, et fixant vers la terre ses beaux yeux humides de pleurs; eh bien, dit-elle, le barbare Timour a-t-il encore révoqué l'arrêt de mon pardon? Suis-je deux fois condamnée à mourir, parce j'ai épousé, non sa personne, mais sa gloire?

Rassurez-vous, belle inconnue, dit Ariel, votre vie est en sûreté du moment qu'on nous la confie: eh quoi, n'avez-vous pas deux sauvegardes contre les attentats? Votre beauté qui captive nos yeux et votre innocence que nos cœurs attestent?

Ces mots consolateurs étaient partis d'un organe si touchant, ils avaient été prononcés avec un sentiment si profond, que la victime de Timour ne put résister au desir de lever ses yeux pour voir l'être qui les lui adres-

sait : quelle fut sa surprise, quand elle apperçut le jeune homme de l'Orient, qui réunissait, avec le plus de perfection, la grâce à la beauté ! Son teint décoloré reprend son incarnat, ses paupières humides laissent échapper des étincelles ; et sa voix se perdant sur ses lèvres, ne peut que balbutier ces mots : Ange tutélaire .... je me livre à toi .... et j'accepte tes bienfaits.

Déjà, Orondate avait dénoué les cheveux de la belle de Masiath, déjà, aidée par la main tremblante d'Ariel, elle avait quitté l'esplanade fatale, lorsque, portant tout-à-coup ses regards sur son bras gauche découvert jusqu'à l'épaule, sur la moitié de sa gorge d'albâtre, qui n'était voilée que par les ondes mobiles de sa chevelure, sur sa robe diaphane qui laissait pressentir dans un corps sans défaut toutes les formes heureuses de l'adoles-

cence, elle rougit d'être ainsi exposée, à demi nue, à l'avide curiosité, même de la vertu; alors elle se précipite dans les bras du vieillard, et s'entoure de sa robe flottante, comme pour lui demander un asyle contre la témérité de son fils, témérité que sa pudeur redoute, en même tems que peut-être son desir l'appelle: Ariel la devine, il défait un long manteau de satin rose qu'il avait attaché en forme d'écharpe autour de sa ceinture, pour être plus libre dans ses mouvemens, et prie Orondate d'en couvrir lui-même la jeune infortunée, qui les remercie tous deux; mais avec une sorte d'embarras, comme si elle regrettait que le possesseur de l'écharpe, n'eût pas daigné lui-même l'en revêtir.

Ariel ne s'apperçut point de ces combats de la pudeur contre l'intérêt qu'il pouvait inspirer; pendant que

le vieillard arrangeait l'écharpe de la Sultane, de manière à refréner ses desirs, lui-même ajustait son vêtement intérieur, de façon à ne point offenser les regards : comme il portait dans toutes ses courses une forte courroie, faite de la peau d'un hypopotame, pour lier le gibier qu'il pouvait prendre à la course, il s'en fit une ceinture destinée à empêcher le désordre de son second vêtement, et il la lia fortement avec l'agraffe de son écharpe. Nous ne tarderons pas à voir comment le Ciel fit servir à une des jouissances les plus pures d'Ariel, cette précaution de la pudeur, pour ne point allarmer l'innocence de l'enfant de la nature.

Pendant la route, vers la grotte aux merveilles, la Sultane un peu plus rassurée, s'occupa à conter, avec tout le feu de l'intérêt, et toute la franchise de l'ingénuité, l'histoire de son infortune.

« J'étais née libre et avec toute la
» fierté que donne à une âme neuve,
» le sentiment de son indépendance;
» je comptais m'unir avec un jeune
» Arabe, plein de courage, que mon
» cœur avait choisi, lorsque le pre-
» mier Eunuque de Masiath, ayant
» entendu parler de ma faible beauté,
» vint m'enlever au sein de mes
» foyers, où je reposais sous la sauve-
» garde des lois, et me fit entrer
» éperdue et mourante, dans les jar-
» dins de Timour : ma mère ne sur-
» vécut que deux jours à cet outrage :
» elle appela envain à son aide les
» mânes des Lusignan et des Cha-
» tillon, dont elle se disait descen-
» due ; et mourut d'indignation à la
» vue des riches présens, avec les-
» quels, le Sultan avait cru payer
» l'opprobre éternel de sa maison.

» Il me restait un amant; je cor-
» rompis, à force d'or, un esclave,

» pour lui remettre un billet, où je » l'engageai à porter le fer et le feu » dans Masiath, dussai-je n'arriver » à lui que froissée par les décom- » bres, ou mutilée par les pou- » tres embrâsées de l'édifice.

» Le barbare ne me répondit point: » un mois entier s'écoula, et je ne » vis flotter aucun pavillon vengeur » sur les tours de la forteresse, et le » Sultan, ivre de sa puissance, con- « tinua dans son sérail avili, à me » parler d'amour.

» Je dois vous en faire l'aveu: cet » abandon du Ciel et de la terre, » opéra, dans mon naturel, une » étrange métamorphose. Le fiel cir- » cula dans mes veines, et toutes les » torches de la vengeance furent se- » couées dans mon cœur; j'écrivis » une lettre très-violente à l'Arabe » qui avait osé me désobéir, et on « ne m'apporta d'autre réponse que

» ces mots tracés avec du sang : *Je* » *vais mourir.*

La belle infortunée en était là, quand, tout-à-coup, un bruit terrible se fait entendre, comme si des blocs énormes de rochers détachés des cimes inaccessibles du Liban, s'écroulaient dans les vallées, entraînant avec eux des forêts et des édifices.

Nos trois voyageurs gardaient le silence, promenant avec effroi des yeux inquiets autour d'eux, et se frayant, pour ainsi dire, dans la pensée, une route nouvelle, au travers des débris des montagnes : au bout de dix minutes, les échos du Liban cessèrent de répéter ces espèces d'éclats de tonnerre. La petite caravane de philosophes ne voyant point d'images de ruines dans son horison, reprit courage, et la Sultane de Masiath continua la série de ses aventures.

» Livrée à moi-même, ne tenant » plus à la nature, par l'intermède » d'une mère, ou d'un amant, le tems » peu-à-peu amortit ma vive sensi- » bilité, et prépara, sinon mon cœur, » du moins ma raison, à goûter quel- » ques jouissances.

» Je me fis des amies dans le ser- » rail de Masiath, et de ce nombre » fut Adine, qui, touchée de ma » longue infortune, me protégea » contre mon tyran; et, ce qui va- » lait encore mieux, contre mes pro- » pres fureurs.

» Timour lui-même, il faut l'a- » vouer, s'y prit avec la grandeur » d'ame d'un héros, pour me séduire: » instruit de la violence qu'on m'avait » faite, pour m'arracher du foyer de » mes pères, il désavoua l'eunuque, » et l'envoya au supplice.

» Non content de cet acte écla- » tant de justice, il déclara solem-

» nellement que j'étais libre, et vou-
» lut que, secouant toutes les chaî-
» nes du pouvoir, je ne tinsse à lui
» que par les liens de la reconnais-
» sance.

» A cette époque, Adine fut dis-
» graciée, je pris sa place dans le
» cœur de Timour; et, souveraine
» dans un serrail, où mes fureurs
» m'avaient fait descendre quelque
» tems dans la classe abjecte des es-
» claves, je vis les ministres à mes
» pieds, et je gouvernai mes rivales.

» Ce triomphe, que je ne sollicitai
» pas, fut de peu de durée, les rois
» à qui on se donne, ne tardent pas
» à être ingrats: Timour m'avait con-
» sultée sur la guerre de la Croisade:
» je lui parlai avec une fierté que le
» sang des héros qui coulait dans mes
» veines, ne désavouait pas: il s'of-
» fensa de mon courage, et, traitant
» la liberté de mes opinions de crime

» d'état, il me dénonça lui-même à
» son conseil de guerre, pour pro-
» noncer sur ma rébellion.

» Dignevieillard, dont les cheveux
» ont blanchi sur l'étude des hom-
» mes et des choses, tu sais quelle
» est la jurisprudence de ces com-
» missions sanglantes crées hors du
» théâtre de la guerre : tu sais que
» par-tout où la tyrannie a l'audace
» de les ériger, il n'y a plus, ni mœurs,
» ni lois, ni gouvernement : le con-
» seil militaire de Masiath, épousant
» une querelle de serrail, et prêtant à
» Timour, un desir atroce de ven-
» geance, que, peut-être, il n'avait
» pas, me condamna unanimement
» au supplice.

» C'était, pour la première fois,
» depuis le commencement de ce
» règne, qu'on avait vu une favorite
» destinée à l'échaffaud : le Sultan
» craignit de devenir l'horreur du

» serrail ; il devait aujourd'hui par-
» courir la chaine du Liban, et afin de
» dérober ma mort à tous les yeux,
» il me fit trainer par deux hommes
» affidés, jusqu'à l'esplanade que nous
» venons de quitter, pour me préci-
» piter dans un abyme, qui n'est connu
» que des despotes et des vautours.
» Parvenue au lieu de de mon sup-
» plice, je perdis connaissance : j'i-
» gnore combien de tems a duré cet
» état de mort ; mais ce ne fut que
» quelques minutes avant votre ar-
» rivée, qu'ouvrant les yeux à la lu-
» mière ; je me vis seule, et retenue,
» pour ainsi dire, au pied de mon
» échaffaud, par les tresses de ma
» chevelure. Digne Vieillard, et toi,
» Ange tutélaire qui mérites d'être
» son fils, protégez-moi de votre ten-
» dresse ; je renonce pour jamais au
» titre de Sultane, et un trône à rece-
» voir des mains de Timour, me flat-

« tera moins qu'une chaumière que
» je partagerai avec mes libérateurs,
» dussai-je n'être que leur esclave.

Ce récit terminé par une effusion de larmes, en fit couler de bien douces de la part des deux voyageurs : Ariel sur-tout qui ne pouvait voir pleurer de beaux yeux, sans être attendri, montra une émotion, qu'il regretta dans la suite de n'avoir pas su dissimuler. Cependant la route se continuait, et comme la confidence de l'infortunée avait mis tout le monde à son aise, ces amis d'une heure avaient l'air d'amis de vingt ans : Orondate parlait à l'oreille de sa nouvelle pupille ; son jeune ami, vêtu à la légère recommençait à escalader les rochers, pour montrer sa prestesse à d'autres yeux qu'à ceux du vieillard : il n'y avait pas jusqu'à la Sultane, qui, lorsque l'Ange de l'Orient revenait au devant d'elle, sous prétexte

de lui tendre les bras, laissait échapper comme involontairement, l'écharpe qui voilait à demi son sein pareil à celui de Vénus.

C'est avec cette aimable gaieté, que la caravanne escalada le mont sourcilleux, qui dérobait, à ses regards, l'aspect du pont d Arimane.

Arrivé le premier sur la pointe, Ariel s'écria avec effroy : mon père, je ne vois plus la roche suspendue, qui servait de voûte au pont bâti par Rustan; c'est elle sans doute qui, détachée de sa base, nous a épouvantés du fracas de sa chute : je vois le vallon dévasté et le torrent obstrué par les décombres.

La terreur fut à son comble, quand on se vit en présence du pont même : il avait été rompu dans une espace de cinq pieds par l'éboulement de la roche, et il n'existait, dans toute cette partie du Liban, aucun autre passage

que celui-là, pour arriver à la grotte aux merveilles.

La Sultane proposa, avec timidité, de jetter un pont avec des branches; mais il n'y avait aucun arbre accessible, si ce n'est à plusieurs lieues de distance: d'ailleurs, comment couper, sans instrument, des branches assez fortes pour soutenir un homme suspendu sur un précipice: pour comble de perplexité, la nuit approchait, et une nuit orageuse, déjà annoncée par l'amoncèlement des nuages, et les feux croisés des éclairs.

Ariel, dans un instant aussi critique, ne prend conseil que de son courage; il mesure des yeux, un moment, l'étendue de la rupture; voit que, du côté où il est, l'arche a laissé une fente assez considérable, pour que ses pieds puissent rester arrêtés, tandis que, de l'autre, les racines entrela-

cées du saule d'Orient, peuvent retenir avec force ses mains en arrêt, et se laisse tomber avec adresse sur le bord opposé, de manière que son corps, suspendu sur l'abyme, remplace le pont que la roche a brisé : le Vieillard et la Sultane jettèrent un cri d'effroi en voyant ce dévouement ; ensuite, sur les instances d'Ariel, qui avait eu le tems de se faire un point d'appui des racines tutélaires du saule, ils se déterminent à franchir ce pont vivant : Orondate passe le premier, et malgré le poids de son corps, et les glaces de l'âge, il arrive sain et sauf sur l'autre bord ; sa pupile encouragée veut le suivre, mais à peine a-t-elle posé ses pieds légers sur ceux d'Ariel, que le fragment d'arche, qui retenait ce dernier, se détache : et l'infortunée tombait avec lui dans l'abyme, si, par un mouvement invo-

lontaire, ses mains n'avaient embrassé le corps d'Ariel, et n'étaient restées accrochées à la ceinture de peau d'hypopotame.

Qu'on se présente maintenant la situation pénible des trois personnages : la Sultane éperdue que la simple lassitude de ses mains peut détacher du point d'appui qui la soutient sur l'empire de la mort : Ariel qui, seul, aurait pu s'élever sur le bord où était son père ; mais qui, appréhendant que le plus léger effort ne rompe l'aggraffe de sa ceinture, préfère, si le Ciel ne vient à son secours, de mourir avec l'être sensible qui semble lui avoir confié le dépôt de sa vie. Orondate, non moins troublé, qui ne peut présenter à son fils un bras énervé, sans être entraîné avec lui dans le sein de l'abyme. Ce tableau est déchirant pour tout ce qui a une ame : et

quel

quel est le lecteur qui n'en a pas, quand il est arrivé à la vingtième page de mon Vieux de la Montagne.

Le Vieillard ne mit pas à réfléchir sur le danger, tout le temps que j'ai employé à le peindre. A peine a-t-il entendu tomber dans le torrent, le fragment de l'arche, qu'il creuse, avec un silex, par dessous les racines du saule, pour ajouter à la force du point d'appui d'Ariel; ensuite tressant avec célérité plusieurs branches de l'arbre, dont les extrémités pendaient naturellement sur la fracture du pont, il dirige le faisceau vers les mains de la Sultane qui s'y accroche; au même moment, son jeune libérateur dégagé du fardeau qui le subjugue, s'élance avec légéreté sur le sol que presse le Vieillard, et tous deux de concert, retirant le cable d'une espèce nouvelle, auquel la S. l ane reste

arrêtée, la déposent doucement au pied du saule, dont le pavillon circulaire les protége tous les trois de son ombrage.

Il faut avoir pénétré avec le flambeau de l'amour dans toutes les avenues du cœur humain, pour se faire une idée des transports de reconnaissance de la jeune victime de Timour, quand elle se vit sur les genoux d'Orondate, et en présence d'Ariel, qui semblait la dévorer de ses desirs bien plus que de ses regards; après avoir sollicité, par une caresse légère, la permission du Vieillard, elle attire doucement l'Ange de l'Orient à ses pieds, et, d'un coin de son écharpe, lui essuie la sueur mêlée de larmes, qui coule de son front: la main tutélaire de la Sultane, demandait à être baisée, et elle le fut avec un embarras, dont rien n'égalait la grace: dans ce mouvement non prévu, l'écharpe se

dérange, la gorge d'albâtre se découvre : et qui sait, si le jeune téméraire, emporté par la fougue de ses sens, n'aurait pas eu l'audace d'y porter ses lèvres de rose, lorsque le Sage, se levant tout-à-coup : mes amis, dit-il, le voile de la nuit est sur le point de nous atteindre : la foudre menace nos têtes, croyez-moi, ne différons pas un moment de nous mettre à l'abri du double danger des ténèbres et de la tempête.

CHAPITRE X.

Petite digression sur le Tonnerre.

TIGE de Myrthe ne s'était point apperçue du dérangement de son écharpe, lorsqu'elle donna sa main à baiser à Ariel; ainsi le trait de sagesse du Vieillard fut perdu pour elle : mais dès les premiers pas qu'elle fit en quittant le saule d'Orient, ses regards tombèrent sur ce désordre involontaire; et se détournant aussi-tôt, sous prétexte d'aller cueillir une fleur sauvage, elle se hâta de le réparer : Orondate vit le mouvement, en devina le motif, et en remercia la Sultane, par un de ces coups d'œil qui parlent à la pudeur sans l'effaroucher.

Il y avait encore loin du pont d'Arimane à la grotte aux merveilles, et l'amoncelement de nuages noirs et

livides sur la crête des montagnes, n'annonçait pas la fin de l'orage. Comme la Sultane, à chaque coup de tonnerre, ne pouvait se défendre de laisser paraître de l'effroi, le Vieillard prit le parti de s'entretenir avec elle des effets de ce grand météore ; l'expérience apprend que rien n'épouvante plus le vulgaire des hommes, qu'un phénomène sinistre de la nature, dont on ignore la cause, mais placez-vous au centre même du phénomène, raisonnez l'effroi qu'il vous inspire, et le péril disparaît.

Par un concours singulier des effets du hazard, il se trouvait qu'Ariel, peu initié dans les mistères de la physique, avait besoin de la même leçon que Tige de Myrthe ; cet adolescent d'ailleurs, né intrépide, tremblait malgré lui à l'approche d'un orage : il bravait la mort quand il n'avait que l'homme à défier, et il reculait à sa

vue, quand il était en présence de la nature.

Aussi, quand Orondate commença à disserter sur la théorie de la foudre, vous eussiez vu les deux enfants de l'amour, se presser autour du Vieillard, concentrer leurs ames dans leurs oreilles : Ariel, oublier un moment qu'il a vu le sein de Tige de Myrthe, et Tige de Myrthe, retirer involontairement sa main, passée sous le bras d'Ariel.

Mes enfans, dit le Sage, vous venez de traverser, sains et saufs, l'abyme du pont d'Arimane; ce danger, croyez-moi, est mille fois plus grand que celui que vous offre l'explosion de la foudre : sur cent mille individus qui vivent journellement dans l'atmosphère des tempêtes, à peine en est-il deux qu'atteigne la mort; mais sur dix qui répéteraient l'expérience terrible que vous venez de tenter, neuf

paieraient, de leur vie, l'audace de leur dévouement.

Sage Vieillard, dit Tige de Myrthe, le tonnerre ne se fabrique donc pas dans les arsenaux du firmament, comme le disent les sublimes interprètes de l'évangile de Mahomet qui n'a jamais menti ni en physique, ni en religion.

Le tonnerre, belle Tige de Myrthe, ne se fabrique que dans notre atmosphère; les matières sulphureuses et inflammables, qui s'élèvent de la terre, s'embrâsent dans les nuages, et forment cet éclair rapide, dont les feux croisés, sillonnent les plaines de l'air; quelquefois la détonation vient; alors le sol sur lequel on repose, semble frappé jusques dans ses fondemens; mais le danger est plus dans l'imagination de l'être faible qui s'alarme, que dans le météore même: ces longs roulemens qui propagent et

froi, ne sont qu'un effet de simple répercussion, dont la nature offre le modèle dans le phénomène de l'écho : d'ordinaire, la détonation des nuages se réduit à un seul coup, comme on l'éprouve dans un navire qui vogue en haute mer, dans la saison des tempêtes : mais, sur une chaîne de montagnes comme celle du Liban, l'explosion du tonnerre est répétée par les cavernes et les rochers : on croit, à chaque nouvel éclat, avoir à courir un nouveau danger, et l'imagination s'effraye mal-à-propos ; il n'y a de réel que la première commotion bruyante qui déchire le nuage, le reste est un jeu de la nature.

Savez-vous, Sage de l'Orient, dit, Tige de Myrthe, que vous allez me réconcilier avec le tonnerre : il me semble que je vous comprends, et dès lors, j'ai moins de peur : cependant je vais vous faire un aveu ; en dimi-

nuant sur la terre le nombre des merveilles, vous affaiblissez peut-être la félicité du genre humain. Si tout marche par des lois constantes et uniformes; si notre étonnement n'est que l'effet de notre ignorance, quel sera le frein qui arrêtera l'homme qui peut tout; et qui, en vertu de sa toute-puissance, ose tout? Ne vaudrait-il pas mieux que l'ange exterminateur parût toujours devant les pervers, armé de sa foudre? Timour, par exemple, s'il voyait un être vengeur sur sa tête, songerait-il à faire assassiner Louis IX, et à envoyer sa captive couronnée, au supplice?

Mes enfans, répond le Sage, parlons bas, il ne faut pas que le despote qui a répudié son cœur, nous entende; je puis sans danger pour vos mœurs pures, vous rassurer sur les atteintes de la foudre; mais il est nécessaire, pour le repos du monde,

que le tyran la voie sans cesse gronder entre lui et la nature.

Laissons donc à Timour, à la horde féroce des conquérans, à ces brigands lâches et féroces, qui tourmentent le monde, parce qu'ils ont peur, laissons-leur, dis-je, toutes leurs craintes pusillanimes. Qu'ils voient dans les nuages éclairés par la foudre, les ombres errantes des victimes qu'ils ont assassinées. Que, dans leur délire, ils disent, comme Caligula à Jupiter tonnant : *Tue-moi, ou je te tue.* Pour nous, qui ne songeant qu'à nous gouverner nous-mêmes, devons être sans remords, nous n'avons pas besoin de terreurs surnaturelles qui rapetissent notre entendement : voyons le spectacle de l'univers, du côté des machines, et non du côté de la toile ; quand on a le cœur pur, la raison doit conserver toute son énergie, et l'erreur n'est plus bonne à rien.

Mon père, dit Ariel, je n'entendis jamais parler avec autant de clarté, des phénomènes les plus faits pour subjuguer notre crédulité : on dirait que vous vous êtes introduit dans l'atelier de la nature, lorsqu'elle forge en silence cette foudre destinée à écraser les tyrans, et à n'embrâser que le génie des philosophes.

Mon fils serait bien étonné, reprit Orondate, si je lui disais, qu'à force de réfléchir sur cette grande opération de l'élément du feu, je suis parvenu à la décomposer : qu'il ne tient qu'à moi de faire descendre le tonnerre dans mon laboratoire, de le forcer, à l'aide d'une baguette qui n'est ni celle de Moyse, ni celle d'Armide, à quitter le nuage livide qui le recèle, pour se perdre, sans danger pour l'homme, dans les entrailles de la terre, ou dans le sein des mers; mais je ne dois, que par dégrés, initier mes

enfans dans les mystères de cette haute physique, et je veux, en leur popularisant quelques autres merveilles, acheter des droits à leur confiance.

Il n'est pas possible, dit l'Ange de l'Orient, d'ajouter à notre confiance, dans notre bienfaiteur; mais enfin, si Dieu n'est pour rien dans le phénomène de la foudre, ou du moins s'il n'agit que par l'intervention des causes secondes, quel est le but d'un appareil aussi effrayant? Avais-je besoin de voir le Ciel en feu, les cèdres déracinés, et des êtres sensibles sur le point de perdre la vie, pour m'assurer de la puissance de la nature?

Les origines de tout, Ariel, sont dans la main de celui qui tient la chaîne des êtres: pour nous qui ne sommes placés qu'au milieu de l'échelle, il ne nous est donné de pressentir les principes, que par leurs effets: cependant le but des orages n'est

point inaccessible à notre raison : ils sont destinés à purger le Ciel d'exhalaisons nuisibles, à les rendre utiles en les atténuant : quand ils ne serviraient qu'à rafraîchir l'atmosphère, ce serait encore un grand bienfait, et il ne faudrait point que l'homme qu'ils effraient, fît le procès à la nature.

Mais les nuages s'entassent sur l'horison, le feu est dans l'air que nous respirons : croyez-moi, mes enfans, précipitons nos pas avant que le Ciel vomisse les torrens qu'il recèle : appréhendez la nuit qui peut voiler notre route, les ondes qui peuvent briser notre sentier ; mais ne craignez pas plus les atteintes de la foudre, que la chute de cet arbre, dont l'ouragan fait plier la tige, ou l'écroulement de ce rocher qui semble suspendu sur nos têtes.

Je sens, dit Tige de Myrthe, que je puis m'éloigner de ce chêne qui plie,

de ce roc qui s'ébranle ; mais comment se dérober à l'action de la foudre, que je ne vois qu'à l'instant même où j'en suis frappée ?

Il est plus d'un moyen, ma fille, que, dans un moment plus heureux, je saurai t'indiquer : en attendant, je veille sur toi, et je jure, par le Dieu des sages, qui ne me trompa jamais dans mes pressentimens, qu'il ne tombera pas un seul cheveu de ta tête, avant que tu arrives dans l'azile que t'offre ma tendresse.

Au reste, le peuple exagère dans tout ce qu'il raconte des désastres occasionnés par la foudre ; défions-nous de ses récits, et en général de tout ce qu'on nous donne pour des merveilles : l'admiration et l'effroi n'émanent d'ordinaire que de notre crédulité : une raison supérieure ne voit point de prodige ; tout est prodige pour l'être borné qui n'explique rien.

Il est infiniment rare que le fluide éminemment actif qui semble constituer la foudre, fasse périr les hommes qui se trouvent dans la sphère de son activité : le vent terrible du Samielh, qui dévaste le grand désert, tue plus d'Arabes en un jour, que la foudre n'atteint dans une année de sectateurs de Mahomet, dans toute la chaîne du Liban : mais comme le Samielh n'entraîne aucune explosion, la mort prend ses victimes sans laisser aucune trace ; et on parle plus longtems à Damas et à Alexandrie, d'un musulman foudroyé, que du fléau qui a privé l'Asie de dix caravannes.

En général, une longue expérience m'a appris que la foudre ne tue point, quand on adopte un genre de vêtement qui repousse ses atteintes, quand on l'isole dans ses émanations, et qu'on fait ensorte, qu'à son approche, la zône d'air qu'on respire ne soit pas interceptée.

Cette théorie d'Orondate subjuguait singulièrement l'attention de Tige de Myrthe et d'Ariel : tous deux avaient sucé avec le lait, la crédulité populaire, et ils recevaient avec transport le jour doux qui commençait à entrer dans leur entendement : le Vieillard, qui étudiait en eux les progrès de l'instruction, s'apperçut, dans un moment de silence, de l'ascendant qu'il prenait sur leur raison : déjà la Sultane cessait de fermer les yeux au jaillissement du feu des éclairs : déjà le fracas du tonnerre ne la contraignait plus à cacher sa tête dans les replis de la robe d'Orondate. L'Adonis de l'Orient, plus intrépide encore, promenait, sans effroi apparent, ses regards sur l'incendie de l'horison; quelquefois-même, quand les rochers du Liban semblaient les plus ébranlés par la foudre, oubliant son propre péril, il

se permettait de prendre la main de Tige de Myrthe, et de la porter sur son sein, comme pour lui faire observer que ses douces palpitations n'étaient point l'effet du désordre des élémens : alors la jeune infortunée appuyait, mais avec une timidité charmante, cette main, sur le poste que lui indiquait Ariel; elle croyait l'orage fini, et elle retrouvait son cœur.

Je vous observerai encore, ajoute le Vieillard, que le fluide inconnu, qui semble constituer la foudre, tout terrible qu'il est, opère de tems en tems des effets tutélaires : il a réduit en poudre, sous mes yeux, la bordure dorée du portrait de Timour ; mais il a ravivé en même tems les couleurs éteintes du tableau : S'il prive des êtres animés du mouvement organique, quelque fois il guérit des paralysies.

Les Eunuques du Serrail de Ma-

siath, disait Tige de Myrthe, ces hommes qui ne règnent que par la faiblesse du prince, et par notre inexpérience, se plaisaient souvent à effrayer notre imagination, de tous les contes populaires entassés sur les effets du tonnerre : nous les écoutions avec avidité, parce qu'il faut des merveilles à la curiosité et au désœuvrement, et comme personne ne les contredisait, nous étions étonnées d'y croire : Timour même, tout dégagé qu'il devait être, par ses lumières, des entraves de la crédulité, se plaisait à épaissir à cet égard les ténèbres de notre raison : » Croire et obéir, me » disait-il quelquefois, voilà le culte » de cette contrée, sa morale et son » pacte social : avec ces deux mots » magiques, je gouverne mon peu- » ple et je règne sur les rois : cepen- » dant il se trouve quelquefois parmi » les Anges de mon paradis, des es-

» prits téméraires qui osent discuter
» leur foi, et raisonner leur obéis-
» sance; alors je fais tomber sur leurs
» têtes le feu du tonnerre, et il s'opère
» en eux les plus étranges métamor-
» phoses: l'un se trouve un moment
» pétrifié comme la femme de Loth,
» l'autre, changé en taureau, broute
» l'herbe des champs, à l'exemple de
» Nabuchodonosor; le plus coupa-
» ble voit s'élever, du fond des eaux,
» un crocodile monstrueux qui l'en-
» gloutit, comme la baleine de Jonas;
» tous ces prodiges sont connus dans
» Masiath, et, à l'approche d'un ora-
» ge, il n'y a point de Musulman qui
» ne tremble devant le Ciel et devant
» moi. »

Timour, ma fille, dit le Vieillard, n'est point le dépositaire de la foudre: il ne sait, sur ce phénomène effrayant de la nature, que ce que je lui en ai appris: et, heureusement pour les

peuples, je ne l'ai instruit que de ce dont il pouvait rarement abuser : car si, avec sa théorie de despotisme, son intolérance religieuse, et ses sens embrâsés, il pouvait tout ce que médite son orgueil, la monarchie de Masiath serait bientôt un vaste désert, et il ne régnerait plus que sur des décombres et des tombeaux.

Les prodiges de Timour sont une des fables de sa politique : sans ces fables, loin d'être le tyran de l'Asie, il serait à peine le Roi de son Sérail ; mais si le tonnerre ne change personne en statue de sel ou en taureau, s'il n'évoque pas les crocodiles du sein des abîmes, il opère quelquefois dans l'organisation animale, des changemens, que l'imagination d'un Ovide serait tentée de prendre pour des métamorphoses ; par exemple, il lui est arrivé, lorsque la détonation a eu lieu sur des êtres doués d'une grande

sensibilité, de blanchir le visage d'un Africain, de noircir celui d'une Georgienne, et, soit en ridant un front, soit en changeant la couleur des cheveux, de donner à un corps de quinze ans, toutes les apparences de la vieillesse.

Tige de Myrthe, en ce moment, se trouvait auprès d'un bassin formé par les eaux d'un torrent : elle ne put s'empêcher de jetter un coup-d'œil furtif sur ce miroir naturel, pour voir si son éclatante blancheur n'avait point été altérée par la foudre ; et Ariel qui s'apperçut de ce mouvement, la rassura par un regard plus fait encore que le discours consolateur d'Orondate, pour lui donner de la sérénité.

Oui, dit le Sage, j'ai vu la foudre altérer en un clin-d'œil, les élémens de la couleur de la jeunesse, et de la beauté : tu connais Ariel, l'enchanteresse au teint d'ébène, qui tenta

par son esprit, sa voix mélodieuse, et ses graces, de te subjuguer, la nuit de ton entrée au pavillon des Colombes : eh bien, il ne faudrait qu'un coup de tonnerre, pour donner à son visage l'éclat du marbre de Paros. Tige de Myrthe, la belle Tige de Myrthe, dont le corps, modelé par les graces, le dispute à l'albâtre pour le coloris, pourrait en ce moment d'orage, si je ne veillais sur elle, prendre le teint basané d'une beauté du Tropique : mes enfans, il est bien rare que la foudre donne la mort ; mais il est prudent d'éviter ses atteintes, quand on veut conserver sa couleur, sa jeunesse et sa beauté.

Cette dernière théorie d'Orondate fit une impression extraordinaire sur ses jeunes amis; ils marchaient en silence, et les yeux fixés sur cette mer de feu, dont ils étaient environnés : si je perdais, disait en elle-même

Tige de Myrthe, cette blancheur de teint qui captiva Kondémir .... et qu'Ariel aime tant!.. Ariel, à chaque coup de tonnerre, se tournait involontairement du côté de Masiath : si Bouton de rose, disait-il à demi-voix, allait être atteinte de la foudre, si, sans perdre la vie, elle perdait le charme qui lui a fait donner le beau nom de Bouton de rose!....

Cependant les nuages livides, amoncelés sur le Liban, trop pésans pour rester suspendus dans l'atmosphère, commençaient à se résoudre en pluie: Tige de Myrthe apperçut à quelque distance du sentier, un meleze, et prenant Ariel et Orondate par la main, elle leur proposa de chercher un asile sous l'ombre hospitalière de son feuillage : Arrêtez, s'écrie avec feu le Vieillard, n'avancez pas vers cet arbre isolé : les pointes de sa tige se trouvent précisément sous le point

du nuage qui semble le foyer du feu céleste : si l'explosion se fait, malheur à l'être qui croit trouver un asile sous son ombrage ! car la mort est là.

A peine ce dernier mot est-il prononcé, que le nuage s'entr'ouvre, la foudre éclate, et le mélèse sillonné par les feux se trouve à-la-fois flétri et renversé.

Cependant quelque courage que la théorie du Vieillard eut donné à ses enfans, la violence du coup, le spectacle de la chute de l'arbre embrâsé, agit avec force sur leurs sens émus. Ariel pâlit et ses genoux chancelèrent : Tige de Myrthe encore plus frappée de terreur, se laissa aller presque sans connaissance, dans les bras de l'amant de Bouton de rose ; laissant dans ce moment son sein découvert en proie à tous les desirs ; heureusement pour tous deux, l'Ange de l'Orient n'était plus à lui-même, il ne

voyait

voyait que l'arbre incendié, et grace à la foudre, il ne fit point d'outrage à l'amour.

Ce péril fut le dernier auquel, dans cette soirée terrible, Tige de Myrthe se trouva exposée : peu-à-peu le ciel s'éclaircit, on n'entendit plus que dans le lointain les éclats mourans du tonnerre, et le firmament commençait à s'étoiler, quand on arriva à la tour de la grotte aux merveilles.

Orondate qui voulait le bonheur d'Ariel, et qui craignait l'indiscrétion de sa sensibilité, le sépara à l'instant de la Sultane, et confia cette dernière à Adine, dont le pavillon connu de lui seul, se trouvait à la plus grande distance possible de celui des Colombes.

CHAPITRE XI.

Piéges tendus à la crédulité de Kondémir. Troubles dans le Serrail de Masiath.

JE vois d'ici mes lecteurs pressés de savoir ce que deviendra le sensible Ariel, entre Adine qu'il n'aime pas et Tige de Myrthe que le devoir lui défend d'aimer. Je les entends errer à petit bruit, de l'appartement de l'ingénieuse Vieille, au pavillon des Colombes; prêter une oreille attentive au plus léger mouvement qu'on fait dans l'intérieur des cèdres, et venir demander à Orondate, l'interprétation des sublimes bouts-rimés de Bouton de rose : toutes recherches qui deviennent plus piquantes que jamais, sur-tout depuis l'aventure du Pont d'Arimane. Je partage aussi l'impatience de mes lecteurs; et,

après m'être perdu quelque temps dans l'intrigue de ce drame oriental, je voudrais bien en accélérer le dénouement; mais je prie d'observer que mon histoire, quelque merveilleuse qu'elle paraisse, n'a rien de commun avec ces contes de Féeries, où l'auteur n'a besoin que d'un coup de baguette, pour satisfaire toutes les fantaisies des êtres frivoles dont il veut acheter le suffrage : Pour moi, je suis commandé impérieusement par la série des faits, et par l'ordre des tableaux que le temps a distribués dans ma galerie : il ne m'est pas permis de quitter le pinceau de Tacite, pour suivre dans le vague des airs le Sultan fantastique des mille et une nuits, ses bluettes de morale, et son éloquence en feux d'artifice. Lecteurs, vous voulez aller au pavillon des Colombes, je vais vous mener dans le Serrail de Masiath : son-

gez bien que, tout séduisant qu'est mon Ariel, ce n'est qu'un personnage épisodique dans ces mémoires, et que le héros est le Vieux de la Montagne.

Timour, comme nous l'avons vu, avait été contraint de faire traîner par deux de ses gardes, la Sultane dégradée jusqu'à l'esplanade qui devait terminer son supplice : Ces témoins de sa fureur le gênaient. Rarement les tyrans pardonnent à leurs complices ; d'ailleurs, ces infortunés avaient suivi une route connue de lui seul, et dont il lui était important que le secret ne fut partagé qu'entre lui et Orondate. A son retour de la grotte des merveilles, décidé à faire grace à Tige de Myrthe, il commanda au nom du Dieu de Mahomet, aux deux guerriers qui l'avaient amenée, de prendre sa place, et de se jetter dans l'abyme : Des

hommes libres qui se seraient alors permis de calculer leurs forces, et de raisonner leur obéissance, dans l'alternative d'un double crime, auraient bien pu préférer l'assassinat au suicide, mais les deux soldats se trouvaient à-la-fois dévots et esclaves, ils crurent en Mahomet, et se précipitèrent.

Arrivé dans Masiath, le Sultan instruit que les Croisés, pour s'assurer la conquête de l'Egypte, voulaient s'emparer de toutes les contrées que domine le Liban et l'Antiliban; convaincu que leurs premières victoires avaient déjà découragé ses soldats, et fait luire des espérances de liberté parmi les chrétiennes de son Serrail, voulut, malgré les présages sinistres d'Orondate, abattre, d'un seul coup, la tête de la grande conspiration qui menaçait le repos de l'Asie : il fit venir Kondémir dans un berceau vo-

luptueux de ses jardins enchantés, et eût avec lui cet entretien :

Jeune Guerrier, tu as aimé ? ---

Avec fureur. ---

Et quel a été le prix de ton dévouement ? ---

Le désespoir et le besoin impérieux de la mort. ---

Ainsi, tous tes sens sont ouverts à la vengeance. ---

Je suis Arabe, et ne pardonne jamais. ---

Kondémir, le Prophête a fait de toi un vase d'élection : il approuve tes ressentimens : eh, comment y serait-il indifférent, puisqu'il les partage? Sais-tu que l'être qui t'a poursuivi long-temps de sa haîne, voulait la ruine du culte sublime de tes pères? Sais-tu qu'il conspirait pour donner, à de fanatiques esclaves des Papes, l'Empire de l'Asie ? —

Quoi ! Timour connaît l'objet trop

long-temps aimé, que ma fureur poursuivra au-delà de la tombe! ---

J'ai lu son nom dans ton cœur, c'est Tige de Myrthe. ---

Eh bien! Tige de Myrthe ... ---

Elle allait ouvrir aux Croisés les portes de Masiath; mon conseil de guerre l'a jugée, et voici la sentence. --

Ange exterminateur, tu es donc juste une fois! .. Mais, d'où vient l'horreur que je ressens, quand le Ciel a exaucé mes vœux? Sultan, pardonne un doute à ma sensibilité; est-il bien vrai que Tige de Myrthe ait voulu anéantir la religion éternelle du Prophète? Elle a conspiré contre toi sans doute, et c'était à ton fidèle Kondémir à t'apporter sa tête; mais un bourreau profaner des appas dignes des Houris!.... un échaffaud dressé pour qui aurait mérité un trône! .... --

J'ai deviné des doutes qui t'ho-

norent : sois tranquille, Kondémir ; puisqu'il fut un temps où la coupable te fut chère, c'est toi qui la jugeras en dernier ressort, et à cet effet, j'ai suspendu son supplice. ---

Magnanime Timour, je tombe à tes genoux. ... ---

Arrête, élu de Mahomet, le Ciel a mis une condition au traité qu'il fait avec toi. ---

Parle, Sultan, et je jure d'accomplir son Oracle. ---

Louis est l'âme de cette Croisade impie, sans laquelle, Tige de Myrthe n'aurait été criminelle qu'envers toi. ---

Je le sais, et son génie ne m'en impose pas sur sa perversité. ---

Il entretenait des intelligences jusques dans le sein de mon Serrail : c'est lui, sans doute, qui a dicté aux esclaves de son culte, de ne recevoir mes caresses, que le dédain sur la

bouche et la haîne dans le cœur : eh! comment sans cela, interprêter la rage toujours renaissante de Tigé de Myrthe, contre son fidèle Kondémir ? Ce n'est pas la première fois, mon fils, que la religion divise les enfans de leurs pères, et fait taire la tendresse dans le cœur des amans. --

Oui, il fallait le fanatisme de la religion, pour éteindre dans Tige de Myrthe ce que j'oserais appeller le fanatisme de l'amour. --

Eh bien, mon fils, il faut venger d'un seul coup, Mahomet, la Patrie et toi. Voici un poignard qui a touché trois fois, dans la Mecque, le tombeau du Prophête ; il ne trompa jamais la main pûre qui en fit usage : Vas, sous les auspices de l'Ange qui livra Holopherne à Judith ; introduis-toi dans la tente du brigand couronné, qu'on nomme Louis ; et, quand tu seras seul avec lui, fais tomber sa tête. --

Mais, Tige de Myrthe, ---

Je t'entends et je veille sur ta vie: rends-toi de ma part dans la grotte aux Merveilles : le Sage du monde primitif décidera dans sa sagesse, les mesures à prendre pour protéger tes jours contre le ressentiment des Croisés ; tu connais sa puissance, elle ne cède quà celle de la nature ; vas, dis-je, Kondémir; si tu remplis avec courage ta mission auguste, il ne tombera pas un seul cheveu de ta tête ; à ton retour, on te livrera Tige de Myrthe, tu péseras sa destinée, tu te vengeras et tu seras heureux. ---

Pendant ce dialogue, il se passait d'étranges évènemens dans le Serrail de Masiath : tous les esprits étaient exaspérés de la sentence qui avait condamné Tige de Myrthe au supplice : l'infortunée n'avait conjuré contre personne ; son délit, si c'en était un, n'était qu'un délit d'opinion, et

il paraîtra toujours atroce d'appeller un bourreau, pour refuter une erreur en politique, soit qu'on vive libre sous des lois, soit qu'on obéisse servilement à des maîtres.

Il y avait long-temps que les membres du conseil de guerre étaient flétris dans l'opinion publique : Timour le savait, et il ne les soutenait contre la juste indignation de son peuple, que parce que dans tous les Gouvernemens dépravés, on met la majesté du pouvoir à ne jamais reculer devant les murmures qu'il fait naître : voilà ce qui fait que, dans les grands orages de la politique, un état bien organisé plie et se conserve, tandis qu'un Empire absolu résiste, et finit par être brisé.

Les premiers murmures vengeurs partirent des pavillons où étaient renfermées les favorites; comme chacune craignait pour sa tête, elles ne par-

donnèrent point au Sultan d'avoir puni lorsqu'il ne devait qu'écouter ; et, à cet égard, l'intérêt personnel faisant taire toutes les discordes de religion, les chrétiennes unissant leurs imprécations à celles des Musulmanes, on vit ce qu'on n'avait jamais vu dans les Serrails de l'Asie, une femme règner sur son maître sans avoir de rivales.

Ce mouvement ne pouvait avoir lieu chez des femmes accoutumées à dominer, sans se communiquer aux Eunuques qui les servaient et aux soldats chargés de la garde extérieure du Serrail : les Eunuques, les plus adroits des hommes, sans cesser d'en être les plus vils, attirèrent les membres du conseil de guerre, dans un pavillon consacré aux plaisirs secrets du prince, en leur donnant l'espoir de les leur faire partager ; et à peine ceux-ci y eurent-ils mis un pied té-

méraire, que les gardes de Timour, appellés par les mêmes Eunuques, se jettèrent sur eux et les poignardèrent.

Un pareil massacre, dans des circonstances aussi suspectes, donna de l'ombrage à Timour : il était trop éclairé dans sa tyrannie, pour croire que son conseil de guerre tout entier eût imaginé de braver, dans le Sanctuaire même des plaisirs d'un maître, les lois terribles de clôture, dont il était chargé de punir les infractions: il eut l'imprudence de déclarer qu'il irait à la source du complot; et, une heure après, la chaîne qui pouvait conduire à sa découverte, fut rompue par l'empoisonnement d'un Eunuque noir qui avait conduit les soldats au pavillon des favorites.

Timour voulut faire parler l'Aga de sa garde : celui-ci répondit qu'il ne savait pas dénoncer, mais qu'il

savait mourir ; et il se perça le sein devant lui, d'un coup de poignard.

Il était évident que les premiers fils de la trame avaient été ourdis parmi les Sultanes : le Monarque de Masiath les rassembla toutes dans le pavillon, où son conseil de guerre avait été égorgé ; et voulut en les intimidant par l'appareil du supplice, les forcer à écarter les nuages épaissis sur cette œuvre de vengeance : ce dernier trait de tyrannie, fut sur le point d'amener une révolution : la plus jeune des favorites qui unissait la fierté au sentiment profond de son opprobre, se dévoua pour sauver ses rivales : Timour, dit-elle, une seule femme a voulu venger son sexe, et cette femme, c'est moi : écarte ces infortunées que je n'ai pas jugées dignes d'être associées à la gloire de mon délit, je t'instruirai de tout en secret, et si mon courage ne dit rien

à ta générosité, après m'avoir donné dans ton cœur la place de Tige de Myrthe, tu me feras partager son supplice.

Depuis l'assassinat des membres de son tribunal militaire, le caractère du Sultan semblait changé. Comme, à l'exemple de Denys le tyran de Syracuse, il voyait sans cesse l'épée de Damoclès suspendue, par un fil, sur sa tête, incapable désormais de sentimens nobles, il ne croyait à personne, la grandeur d'ame que lui-même avait abdiquée. A peine les Sultanes furent-elles sorties, que, se défiant de l'héroïne qui le bravait, pour n'avoir rien à craindre des armes meurrrières qu'elle pouvait récéler, il lui ordonna avec empire de se dépouiller de tous ses vêtemens: celle-ci, la rage dans le cœur, dissimule et obéit: à peine les derniers voiles qui couvrent des charmes de

quatorze ans, ont-ils disparu, que Timour, embrâsé de feux qu'il ne peut contenir, cessant un moment d'être despote pour devenir un homme, tente de profaner de ses caresses, l'être céleste que, dans son cœur peut-être, il venait de vouer à la mort. C'est dans tes bras, dit le tyran avec feu, que je veux apprendre tes secrets: mes secrets, répond la Sultane en se débattant, tu vas les connaître; à l'instant, elle saisit le cimeterre de son oppresseur et le lève sur sa tête coupable, pour l'en frapper.

Le Ciel n'avait pas encore marqué l'heure dernière du Vieux de la Montagne: Bouton de rose avait tout vu, tout écouté, cachée à demi derrière le tapis de Perse qui servait de portière au pavillon; non qu'elle soupçonnât ce terrible dénouement, mais dans le dessein de sauver, s'il était nécessaire, sa jeune amie des fureurs

de Timour ; à peine le fer commençait-il à étinceler sur la tête du dernier, qu'elle s'élance avec la rapidité de l'éclair, et détourne le bras de la nouvelle Judith : alors, le Sultan lève les yeux, il croit voir les serpens des furies s'entrelacer autour de ce corps de Venus, et ce spectacle le pétrifie : son front pâlit, sa bouche balbutie quelques mots sans suite, où la rage et l'effroi se succèdent tour à tour : *Tu m'as trahie*, dit avec douleur la belle infortunée ; *Non*, répond Bouton de rose, *j'ai voulu vous sauver tous deux* : Insensée, s'écrie la première, avec l'accent du désespoir, *tu as sauvé le tyran et tué sa victime* ; en même temps, elle dirige sur son sein, la pointe du cimeterre, se perce et tombe expirante sur Timour qui, l'esprit égaré à la vue d'un sang qu'il prend pour le sien, appelle à grands cris ses gardes et leur ordonne d'em-

brâser le Serrail entier, pour que tout ce qui serait tenté d'applaudir à sa mort, le suive aux enfers.

Bouton de rose qui avait sauvé le Sultan, eut la gloire de sauver aussi le Serrail; elle couvre d'un voile le corps ensanglanté de l'amie généreuse qu'elle vient de perdre : et emploie avec tant de succès cette éloquence persuasive d'une bouche de quinze ans, dont l'homme le plus aguerri aux séductions ne se défia jamais, que l'ordre terrible de l'incendie est à l'instant révoqué. Timour sans blessure abaisse même ce qu'il appelle la majesté de la toute-puissance, jusqu'à tomber aux pieds de sa libératrice : bientôt la paix se rétablit dans Masiath; et comme il arrive dans les états absolus, où tout ce qui émane du trône, juste ou illégitime, a toujours en apparence, l'assentiment du peuple, les mêmes esclaves qui au-

raient applaudi à l'embrâsement du Serrail, l'ordre une fois retiré, portent jusqu'aux nues, la clémence du Vieux de la Montagne.

CHAPITRE XII.

Histoire de Bouton de Rose.

QUEL est donc, dira le lecteur, ce Bouton de rose que je ne connais que par le nom d'Ange qu'il a donné à Ariel; et qui, à quinze ans, voit le plus terrible des rois à ses pieds et prévient les révolutions des monarchies? il semble destiné à jouer un grand rôle dans cette histoire, cependant, quand tous les autres personnages y sont peints de face, celui-ci n'est pas encore dessiné de profil: l'auteur Arabe connaît bien peu les convenances dramatiques qui servent à graduer l'intérêt d'un ouvrage.

L'Auteur Arabe, placé au centre de son sujet, en sait plus à cet égard que ses lecteurs, qui ne peuvent y aborder que par les points divers de la circonférence; laissons-le dérouler à

son gré sa toile ; et contents du plaisir qu'il nous promet, ne perdons pas notre temps à refaire d'avance son ouvrage.

Il faut du moins, se dit à lui-même le lecteur, que cette favorite de Timour soit la première beauté de l'Orient ; il est bien évident que si elle n'avait pas la perfection des charmes que l'antiquité prête à Hélène et à Aspasie, elle ne pourrait, comme ces héroïnes, prétendre à la gloire de régir et de bouleverser l'univers.

Eh bien le lecteur se trompe encore. Bouton de rose n'est point une beauté parfaite : à peine même, le premier moment qu'on la voit, soupçonne-t-on que c'est une beauté : je vais plus loin, je ne crois pas qu'avec un visage dont la coupe est tout-à-fait sans défaut, on fasse de grandes choses : j'aurais adoré la Vénus de Médicis, mais je ne lui aurais point donné mon

cœur : je me figure toujours au menton d'Hélène quelque jolie fossette où siégeaient les graces, à la brune Aspasie, un nez retroussé qui, en écartant le respect, commandait l'amour: c'est avec sa jolie fossette, que la fille de Tyndare renversa le royaume de Priam, c'est avec son nez retroussé, que la maîtresse de Périclès gouverna le Péloponèse.

Voyons donc, continue mon éternel lecteur, l'histoire de cette beauté plus piquante que parfaite, qu'on appelle Bouton de rose : nous venons de laisser le Sultan à ses pieds; sans doute il sera, suivant l'usage, bientôt dans ses bras, et c'est dans un entr'acte de la jolie comédie de l'amour, que l'héroïne contera à son vainqueur ses aventures. — Point du tout, on ne connaît pas en Asie l'art dépravateur de l'Europe, d'arriver par le respect avec lequel on embrasse les pieds

d'une femme, à l'audace de se jetter dans ses bras : Timour, sensible au bienfait de la Sultane, ne songea point à être entreprenant, il la laissa au bout de quelques minutes, dans le pavillon du massacre, et ce n'est pas à lui que Bouton de rose fit l'honneur de conter son histoire.

J'entends, c'est au chef des Eunuques noirs que s'adressa ce récit plein d'intérêt : Ces hommes-là sont les confidens naturels d'une jeune beauté de Serrail qui n'ose, ni avouer un amant, ni se fier à un maître. — Vous vous trompez encore ; une vieille Sultane Validé, à qui il ne reste aucune existence, quand il ne lui reste aucune intrigue à former, fait son conseil d'un chef d'Eunuques ; mais une beauté de quinze ans qui n'a besoin que de se montrer pour être souveraine, méprise des demi-hommes qui n'ont été imaginés que pour son

supplice, reçoit leurs services et ne leur parle jamais.

Ainsi, c'est à une Sultane de ses amies que Bouton de rose apprend les secrets de son cœur. — Est-ce qu'on a des amies parmi ses rivales?

Enfin, j'y suis; Bouton de rose va s'ouvrir à son amant. — Est-ce que Bouton de rose sait qu'elle a un amant? Est-ce que l'amant croit avoir quelques droits sur Bouton de rose?

En vérité, mon cher historien Arabe, vous vous jouez étrangement de votre lecteur; mais à qui donc va parler votre héroïne? j'ai épuisé dans mes conjectures, tous les êtres vivans avec qui elle peut être en correspondance dans un Serrail. — Est-il donc bien nécessaire qu'elle parle à un être vivant? la femme frivole, qui n'a rien à dire, s'adresse à tout le monde, parce que le parlage est

son

son élément : la femme profondément émue, n'interroge qu'elle-même, ou l'objet inanimé qui lui rappelle de douces réminiscences : elle cause pour ainsi dire avec le silence, et craintive avec l'homme, elle ne met sa pensée en contact qu'avec la nature : telle fut Bouton de Rose ; aussi, nous l'allons voir converser avec un tableau, et il ne sera pas difficile aux êtres dignes de prendre intérêt à sa destinée, de deviner son histoire dans son monologue.

» Enfin, Timour est parti : il ne me » fatiguera plus, le reste de la jour- » née, d'un hommage qui m'impor- » tune et que j'abandonne à mes riva- » les : plaçons sur mon chevalet ce » tableau, ouvrage de mes mains qui » m'est si cher, auquel je revenais » tous les jours avec tant de délices, » et que j'ai eu ce matin le malheur » d'achever.

» Mon père, toi qui me donnas
» le talent de faire respirer la nature
» entière sur la toile, oh! si tu étais
» ici, combien tu serais doucement
» ému de voir mes faibles progrès! Je
» n'ai rien fait, dans cette île de Chy-
» pre où je suis née, de comparable
» à ce paysage : la nature alors était
» muette pour moi, parce que je n'a-
» vais point d'Ange à mes côtés pour
» me la faire observer.

» Vois combien j'ai été heureuse
» de rencontrer ce site du Liban,
» pour y placer ma scène! comme
» cette enceinte circulaire de roches
» nues et arides, fait ressortir la ma-
» gnifique végétation de la plaine!
» et ce jour tombant qui émeut l'âme
» sans l'attrister, et cette lumière va-
» cillante de la Lune, qui ondule à
» la surface du ruisseau, tout, jus-
» qu'à cette Biche errante que j'ai
» placée dans la demi-teinte,

» ajoute au charme inexprimable de
» cette solitude. Voici une grande
» figure sur le premier plan, qui fixe
» tous les regards, et ce n'est pas sans
» dessein que je l'ai mise à égale dis-
» tance d'une tombe et d'un berceau:
» mon père, l'esprit tout seul ne trouve
» point ces choses-là; il faut une ins-
» piration secrette, et je te le dirai
» avec une franchise qui ne te dé-
» plaira point, ce n'est pas toi qui
» m'as inspirée.

» Si jamais ce tableau tombe entre
» tes mains, tu reconnaîtras l'azyle
» sauvage où tu m'avais conduite,
» lorsque le fier Almoadan, héritier
» présomptif de la couronne d'Egypte,
» menaçait mon honneur et ta vie:
» Je n'y restai que peu de jours,
» parce que, pendant une de tes
» courses pénibles pour assurer notre
» subsistance, des brigands m'enle-
» vèrent, et me menèrent au Vieux

» de la Montagne; mais dans un de
» ces courts intervalles, un Ange sem-
» bla descendre du Ciel pour vivifier
» mon talent, et c'est lui qui forme
» la figure dominante de mon pay-
» sage.

» Cet Ange, car quel autre nom
» lui donner, qui rende mieux son
» ame céleste et sa beauté, cet Ange...
» Oui, c'est lui... Sa figure était toute
» tracée dans mon cœur; et c'est de
» là qu'elle a passé sur ma toile....
» Voilà sa tête d'Apollon, sa taille
» d'Antinoüs! Il ne parle pas, et tout
» ce qu'il m'a dit, tout ce qu'il vou-
» lait me dire, il me le répète en-
» core.

» Oui, quelque soit l'intervalle qui
» s'est écoulé, il se souvient peut-être
» de la scène délicieuse de notre ren-
» contre: j'étais assise sur le bord du
» ruisseau, non loin d'une île de pal-
» miers, flattant de la main une Biche

» qui semblait se prêter à mes ca-
» resses : tout-à-coup tu te présentes
» à moi : une commune surprise
» nous fait garder un long silence ;
» ensuite timide, et ta voix expirante
» sur tes lèvres de rose, tu m'offres
» des services que je reçois avec em-
» barras, et sans oser lever les yeux :
» peu-à-peu tes regards s'animent,
» ton teint se colore, tu me dis de
» ces riens aimables que la bonne
» éducation suggère quand on est
» en présence des femmes, mais qui
» nous remuent malgré nous, quand
» on y mêle une teinte de sentiment.
» Je rougissais, et n'osant te répon-
» dre, je promenais avec sensibilité
» ma main sur la Biche, c'était la pro-
» mener sur ton sein, et je m'apper-
» çus bien, à ses douces palpitations,
» que ton cœur entendait le langage
» du mien.

» Au bout d'une heure, nous n'a-

» vions plus de secret, l'un pour l'au-
» tre ; je te demandai avec inquiétude
» ton origine, et tu me dis, non sans
» répandre quelques larmes, que tu
» ne tenais que par un fil à la nature,
» par la tombe de tes pères, et par
» ton berceau : ce mot me fit rêver,
» parce qu'il était profond sans pré-
» tendre à l'être. --- J'ai conservé
» cette tombe et ce berceau dans ma
» peinture.

» Mais que devins-je, quand,
» m'ayant demandé à moi-même mon
» nom, et l'ayant appris de ma bou-
» che ingénue, je te vis cueillir à
» l'instant un bouton de rose que tu
» plaças sur ton sein, promettant de
» le remplacer tous les jours, jusqu'au
» moment (dis-tu à demi-voix) où
» l'habitude de me voir te dispense-
» rait de contempler mon image.

» Cependant le jour baissait, et
» mon père ne revenait pas ; c'est l'in-

» nocence de ton cœur qui m'en fit
» appercevoir : je t'en sus un moment
» mauvais gré, et ensuite je t'en es-
» timai davantage.

» Tu partis enfin avec ta Biche, et
» moi, je restai seul avec moi-mê-
» me.... avec moi-même ! oui,
» car je ne m'occupai que de toi.

» Depuis cet instant, un vuide in-
» définissable est dans mon cœur : j'ai
» subi tour-à-tour toutes les vicissitu-
» des de la fortune, sans m'en sentir
» affecter : tantôt, esclave de vils
» brigands, tantôt, sur le trône de
» Masiath, tout cela a passé comme
» un songe, et je ne me souviens que
» de ta reserve touchante, de ta Bi-
» che et de ton bouquet.

» Mais, quelle est mon erreur ! Je
» me surprends à causer.... avec
» qui ?.... avec un tableau : comme
» si cette image muette pouvait me
» répondre ! comme si elle pouvait

» me révéler un secret que je cherche
» et qui ne fut peut-être jamais dans
» les replis du cœur qu'elle représente!
» Quelque soit mon illusion, elle
» m'est chère : on rencontre si rare-
» ment des Anges dans le commerce
» de la vie! celui-ci m'a fait passer
» une heure qui vaut une éternité de
» jouissances.... Mais voyez donc
» quelle vérité de détails j'ai mis dans
» sa figure! Cette main doucement
» arrondie, n'est-ce pas celle qui
» plaçait le bouton de rose sur son
» sein? Cette bouche qui s'entr'ouvre
» avec tant de graces, ne croit-on pas
» en voir sortir de ces mots qui par-
» tent de l'ame et que l'ame recueille?
» Et ce front, siége de la candeur la
» plus pûre, quel est l'être glacé qui
» ne serait pas tenté de le baiser, si
» l'incarnat de la pudeur qui le colore,
» ne le forçait au respect?
» Ange du Ciel, comme tu me re-

» gardes !..., Mais, est-ce qu'il te
» reste encore quelque chose à me
» dire ?.... Sans doute ; et le billet
» qui m'est parvenu par les soins de
» Kondemir.... Oh ! je le sais par cœur,
» il est à l'abri de la jalousie de tous
» les Sultans ; *l'Ange, qui ne l'est*
» *que de la faveur d'une intelligence*
» *céleste, cueille tous les matins un*
» *bouton de rose qui le préserve pen-*
» *dant la journée, des périls et des*
» *erreurs où son âge l'expose ; mais*
» *ces boutons sont de nature à se fa-*
» *ner ou à se perdre ; n'y aurait-il*
» *pas moyen de se transporter auprès*
» *de l'arbuste même, qui produit ces*
» *belles fleurs du printems ? C'est*
» *mourir que de vivre loin de lui,*
» *c'est vivre que d'aller mourir sous*
» *son ombrage.*

« La réponse que je t'ai faite par
« le ministère de la Colombe, pouvait
« tomber dans des mains infidelles ;

« et j'ai dû la faire énigmatique : mais
» Adine est auprès de toi, elle est
» initiée dans les ruses des Serrails,
» et si elle veut te servir, cette ré-
» ponse ne renfermera de nuages, ni
» pour elle, ni pour toi.... On entre
» dans ce pavillon : C'est Timour,
» précédé d'esclaves qui portent les
» dons brillants de sa magnificence :
» Me voilà donc condamnée aux hon-
» neurs importuns du Trône, moi
» qui me trouvais si heureuse de con-
» verser en paix avec mon tableau.

CHAPITRE XIII.

Puissance donnée à Adine. Ses tentatives heureuses, pour changer Tige de Myrthe en Bouton de Rose.

ADINE, étonnante Adine, c'est toi que j'appelle : comment t'es-tu dérobée si long-tems à mes pinceaux? Sais-tu que tous les yeux sont fixés sur toi? Il t'est réservé de rendre Bouton de Rose aussi terrible que Tige de Myrthe, et Tige de Myrthe aussi douce que Bouton de Rose. Le Vieux de la Montagne t'attend pour te rendre la moitié de son Trône; et, ce qui t'intéresse bien davantage, Ariel te desire pour te demander à qui appartient son cœur. Viens m'ouvrir ton cabinet de cèdres dans le pavillon aux Colombes. Mais je vois

le Vieillard t'emmener mystérieusement dans un réduit encore inconnu de sa grotte et je vais t'y suivre ; si j'aime à entendre parler une de mes héroïnes, je n'aime pas moins à voir agir la baguette du philosophe.

» Ma chère Adine, te voilà dans » mon laboratoire qui, depuis que » j'existe, n'a encore été ouvert qu'aux » plus illustres magiciens du globe, » à Moyse, à Salomon, à Numa, à » Mahomet, au Sultan de Masiath, » et à toi : c'est là que j'opère les ap- » parentes métamorphoses, à l'aide » desquelles je subjugue la crédulité » aveugle de la multitude, et la cré- » dulité un peu plus raisonnée des » sages et des Rois. Avec la liqueur « de ce vase, je fais boîter la femme » qui marche le mieux, et je rends » aveugle celle qui voit : cet autre » flacon est consacré pour donner à » un teint de lys, la couleur d'ébène

» d'un nègre de la Cafrerie, et ce der-
» nier sert à courber un Adonis de
» vingt ans sous le fardeau de la
» vieillesse.

» Mais, contraint quelquefois pour
» forcer l'homme à être heureux, de
» lui paraître l'infernal Arimane ;
» je me plais bien davantage à être
» le bienfaisant Oromase. A côté des
» poisons, tu vois les Antidotes :
» une goutte de cet élixir rend la lu-
» mière aux aveugles que j'ai faits :
» ce mélange chymique, dont la base
» est l'Alcohol, donne à la feinte Afri-
» caine le teint d'albâtre d'Aspasie.
» Le Nestor, de mon organisation, qui
» semble traîner à peine son squelette
» que la tombe réclame, muni de la
» plus petite mesure de ce nectar,
» reprend la brillante jeunesse d'Al-
» cibiade : J'ai été six cens ans, (ce
» n'est qu'un point dans l'âge de la
» nature.) à rencontrer tous ces breu-

» vages. Dans six cens ans encore, » si le genre humain, à force de rai- » sonner son pacte social, sa morale » et ses lois, ne rétrograde pas vers » les siècles de barbarie, je lui ferai » part de mes secrets; alors ce sanc- » tuaire des arts sera sans portes et, » comme l'Hercule de l'artiste grec; » je me reposerai sur mes travaux.

» Timour que, dans des tems plus » heureux, j'avais enrichi d'une par- » tie de mes vases, n'a gueres fait » usage que des poisons : toi, intéres- » sante Adine, choisis les breuvages » tutélaires, et répands-les au gré de » ta bienfaisance : le tems approche » où tu reprendras ton ascendant sur » le Souverain de Masiath : alors, » tu auras besoin de mes secrets pour » rendre au bonheur, les infortunés » qu'il a faits, et empêcher la vertu » qui souffre, de blasphêmer la pro- » vidence.

» Déjà, Adine, ta douce sensibi-
» lité m'a payé de mes bienfaits : tu
» aimes à me rappeller que, descen-
» due en cet azyle en qualité d'es-
» clave, je n'ai trouvé en toi que ma
» pupille et mon amie ; j'ai fait en-
» sorte du moins que rien ne man-
» quât à tes desirs ; tu as souhaité
» que je rendisse à leurs familles les
« deux compagnes de ta proscription,
» qui charmaient, par leurs voix mé-
» lodieuses, les ennuis de ta solitude,
» et elles sont rentrées en Circassie,
» aussi fraîches, aussi brillantes de
» santé et d'attraits, que quand l'Eu-
» nuque favori de Timour vint autre-
» fois les en arracher : pour toi, ta
» destinée est entre tes mains, tu
» peux à ton gré étonner ou séduire,
» et tu seras heureuse, pourvu que
» tu saches maîtriser ton cœur.

» N'oublie pas, qu'avant de par-
» tir, il te reste deux merveilles à

» opérer, afin de pouvoir interpréter
» au gré de l'oracle, l'étrange énigme
» qui tourmente l'imagination d'A-
» riel ; l'une est de faire ensorte que
» la douceur innée de Bouton de
» Rose, adopte un moment les ex-
» plosions du caractère de Tige de
» Myrthe ; l'autre, que le caractère
» irascible de Tige de Myrthe prenne
» la teinte douce du beau naturel de
» Bouton de Rose : je soupçonne que
» le premier de ces prodiges coûtera
» un peu plus à ta volonté, je ne dis
» pas à ta puissance ; mais tu as donné
» à Timour trop de leçons de com-
» bats avec soi-même, pour que tu
» ne recueilles pas quelquefois les
» fruits de ta philosophie : il s'agit ici
» de la tranquillité d'Ariel. Faire des
» heureux, Adine, voilà, quand tout
» nous abandonne, la seule jouis-
» sance qui nous reste, et il faut bien
» acheter cette jouissance si pure par

» quelque sacrifice : il n'y a qu'une » ame vulgaire qui puisse s'applaudir d'une vertu qui ne lui coûte » rien. »

Adine ne savait comment remercier le philosophe ; elle baisait avec transport ses mains vénérables ; mais pourquoi partir ? disait - elle, est-ce qu'il manque ici quelque chose à ma félicité ? Je n'aurai que trop le tems de règner sur Masiath, je voudrais apprendre du Sage de la nature à régner sur moi-même ; et, en disant ces mots, elle tentait d'entraîner le Vieillard dans le Pavillon aux Colombes, où elle se croyait attendue d'Ariel.

Sur la route, se présente Tige de Myrthe qui errait dans les sentiers tortueux de la grotte, étonnée de sa profonde solitude, contente de trouver Orondate et sa pupille, mais ne les cherchant pas ; le Vieillard, après

avoir donné un baiser paternel à la jeune Sultane, soupçonna que sa présence pourrait la gêner dans ses épanchemens, et alla étudier dans son observatoire le passage calculé d'une Comète dans le Soleil.

Respectable amie d'Orondate, dit Tige de Myrthe, j'ai passé près de vous une nuit délicieuse, telle que le cercle journalier des plaisirs n'en offre jamais de pareille dans les Serrails des Rois; combien il en coûte à ces maîtres du monde pour dérober quelques minutes fugitives de leur existence, à l'ennui qui les dévore! Et nous, sans faire de frais, sans sortir de nous-mêmes, conversant, rêvant à demi, et dormant tour-à-tour, nous avons goûté ce bonheur sans secousses, qu'on ne rencontre que dans les plaisirs de la nature. —

— Tu oublies, aimable Tige de Myrthe, ce qui assaisonne de pareilles

jouissances : l'idée que tu fus infortunée et que tu as cessé de l'être dans nos embrassemens. ---

Ce que je devais encore moins oublier, c'est que j'eus dans Masiath une amie nommée Adine qui avait votre taille enchanteresse, cet esprit avec lequel vous subjuguez mes sens, et sur-tout ce son de voix si touchant qui résonne encore dans mon ame, long-tems après que vous avez cessé de parler : l'illusion est telle que sans votre couleur et l'accident qui vous fait boîter, je vous croirais Adine même, l'Adine à qui je confiais tous mes secrets, lorsque son despotisme de grâces enchaînait le despotisme de force du Vieux de la Montagne. ---

Eh bien ! ma chère Fleur de Myrthe, pour que nos cœurs soient encore plus en contact, appelle-moi Adine : je n'ai ni la jeunesse de ton amie, ni ses attraits ; mais tu trouve-

ras en moi son ame expansive : ces ames-là créent quelquefois des charmes à l'être que la nature semble avoir disgracié ; elles forcent à trouver le printems sous les glaces de l'hyver ; et j'ai besoin pour donner quelque force à notre amitié naissante, que tu te prêtes un peu à cette métamorphose. —

Cette idée est charmante : je ne vois plus qu'Adine dans la bienfaitrice que j'embrasse, et en substituant au respect que vous inspirez, la confiance que votre générosité appelle, mon cœur en sera plus à son aise.... Adine, dis-moi pourquoi nous ne sommes ici que nous deux ? deux êtres également tutélaires, m'ont hier sauvé la vie : l'un vient de m'embrasser : l'autre..... —

Achève, ton silence n'a pas assez de franchise : avoue qu'un baiser qu'Ariel t'aurait ravi, t'aurait paru

plus doux que celui qu'Orondate t'a donné. --

Un baiser ravi ! ah, j'espère qu'on ne ravit point un baiser à Tige de Myrthe : il m'en a tant coûté d'avoir feint une fois de dormir, quand un jeune Arabe vint, de ses lèvres ardentes, effleurer mon sein : j'ai conté tout cela à l'Adine de Masiath. ---

Eh bien, Tige de Myrthe, conte-le lui encore : je suis dans les pavillons du Sultan..... Mais veux-tu que j'appelle Ariel, pour être entiers avec nous ? Sa présence mettra plus d'intérêt dans ton récit. ---

Oh non : pas encore ; il est des choses qu'une femme ne dit jamais bien devant un homme : Cet homme fut-il un Ange comme Ariel. ---

Ta réserve, charmante amie, m'éclaire plus que tes confidences ; je crains bien, qu'en me parlant de l'Arabe qui te fut cher, tu ne l'oublies quelquefois. ---

Oui, cet Arabe me fut cher. Il était, après mon père, le premier homme qui s'était montré à mes regards, et il avait acheté l'intérêt tendre que je prenais à son sort, en m'arrachant, au péril de sa vie, d'une Mosquée embrâsée, où je venais de faire ma prière. Une vie qu'on dévoue, Adine, est un puissant secret pour subjuguer une femme ingénue : je m'en suis bien apperçue hier au Pont d'Arimane. —

Je te l'avais bien dit, que dans l'Arabe qui t'aima, tu verrais plus d'une fois Ariel. —

Je reviens aux suites de la scène de l'embrâsement. L'Arabe, en me ramenant sous le toît paternel, m'avait regardé d'un air si tendre sous le voile à demi brûlé qui me couvrait à peine, il me pressait le bras avec tant de chaleur, sous prétexte de raffermir ma démarche chancelante, que

j'en étais singulièrement émue: prêt de me quitter, il me demanda s'il pouvait se flatter de revoir quelque jour l'objet dont il ne perdrait le souvenir qu'avec la vie; et, en disant ces mots, une larme brûlante qu'il laissa tomber sur ma main, m'annonça que j'avais trouvé la route de son cœur: j'osai lui montrer l'Oronte qui coulait derrière ma maison, et lui servait de barrière: là, lui dis-je, est un jardin entouré de berceaux, où je viens quelque fois promener mes vagues rêveries: comme l'impétuosité du fleuve en empêche la navigation, j'y suis sans danger, on m'y laisse seule et sous la sauvegarde de mon innocence; j'écarterai quelques branches du berceau le plus voisin de l'autre rive de l'Oronte; et si, au lever de l'aurore, le hazard y porte vos pas, je ne fuirai pas les regards de mon libérateur. —

J'aimerais ce Kondemir, si le Ciel m'avait fait Fleur de Myrthe. ---

Kondemir ! est-ce que tu connais cet Arabe ? ---

Tu oublies donc que je suis l'Adine de Masiath, à qui tu en as tant parlé !..., Continue. ---

Oh ! si tu lis ainsi dans mon cœur, que me reste-t-il à te dire sur Kondemir ? Je vais te parler d'Ariel. ---

Non : tu m'as promis le tableau d'un baiser timide ravi sur ton sein, et tu acquitteras ta dette. ---

Tous les matins, mon jeune libérateur se rendait de l'autre côté de l'Oronte : là, je le voyais quelquefois écrire un nom avec la pointe de son coutelas sur l'écorce d'un palmier : c'était le mien sans doute : car, après me l'avoir montré, il le baisait à plusieurs reprises : un jour il apporta une longue tige de Myrthe, la plaça

sur

sur une espèce d'autel de verdure, et se mit à genoux devant elle, comme pour en faire l'apothéose : de pareils hommages ne me déplaisaient pas : je me surprenais de tems en tems, écrivant de mon côté avec les épingles qui retenaient mon voile, sur les arbres de mes berceaux. —

Et tu écrivais le nom de l'Arabe ? —

Je n'osais jamais le tracer tout entier : un sentiment indefinissable de pudeur venait toujours arrêter ma main au milieu de son ouvrage. —

Céleste enfant ! quand on a tant de réserve, on est bien près d'aimer avec fureur : achève ton récit. —

Un jour Kondemir fut plus entreprenant : il mesura quelque tems de ses regards enflammés le fleuve impétueux qui le séparait de moi ; et, s'indignant de la barrière qu'il opposait à ses feux, il eut la hardiesse de

s'y élancer : le courage, Adine, est le plus éloquent des sophistes pour séduire un sexe faible, et qui met toute sa puissance dans sa faiblesse : à la vue du dévouement de l'Arabe, je compris ses desseins ; et, luttant, pour ainsi dire, avec lui d'audace, je me laissai tomber sur un tapis de fleurs sauvages qui croissaient à l'ombre de mes berceaux, feignant de dormir, et laissant flotter mon voile entr'ouvert sur mon visage et sur mon sein : Kondemir arrive, ses vêtemens humides, et ses bras meurtris par les pointes des rochers, où le fleuve venait se briser : il tombe à mes genoux, respirant à peine ; et d'une voix timide, dont son courage relevait encore les grâces : » Objet de mon » idolâtrie, dit-il, tes charmes sont » en mon pouvoir ; mais je ne sais » point attenter à l'être que je divi- » nise : repose en paix, sous la sauve-

» garde du pûr amour que tu m'as » inspiré : ce billet t'instruira de ma » présence, à ton réveil, et t'en ins- » truira sans te faire rougir : Etre » céleste, souviens-toi quelque jour » que j'ai pu te conquérir et que je » n'ai voulu que te mériter. » Au même instant, je le vois effleurer de sa bouche de rose le bouton de ma gorge naissante, y déposer son papier, et se précipiter dans les flots. —

Je crois qu'Ariel hier t'aurait moins respectée. —.

Il est vrai, qu'après l'aventure du Pont d'Arimane, dans le désordre où se trouvaient mes vêtemens, dans l'yvresse où me jettait ma reconnaissance, il regardait mon sein avec des yeux..... Avoue aussi, mon Adine, qu'on ne résiste point à ces yeux-là..... On dit Ariel de la nature des Anges; mais quand un Ange nous re-

garde d'une certaine manière, nous faibles et timides mortelles, il nous est bien difficile de nous abaisser désormais à regarder des hommes. —

Jeune insensée, Ariel n'est qu'un homme, car il se laisse aimer..... Mais parle-moi encore de Kondemir: voyons comment ce héros du courage, de la décence et de l'amour, a pu t'outrager au point de te donner la pensée d'être un jour infidelle. —

Kondemir, quand il traversait l'Oronte à la nage, pour me voir et me respecter, était un héros sans doute: à peine le vis-je s'élancer dans le fleuve, que portant ma main sur mon sein encore rouge de son baiser, je saisis son billet: il était en vers: les Arabes n'emploient pas d'autre langage auprès de leurs amantes: le voici, tel qu'il est resté gravé dans ma mémoire.

Héro vit, de sa tour, un amant intrépide,
Malgré l'onde en fureur franchir la Propontide,
Attendant que l'amour le conduisit à bord:
Arrêté, comme lui, par un rempart liquide,
J'ai son audace et n'aurai point son sort:
En cherchant dans la nuit sa vie et son trésor
Sur le sein palpitant d'une amante chérie,
Léandre fit naufrage au port.
Dans l'Oronte en courroux moi je cherche la mort,
Et sur ton sein je retrouve la vie. —

A ton âge, Fleur de Myrthe, on ne répond point à de pareils billets: mais on aime en silence et avec fureur. —

Je n'eus pas le tems, même de songer si je devais faire une réponse: l'Arabe était encore à lutter contre

les vagues de l'Oronte, quand un bruit extraordinaire se fit entendre dans la maison paternelle : j'accours : c'était le premier Eunuque de Masiath qui venait m'enlever de la part du Sultan, pour m'ensevelir toute vivante dans son Serrail : on ne résiste pas plus au despotisme qu'à la foudre : je partis, et quarante heures après cet outrage, ma mère mourut de désespoir : pour moi entièrement livrée au sentiment pénible de mon infortune, j'écrivis à Kondemir une lettre à la fois tendre et terrible, où, en lui donnant ma foi, j'appellais sa vengeance sur la tête de mes tyrans. Le croiras-tu, Adine, cet homme, qui sans soupçonner que je le payerais de retour, avait deux fois exposé sa vie pour moi, cet homme, dis-je, lorsque je me jettai dans ses bras, craignit de mourir, et laissa ma lettre sans réponse. ---

Fleur de Myrthe, je connais le cœur humain mieux que toi : il y a ici quelque chose d'inexplicable : laisse-moi éclairer de quelques doutes ton inexpérience : dis-moi; es-tu bien sûre que ton billet est parvenu à Kondemir? —

J'en ai la démonstration : car, le même esclave, gagné à prix d'or, que j'en avais fait dépositaire, s'étant chargé un mois après, d'une seconde lettre pour le perfide Arabe, m'en apporta la réponse : cette réponse, dont le laconisme pouvait être effrayant pour d'autres que pour moi, et où il n'y avait que ces mots tracés avec du sang : *Je vais mourir.* —

Je crois tenir, crédule amie, tout le fil de la trame : éclaircis-moi encore un fait : que mandais-tu dans ton second billet à l'infortuné Kondemir?—

Je dois l'avouer : il était écrit avec

tout le fiel que suppose dans une ame forte le sentiment de la perfidie ; jamais Médée n'exhala plus d'imprécations contre Jason, quand elle embrâsa Corynthe, ni Didon contre Enée, quand elle monta sur le bucher de Carthage : je lui annonçais que, libre désormais d'un amour qui ne pouvait que m'avilir, j'allais livrer à Timour une main, que le lâche séducteur n'avait pas jugée digne de sa conquête. ---

Tige de Myrthe, il me suffit, et l'affreux mystère m'est peut-être dévoilé : ton premier billet, intercepté par Timour, n'a point été remis à Kondemir. ---

Adine, que dit-tu? ton assertion m'épouvante. ---

Écoute ; puisque ta première lettre tendait à apporter le trouble et la dévastation dans Masiath, avoue que Timour avait un grand intérêt à ne

point la faire parvenir à son adresse. ---

Je le pense, avec quelqu'effroi. ---

Et, puisque la seconde était faite pour le délivrer d'un rival, ne te dissimule pas qu'il avait un intérêt non moins grand à la faire remettre à Kondemir. ---

Il y a quelque vraisemblance dans l'explication de cette intrigue de Serrail. ---

Ne me parle pas de la fidélité de l'esclave de Timour : est-ce que des êtres vils qu'on séduit à prix d'or, pour tromper leur maître, ont une foi à garder? Crois-tu que l'homme qui trahit un bienfaiteur de vingt ans est incapable de trahir une bienfaitrice d'un jour? J'ai trop d'expérience, Tige de Myrthe, des manœuvres ténébreuses des Serrails, pour ne pas avoir une opinion très-prononcée sur le principe sinistre de ta rupture avec

Kondemir : le Sultan, n'en doute point, a lu tes deux billlets ; a gardé le premier, et ne s'est que trop ressouvenu de ce qu'il renfermait d'offensant pour lui, quand il a dévoué ta tête à l'échaffaud. --

Quelle affreuse lumière, Adine, tu jetterais dans mon ame, s'il était possible que tu eusses rencontré la vraie cause d'un pareil abandon ! Quoi, j'aurais mal jugé Kondemir ! mes soupçons offensants auraient causé sa mort ! ---

Mais, s'il vivait encore, et si se rattachant par un fil à une existence que tu as tenté de briser, il ne vivait que pour toi ! . . . ---

Adine, tu me donnes une émotion dont je ne suis pas la maîtresse . . . . . mais non, tu veux m'éprouver ; tu abuses de l'ascendant que te donnent sur moi tes bienfaits : Il est impossible que Kondemir, qui a juré de mou-

rir, ait conservé sa vie : l'Arabe jure rarement, mais il ne jure jamais en vain. —

Eh! qui t'a dit, qu'après avoir juré à l'amour de cesser d'être, plus éclairé sur ses vrais intérêts, il n'a pas juré à la nature de ne s'endormir à jamais dans son sein, qu'après s'être vengé? —

Adine peut avoir raison : moi, née plus faible que lui, mais aussi plus sensible, j'avais bien dévoué sa tête aux puissances infernales. Que sais-je, j'aurais voulu vivre pour le voir expirer lentement de remord... Mais au fond, que m'importe la mort ou la vie de Kondemir? s'il n'a pas reçu le premier billet de son amante, il a dû le deviner : le second du moins lui est parvenu; il l'instruisait que j'étais dans Masiath, qu'un maître barbare allait me conduire en victime à l'autel : Eh! qu'a-t-il fait pour me dérober à l'horreur de mon sort? Il

m'a répondu froidement qu'il allait mourir : mais quand on a du genie et un poignard, l'homme qui aime ne sait-il que mourir? Est-il donc impossible d'entrer dans un Serrail ouvert tous les jours à des gens de guerre, à des Eunuques, à des marchands d'esclaves? Ne pouvait-on pas pénétrer jusqu'à Timour, qui, s'il a le despotisme de Denys de Syracuse, semble du moins exempt de ses sombres défiances? Ne pouvait-on pas lui disputer ma conquête? N'étais-je pas dans ces mêmes jardins, pour servir la trame généreuse d'un héros, ou pour protéger sa retraite? ne me savait-il pas assez fière pour diriger son poignard, ou pour m'en frapper avec lui? non, l'ingénieuse bienveillance d'Adine ne m'en impose point : Kondemir qui vit encore, manqua de constance ou de courage, et sous les deux points de vue, il ne m'a jamais aimé. —

Tige de Myrthe, j'admire ta force d'ame, lors même que je pressens qu'elle fera ton infortune : mais je te conjure de suspendre encore ton jugement : Kondemir respire, et je veux que tu lises dans son cœur, avant de prononcer sa sentence, ou plutôt la tienne. ---

Moi, interroger l'homme odieux qui outragea l'amour ! ---

Tu n'auras pas besoin de l'interroger ; son cœur est sans détour, il s'ouvrira de lui-même devant toi. ---

Et tu crois, Adine, que cet homme sans courage et sans foi, soutiendra ma présence ? ---

Il sera d'autant plus sincère, qu'il lui sera impossible de te reconnaître. ---

Sais-tu, charmante amie, que tu piques singulièrement ma curiosité. --

Ecoute : es tu bien décidée à faire aveuglement tout ce que je t'indique-

Charmante Tige de Myrthe, Kondemir ne tardera pas à paraître dans cette grotte : il est chargé par l'imour d'une entreprise qui demande peut-être encore plus de lumières que de courage ; Orondate et moi nous desirons que tu sois pour lui la Minerve qui, sous les traits de Mentor, servit de guide à Télémaque ; s'il est digne de toi, cette Minerve-là deviendra Eucharis, et nous serons tous heureux. —

Quoi ! tu me donneras, pour me déguiser à ses yeux, la barbe vénérable de Mentor, ou la lance de Minerve ! —

Tu ne cesseras pas un moment d'être toi-même. Te rappeles tu, Tige de Myrthe, qu'à la suite des infortunes de Psyché, cette rivale de Venus, ayant ouvert une boëte qu'elle devait porter fermée à Amathonte, vit s'élever une exhalaison qui, en

décolorant l'albâtre de son visage et de son sein, lui ravit, pour quelque tems, un des charmes les plus essentiels à la beauté. Cette vapeur fuligineuse est renfermée dans le vase dont tu me vois dépositaire : je teindrai d'une couleur d'ébène tes mains et ton visage : Kondemir est crédule, tu le sais : on l'est toujours, quand on a son age et les mœurs simples de la nature; il te prendra pour une beauté africaine, et tu ne redeviendras pour lui Tige de Myrthe, que quand sa fidélité lui aura donné des droits à ta métamorphose. ---

Il faut avouer, Adine, que tu es une enchanteresse : tu fais de moi tout ce que tu desires : allons, ouvre ton vase, noircis mon teint, et que ma raison juge entre Kondemir et moi. ---

Arrête : tu m'as abandonné ce dont une femme de ton âge se dessaisit le

moins, ta beauté : il te reste encore un autre sacrifice non moins grand à me faire, c'est de ne point chercher à voir Ariel. ---

Ariel, Adine ! Ariel à qui je dois la vie ! ---

Tu dois la tienne à Kondemir. ---

Je t'entends. ... Il faudra donc que, quand Kondemir m'humiliera au point de me confondre avec une esclave de la Cafrerie, moi, je le relève jusqu'à lui supposer la beauté céleste d'Ariel ! Eh bien, quoiqu'il m'en coûte, je me rends ; si, contre toute apparence, j'ai fait, sans le savoir, le malheur d'un être sensible et pûr, je dois avoir la force de le réparer.

Fin du Tome I.

S 3V
G 11738

TABLE

DES CHAPITRES.

Pages.

AVANT-PROPOS *de l'Editeur* 1

Preface de l'Auteur Arabe 25

LE VIEUX DE LA MONTAGNE.

CHAPITRE I. *Notions mystérieuses sur quelques-uns des personnages* 37

CHAPITRE II. *Idées premières qu'on saisit, sans les chercher, sur les héros de cette histoire* 89

TABLE pages.

CHAPITRE III. *Serie d'évènemens merveilleux pour ceux qui croyent aux merveilles* 109

CHAPITRE IV. *Entretien sur un Bouton de rose.* 131

CHAPITRE V. *On commence à connaître les personnages.* 145

CHAPITRE VI. *Quelques doutes sur l'histoire d'Ariel.* 157

CHAPITRE VII. *Visite inattendue du Vieux de la Montagne.* 169

CHAPITRE VIII. *Le Sultan monte au Pavillon des Colombes. Traits échappés sur l'histoire d'Adine.* 133

CHAPITRE IX. *Du Pont d'Arimane. Entrée de*

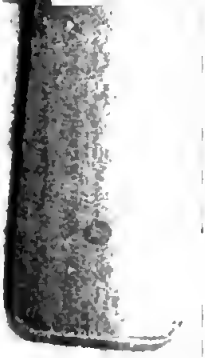
DES CHAPITRES. pag.

Tige de Myrthe dans la Grotte aux Merveilles 194

CHAPITRE X. *Petite digression sur le Tonnnerre.* 220

CHAPITRE XI. *Piéges tendus à la crédulité de Kondemir : Troubles dans le Serrail de Masiath.* 242

CHAPITRE XII. *Histoire de Bouton de Rose.* 260

CHAPITRE XIII. *Puissance donnée à Adine. Ses tentatives heureuses, pour changer Tige de Myrthe en Bouton de Rose.* 275

Fin de la Table.